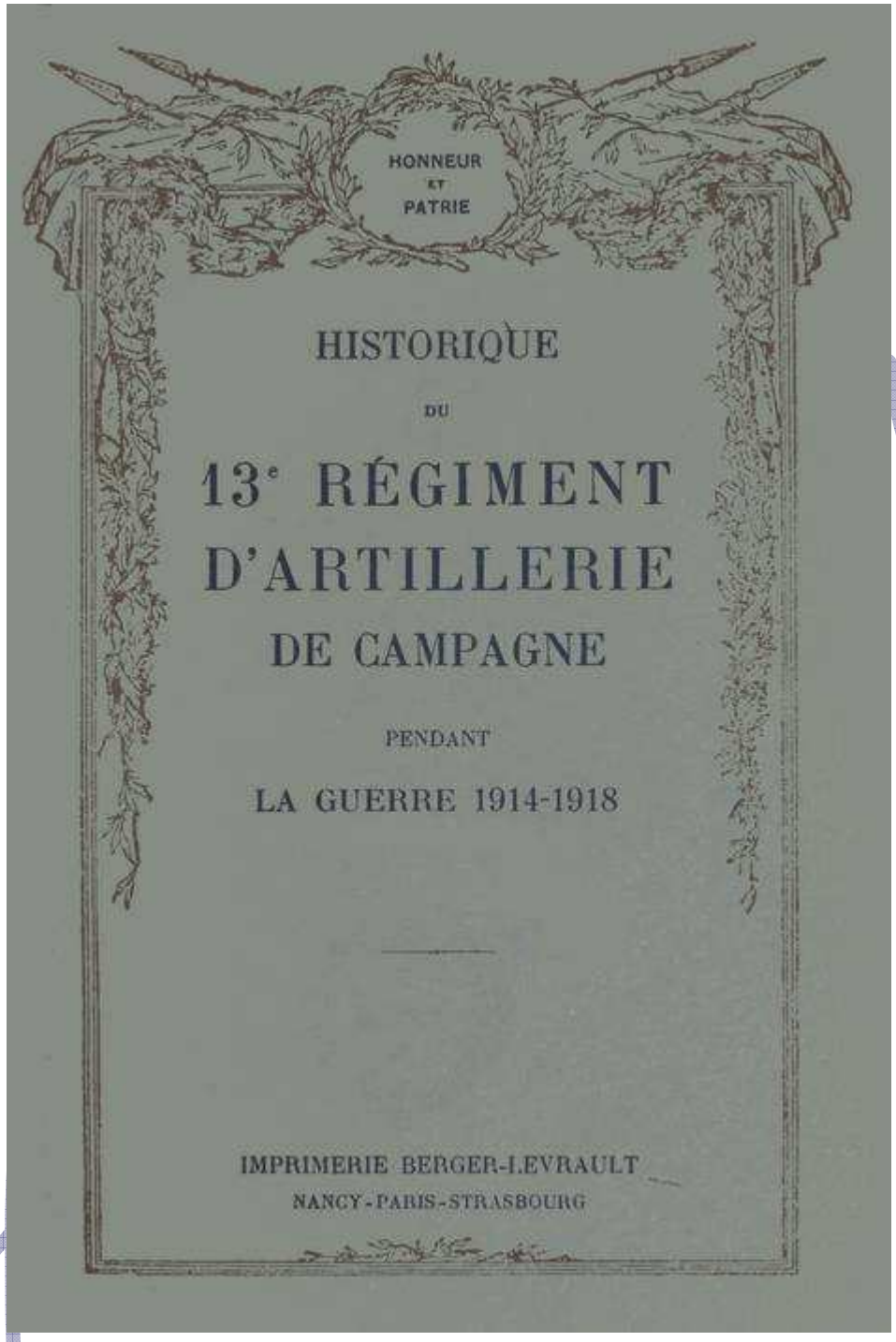
Campagne 1914 – 1918 - Historique du 13e Régiment d'Artillerie de Campagne
Imprimerie Berger-Levrault – Paris
Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Titre : **13e REGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Artillerie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **http://gallica.bnf.fr.** **Droits : domaine public** **Transcription intégrale**
Référence : Imprimerie Berger-Levrault – Paris	Transcripteur : **P. CHAGNOUX** Date : **2014**

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

OFFICIERS

AYANT COMMANDÉ LE 13e RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE

PENDANT LA GUERRE 1914-1918

Colonel **DAUVE** (**août 1914 - février 1915**).

Lieutenant-colonel **PONCET** (**février 1915 - février 1916**).

Lieutenant-colonel **FOUCH** (**février 1916 - janvier 1917**).

Lieutenant-colonel **LENOIR** (**janvier 1917 - avril 1918**).

Lieutenant-colonel **BATH** (**avril 1918 - novembre 1918**).

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

5e ARMÉE

État-Major. Q. G., **le 28 novembre 1919**.

BUREAU DU PERSONNEL

N° 6.027P

———o———

ORDRE GÉNÉRAL N° 429

LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA Ve ARMÉE CITE A L'ORDRE DE L'ARMÉE

13e régiment d'artillerie de campagne :

« *Régiment d'une valeur éprouvée, qui a donné depuis le début de la guerre les preuves les plus remarquables de vaillance et de science technique et tactique. S'est distingué particulièrement en Argonne, sur l'Aisne, en avril 1917, sous Noyon, du 24 mars au 3 avril 1918. Dans les dernières opérations sur la Vesle et sur l'Aisne, a largement contribué aux succès 'de nos attaques et à la retraite de l'ennemi. En particulier le 30 septembre 1918, par ses tirs très efficaces, a facilité le passage de la Vesle par notre infanterie et lui a permis de s'emparer rapidement de bois fortement organisés, avant que l'ennemi surpris ait pu faire usage de ses mitrailleuses. A rendu ainsi possible la capture de nombreux prisonniers et d'un important matériel comprenant notamment trois mortiers de 210 avec leurs servants.* »

(Décision G. Q. G. n° 38308 en date du 23 novembre 1918.)

Archives familiales

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

HISTORIQUE

DU

13e RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE

(Artillerie de la 10e division d'infanterie.)

CHAPITRE I

MARCHES D'APPROCHE

A la fin du mois de juillet 1914, le 13e régiment d'artillerie de campagne ayant terminé ses écoles à feu au camp de Châlons, rentrait à Vincennes, lorsque, en raison de la tension diplomatique, l'ordre fut donné à son commandant, le colonel **DAUVE**, de supprimer le séjour prévu à La Ferté-Gaucher, de doubler l'étape et de rejoindre sa garnison le 31, à 15 heures.
L'ordre de mobilisation générale parvient au quartier le 1er août, à 17 heures. Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août.
Du 2 au 5 août, les opérations de la mobilisation s'effectuent normalement à Joinville pour le 1er groupe, à Saint-Maur pour le 2e, à Saint-Maur-les-Fossés—Créteil pour le 3e.
Du 6 août, 4 heures, au 7 août, 2 heures, les neuf batteries du régiment embarquent aux gares de Noisy-le-Sec, de Pantin et d'Est-Villette, pour débarquer au cours de toute la journée du 7 dans la région de Saint-Mihiel, aux gares de Sampigny, Saint-Mihiel, Bannoncourt. Les embarquements, transports stratégiques et débarquements se sont exécutés sans incidents sérieux. Dans la soirée du 7, les trois groupes occupent leurs cantonnements de concentration : Saint-Agnant, Boncourt, Pont-sur-Meuse, Mécrin, villages de la Meuse.
Le régiment est commandé par le colonel **DAUVE**. Le chef d'escadron **FOUCH** fait fonctions de lieutenant-colonel. Les trois groupes sont commandés par les chefs d'escadron **AUBERTIN**, **CULMANN** et **LENOIR**.
Dès 9 heures du matin, le 7, jour même du débarquement de l'état-major du régiment, le colonel effectue des reconnaissances pour être en mesure de parer à une attaque éventuelle venant de l'Est et, le 8, les 2e et 3e groupes sont rapprochés des positions de batteries reconnues la veille.
Les 8 et 9 août se passent dans le calme, les unités demeurent dans leurs cantonnements.
Le 10, le régiment se déplace et cantonne dans les villages de Génicourt, Ranzières, Rupt-en-Woëvre, où il passe la journée du 11 à l'exception du 2e groupe qui appuie le 46e R. I. Sa mission est d'assurer les débouchés du 5e corps d'armée. Les 4e et 6e batteries prennent position à l'ouest du village d'Herméville, dans la vallée du ruisseau de la Vionnoue, face au nord. La 5e reste sur roues. Mais dans la soirée ces batteries rejoignent Grimaucourt où elles s'installent en cantonnement-bivouac. Du 17 au 18 août le régiment continue sa marche vers le nord-est. Le 2e groupe conserve

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

sa mission de groupe d'appui de l'avant-garde jusqu'au 15. A cette date il est relevé par le 3e groupe. Le 16, le 3e groupe met en batterie (mission de-surveillance), les 18, 19 et 20, le 1er groupe, qui se trouve dans la région de Billy-sous-Mangiennes, met en batterie avec, lui aussi, une simple mission de surveillance.

Le 21 août, le 13e R. A. C. reçoit mission de faciliter à l'infanterie le passage de l'Othain. Deux groupes (1er et 2e) prennent position dans la région de Muzeray. Le 3e groupe prend une position de rassemblement prêt à intervenir. La rive droite de l'Othain n'étant pas occupée par l'ennemi, le régiment reprend sa place dans la colonne. L'étape se poursuit sans incident. A 17 heures, le 1er groupe arrive à Villers-la-Chèvre, les 2e et 3e groupes arrivent à Cons-la-Grandville, à 17 h.35.

Ces quelques lignes résument les quinze jours de marches d'approche du régiment. Aucun fait saillant n'est venu rompre le rythme ordinaire des marches et la vie de cantonnement familière aux canonniers. De temps en temps un avion ennemi, un « taube », survole les colonnes et les villages. Les hommes le regardent curieusement et s'abritent à contrecœur. A mesure que l'on avance vers le nord, les traces des patrouilles ennemies se font plus nombreuses. Ici on trouve une lance, là un casque, un ornement, un cheval mort. Les habitants racontent l'arrivée des cavaliers allemands, leur insolence, leur brutalité, leur certitude de notre défaite, l'arrivée des Français, les coups de feu, la fuite de l'ennemi qui semble toujours refuser le combat. Quelques croix que coiffe un képi rouge émergent des avoines. … Mais les hommes ont confiance. Ils sont sûrs que leurs canons vont chasser l'ennemi. Ils ne pensent qu'à venger l'affront de l'envahissement et après chaque traversée de village l'enthousiasme grandit. Une dernière étape très longue, très pénible, et ils allaient entrer en contact avec les masses allemandes.

Ancestrim.fr

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

CHAPITRE II

PREMIERS COMBATS

Lorsque les batteries arrivèrent à Cons-la-Grandville et à Villers-la-Chèvre, les Allemands quittaient à peine ces villages. Ils étaient passés très nombreux, et tout le long des routes, d'ailleurs, on avait rencontré les traces d'une importante colonne. A la vue des Français les habitants ne savent comment témoigner leur joie. Des provisions, des bouteilles sortent des cachettes. Mais le bruit du canon qu'on entend pour la première fois annonce la bataille prochaine. Au-dessus de Longwy s'élèvent des colonnes de flammes et de fumée. Le bombardement dure depuis le matin et lorsque viendra la nuit des groupes d'hommes dans les rues, aux fenêtres, aux lucarnes des greniers, sur les toits même regarderont, impuissants, les incendies qui dévorent la ville. Les éclatements se suivent sans arrêt : martèlement sourd, continuel, d'une régularité désespérante. On pourrait presque compter les salves et le nombre des batteries qui tirent. L'infanterie allemande ne doit pas être loin, car dans les bois voisins commence une fusillade qui durera toute la nuit. Mais les hommes, harassés par une longue marche au pas sous le soleil d'août, cherchent bientôt les granges pleines et tombent sur le foin.

De très bonne heure les batteries sont alertées. L'attaque de la 10e division doit avoir lieu à 5 heures. Le 1er groupe quitte Villers-la-Chèvre à 2 heures pour prendre position au sud de Cosnes et contrebattre l'artillerie allemande qui, de la ferme Massy, a tiré toute la nuit sur Longwy. Mais Cosnes a été en partie évacué par la 19e brigade qui s'est rassemblée au sud du village. Le commandant du 1er groupe ne se sent pas assez couvert et ramène son groupe à Villers-la-Chèvre.

Dès 6 heures, le régiment tout entier va entrer dans la bataille. Le 1er groupe appuie l'attaque d'un bataillon sur Mussot. Il se met en batterie au sud-est de Cosnes et ouvre le feu sur l'infanterie ennemie débouchant de la redoute de Bel-Arbre. Les 1re et 3e batteries, prises à revers par l'artillerie allemande, changent de position pendant une accalmie.

Le 2e groupe s'établit au nord et près de Cosnes et tire sur l'infanterie ennemie qui débouche de Romain, vers Cosnes, et dont le mouvement offensif se trouve ainsi aussitôt enrayé. Le 3e groupe, prolongeant la gauche du 2e, ouvre le feu sur Romain qui brûle vers midi. Les Allemands n'attaquent plus. La situation de l'artillerie reste stationnaire jusqu'à 15 heures. Cependant, l'infanterie qui s'est brisée sur des forces formidables retraite. Les trois groupes sont à peine couverts et ordre leur est donné de se replier. Le 2e groupe commence le mouvement. Il est en butte aussitôt à un feu violent de flanc, de canons ou obusiers de gros calibres tirant des explosifs fusants et percutants. Mais il arrive à gagner une hauteur à 150 mètres au sud-est de Tellancourt. Le 3e groupe, qui commence son mouvement dix minutes plus tard, subit un feu extrêmement violent. Son commandant tente d'y échapper en passant par le bois du Pas-Bayard. Mais le feu des obusiers est très précis et suit le groupe sous le bois ; les chemins sont bientôt encombrés de canons, de caissons démolis, d'attelages tués. Son mouvement est ralenti et à la sortie ouest du bois, vers 18 heures, les dernières voitures tombent sous le feu de l'infanterie ennemie (125e régiment wurtembergeois) et de mitrailleuses. Malgré les efforts de tout le personnel, malgré son courage, 4 canons, 26 caissons restent aux mains des Allemands.

A 16 heures, le colonel rassemble le régiment et le reprend en main à 1 kilomètre sud-ouest de Tellancourt. Mais à 17 heures arrive l'ordre de se porter dans la direction de Longuyon et de prendre position à cheval sur la grand'route, de façon à couvrir le mouvement de repli de la division. Pour

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

exécuter cette mission, les trois groupes se mettent en batterie à 2 km 500 de Tellancourt. La nuit arrive sans apporter d'événements nouveaux. On bivouaque sur la position.
Les bruits du champ de bataille se sont peu à peu éteints. On n'entend plus que de rares coups de feu et les cris des paysans qui conduisent des charrettes remplies de blessés. A l'horizon brûlent les villages que l'ennemi occupe : la lueur des incendies arrive jusqu'aux pièces, danse sur les boucliers, sur les volées, sur les roues. Mais comme on s'est battu depuis 2 heures du matin et que la journée a été rude, les canonniers s'étendent bientôt sur les javelles et s'endorment auprès des pièces.
Le lendemain 23, les avant-postes s'étant repliés vers Longuyon, l'artillerie découverte par ce mouvement reçoit l'ordre de se porter sur la rive droite de la Chiers. Le mouvement commencé est arrêté à 5 h.30 : la division doit résister sur les positions du 22 au soir, puis attaquer. Les batteries prennent position vers la ferme Chappy, au nord-ouest de Longuyon. Le 2e groupe, en vue d'agir contre l'ennemi qui débouche de Tellancourt, est placé à l'ouest et contre Revemont. Le groupe a l'occasion de tirer sur des forces imposantes. Mais il est lui-même pris sous un feu violent. A midi, les groupes sont portés dans la région de Noers. Les rues de Longuyon sont encombrées de troupes de toutes armes. Néanmoins, le passage de la vallée se fait rapidement, sans arrêt. L'artillerie allemande tire très peu sur la route de retraite.
Dans l'après-midi les trois groupes sont en batterie au sud de Noers. Ils n'ouvrent pas le feu. Le bivouac est placé d'abord à Sorbey, mais une reconnaissance de cavalerie ayant signalé la présence de l'ennemi à moins de 3 kilomètres, tout le régiment se porte en pleine nuit, sur une route qu'embarrassent les troupes d'infanterie et les convois, à Saint-Laurent-sur-Othain. La journée a été très pénible à cause des marches, contre-marches, changements de positions, mais les pertes sont insignifiantes. Le lendemain, dès 3 heures, le régiment quitte Saint-Laurent-sur-Othain et prend position à 3 kilomètres au nord-est de ce village près de la ferme Haut-Val. L'infanterie française ayant comme objectif le mamelon au sud de Noers, l'artillerie, dès les premières lueurs du jour, prend sous son feu l'infanterie ennemie et des batteries en position sur ce mamelon : notre attaque parut sur le point de réussir. Bien qu'elles aient eu à subir, pendant cinq heures, une violente riposte, nos batteries n'ont pas cessé d'assurer leurs missions, balayant le terrain devant les fantassins qui avancent. Pourtant le tir de l'ennemi occasionne de sérieuses pertes : le capitaine **PICQUENDAR**, commandant la 3e batterie, est grièvement blessé à son poste d'observation ; le capitaine **FOURNIER**, commandant la 2e batterie, est également blessé. Un signaleur de la 2e batterie est tué ; le brigadier **BONNET** prend spontanément sa place malgré la violence du feu. Les servants tombent près de leurs pièces, des chevaux blessés se débattent sur la terre rougie et s'échappent, sanglants, à travers champs.
Mais, dans l'ardeur de la bataille, nul ne pense au danger. Une fièvre héroïque s'empare de tous. Pour appuyer les nôtres, une batterie, la 6e, est poussée en avant. Son commandant, le capitaine **DEMONGEOT**, fait amener en toute hâte les avant-trains, complète les munitions, se lance au galop sur la ligne d'infanterie la plus avancée et, à 800 mètres des Allemands, ouvre de ses quatre pièces un feu irrésistible qui arrête leur contre-attaque. Mais notre infanterie ne peut tenir et se replie. Les coffres sont vides ; la batterie, séparée, est à la merci d'un retour offensif de l'ennemi. Elle revient à son ancien emplacement et ne trouve plus rien. Devant la retraite, l'artillerie (dont malgré la violence du bombardement tout le personnel s'est très bien comporté) a dû suivre le mouvement et prendre position aux environs de Saint-Laurent-sur-Othain. L'infanterie allemande ne poursuit pas. Son artillerie, vers 11 heures, tire moins. Nos batteries ne tirent pas. Elles se portent, dans l'après-midi, à Merles où elles passent la nuit.
Le combat de Noers a coûté au 13e : 4 officiers blessés (les capitaines **PICQUENDAR** et **FOURNIER**, les lieutenants **BRICE** et **SON-DUMARAIS**), 4 canonniers tués, 20 sous-officiers et

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

gradés blessés.
Le 26 août, l'artillerie, dès 4 heures du matin, se porte dans la région de Saint-Laurent-sur-Othain, pour appuyer le 4e corps qui attaque à droite. L'infanterie battant en retraite, les groupes sont portés au sud de Villers-sous-Mangiennes et de Merles. A 14 heures, le 1er groupe reçoit l'ordre de cantonner à Réville, les 2e et 3e groupes cantonnent à Damvillers. Mais, avant de rejoindre ces villages, ils reçoivent la mission de couvrir le mouvement de repli de la 10e D. I. Le groupe **AUBERTIN** prend position, à 5 heures, au sud de Réville ; le 3e groupe à l'est de Fleury, le 2e au nord-est de la ferme Sion.
La 10e division passe sans incident la Meuse à Sivry, couverte, à partir de 13 heures, par les 1er et 3e groupes en position sur les hauteurs à l'ouest du pont. Le 13e étant, à 15 heures, relevé de sa mission par le 45e R. A., les trois groupes se rendent au bivouac à Septsarges ; puis, à 17 h.30, à Cuisy. Le lendemain, le régiment est chargé, avec le 45e R. A., de couvrir la retraite de la division jusqu'à ce qu'elle soit relevée par le 6e corps. Les batteries n'ont pas l'occasion de tirer.
Relevées à 13 heures, elles se portent, par Montfaucon et Épinonville, sur Charpentry (1er groupe) et Baulny (2e et 3e groupes), où elles cantonnent les 27 et 28. Le 29, l'artillerie qui ne devait pas faire mouvement prend la direction du nord-est, pour contre-attaquer, avec la 10e D. I., des fractions ennemies qui menacent la gauche de la 7e D. I. vers Rémonville. Elle se rassemble au nord de Saint-Juvin, mais n'intervient pas et passe la nuit à Fléville (1er groupe) et à Cornay (2e et 3e groupes). L'artillerie de la 10e D. I. reçoit l'ordre, le 30 août, de prendre, au nord de Sommerance, une formation articulée en vue d'un mouvement offensif vers le nord. Dès l'après-midi du même jour, le 13e va reprendre contact avec l'ennemi. A midi, le 1er groupe met en batterie à 3 kilomètres au sud de Nouart pour préparer l'attaque de ce village sur qui d'ailleurs le feu n'est pas ouvert, l'ennemi ne l'occupant pas. Les 2e et 3e groupes, d'abord en position entre Nouart et Fossé, se rapprochent, vers 18 heures, de ce dernier village et soutiennent de leurs feux, sur la ferme Bellevue et ses abords, une attaque de la division contre une flanc-garde ennemie. Cependant, le 1er groupe, mis à 15 heures à la disposition du général commandant la 19e brigade pour appuyer son attaque sur la ferme des Tirones et Sommauthe, est rentré, vers 17 heures, sous les ordres du colonel commandant l'A. D. 10, n'ayant pas trouvé de positions favorables à l'accomplissement de la mission. Il prend position à l'est de Fossé et coopère à l'attaque de la ferme de Bellevue. Cette attaque se développant favorablement, le général ordonne à l'artillerie d'accompagner l'infanterie. Il est 19 heures, le jour baisse, la nuit est proche, le terrain est fangeux et accidenté ; néanmoins, les batteries exécutent le mouvement. Elles sont prises sous un feu violent des obusiers et des canons de campagne allemands qui balaie le terrain. Seules deux batteries du 3e groupe (7e et 8e) peuvent occuper la position. Les autres demeurent en formation de rassemblement. L'obscurité, bientôt complète, interrompt le combat. On ne voit plus d'ailleurs aucun élément d'infanterie. Les batteries sont rassemblées à grand' peine **à** l'est et contre Fossé. Elles passent la nuit en position d'alerte, les voitures attelées.
C'est de ce bivouac qu'elles partirent le lendemain pour livrer un des combats les plus mémorables du régiment. La 10e D. I., rattachée au 4e corps d'armée, va poursuivre son attaque sur Sommauthe et Vaux-en-Dieulet. Les batteries prennent position à 5 h.30 dans le ravin est de Fossé, d'où la veille elles ont appuyé l'attaque sur la ferme Bellevue. Mais à peine sont-elles en place qu'elles sont prises à partie de face et de flanc par une puissante artillerie placée à moins de 1.500 mètres. Les feux de flanc, qui semblent venir de pièces installées vers Le Champy, sont particulièrement meurtriers. La 1re batterie, abandonnant son premier objectif, tourne ses canons et essaie de répondre, mais elle est gênée dans cette mission par des arbres trop proches. Les autres batteries, une à une, font un à-droite contre l'adversaire qui vient de se révéler. Des obus de tous calibres tombent sur les pièces, qui continuent leur tir sans une défaillance. Au bout d'une heure et demie de ce combat singulier, les

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

unités sont retirées par échelons en mettant à profit les quelques rares accalmies.
C'est alors que se déroula un des plus beaux faits d'armes du régiment. Les avant-trains, à l'appel de leurs commandants de batterie, arrivent au petit trot, dans un ordre parfait, rasent les bêches de crosses, se redressent, enlèvent leurs arrière-trains dans leur ordre de marche. Malgré les obus qui jettent à terre les conducteurs, tuent les chevaux, brisent les roues, défoncent les coffres, cassent les timons, malgré les balles qui rasent la crête et viennent en claquant s'enfoncer dans le sol autour d'eux, les hommes, dominés par l'idée du devoir, restent impassibles. Ils changent les chevaux morts, les roues, les timons brisés et repartent sous le feu. Des voitures, pour épargner aux blessés les cahots douloureux, reviennent au pas. Le mépris de la mort et le calme de ces braves sont si grands qu'on les croirait à la manœuvre s'ils n'étaient encadrés par les gros nuages verdâtres des obus qui les suivent.
La 2e batterie, prise sous le feu d'un tir à démolir, ne peut partir que longtemps après, au prix de grandes difficultés et de pertes nombreuses en hommes et chevaux. Elle ramène trois de ses canons et deux canons laissés par la 3e et la 1re batterie. Elle est obligée de laisser quelques caissons qui sont ramenés l'après-midi avec le dernier canon par le sous-lieutenant **SERRES**, de la 6e batterie. L'attitude du personnel de la batterie, au cours de cette journée, fut un modèle d'énergie et d'esprit de sacrifice digne d'être rappelé.
Après cette retraite, le 2e groupe se place au sud de Fossé. Les 7e, 2e, 3e batteries, très éprouvées, sont envoyées à Bayonville. Les 1re et 5e batteries, en batterie à la ferme de Magenta, battent Nouart et ses abords ; les 8e et 9e, à l'est de cette ferme, ouvrent le feu sur de l'infanterie ennemie qui franchit la crête de Fossé. La 4e batterie, vers 15 heures, est envoyée à l'ouest de Fossé pour battre des mitrailleuses signalées dans le bois au nord de ce village. La journée se termine par un feu violent de toutes les batteries sur les bois au nord de Fossé, où un renseignement de la 7e D. C. signale des rassemblements ennemis importants. Le combat cesse à la tombée de la nuit. Les trois groupes bivouaquent sur le champ de bataille, à la ferme Magenta. Ces deux journées de combat (30 et 31 août) ont coûté au régiment 4 tués, 60 blessés dont plusieurs mortellement, 3 disparus, près de 100 chevaux.
Le régiment qui, après les combats de Fossé, s'est porté dans la région de Baulny—Charpentry, reçoit pour mission, le 2 septembre, de s'opposer, avec la 10e division, à toute avance ennemie dans la région Sommerance—Exermont. Les combats autour d'Éclise-Fontaine, de Gesnes, de Cierges sont très vifs : la division en sort victorieuse. Cierges est repris aux Allemands, les artilleurs ont la joie de faire reculer l'ennemi et de voir leurs camarades revenir du combat couverts de trophées. L'artillerie a participé de tout son pouvoir à l'action. La 2e batterie, à 1.900 mètres de l'ennemi, a été soumise aux feux de l'infanterie allemande. Les objectifs les plus divers se sont présentés : batteries, infanterie en colonne, en formation de combat, convois, cavalerie, mitrailleuses. Ils ont été battus avec succès. Les pertes ont été peu nombreuses, mais 3 officiers supérieurs ont été blessés : le chef d'escadron **FOUCH**, faisant fonctions de lieutenant-colonel ; le chef d'escadron **CULMANN** (2e groupe), le chef d'escadron **AUBERTIN** (commandant le 1er groupe). Ce dernier, malgré une blessure douloureuse, reste néanmoins à la tête de son groupe.
Mais les succès du 2 septembre ne devaient pas avoir de lendemain. Par ordre supérieur, l'armée rompt le contact. Le régiment se dirige vers le sud, cantonne dans la région de Clermont-en-Argonne, puis de Brizeaux, puis de Laheycourt. Du 2 au 5 septembre, il parcourt sans tirer un coup de canon plus de 50 kilomètres. Les hommes ne s'expliquent pas cette retraite que notre succès à Éclise-Fontaine ne semble pas justifier. Mais ils vont comprendre bientôt que le mouvement du régiment fait partie d'un plan d'ensemble qui leur échappe. La bataille, dès le 6 septembre, va reprendre avec des fluctuations diverses. Bataille acharnée dans laquelle le terrain sera disputé

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

jusqu'à l'extrême limite des forces et chèrement payé.
Le 13e R. A. C. accomplira sans défaillance toutes les missions qui lui seront confiées et prendra à la bataille de la Marne une glorieuse part. Officiers et canonniers, pénétrés de la grandeur de leur rôle, vont rivaliser de courage et d'abnégation pour « tenir », empêcher l'ennemi de passer et sauver la patrie.

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

CHAPITRE III

BATAILLE DE LA MARNE

Le 6 septembre, la 10e D. I. devra occuper, en quatre groupes de résistance, les hauteurs entre Noyers et Brabant-le-Roi. L'artillerie doit être rendue à 5 h.30 au croisement de la route Laheycourt—Brabant et de la Chaussée romaine. Les Allemands ne sont pas loin et les reconnaissances effectuées de très bonne heure sont saluées par le canon.
Le 2e groupe est mis en batterie à 500 mètres au sud de la ferme Bellefontaine, orienté vers l'ouest. La 2e batterie, en position dans les vergers de l'ouest de la croupe qui domine au nord Brabant-le-Roi, et la 3e batterie, dans la vallée du ruisseau de Brabant, font face au nord-ouest, prenant d'enfilade la vallée de la Chée et les pentes de Nettancourt où la cavalerie allemande s'est fait voir. La 8e batterie, puis la 7e sont mises en batterie dans la même région, pour tirer sur Nettancourt et ses abords. Le régiment est donc tout entier orienté vers le nord et le nord-est lorsque, vers 10 heures, l'infanterie à la droite de la division se repliant, les batteries se trouvent découvertes, menacées d'être prises entre les branches d'une pince qui se referme sur elles. Cette situation entraîne un mouvement de repli rapide. Pour rétablir la situation, les 2e et 3e groupes se portent au sud de Villers-aux-Vents, le 1er groupe traverse au grand trot Revigny, qu'une arrière-garde de cavaliers se prépare à défendre, et se porte sur Laimont.
Vers 11 heures, l'infanterie française, écrasée sous le nombre des assaillants qui l'encerclent, retraite sur Villers-aux-Vents dont les abords sont violemment canonnés. Le colonel **DAUVE**, commandant le régiment, est grièvement blessé à son poste de commandement. Il a le bras droit traversé et un éclat dans la poitrine. Le chef d'escadron **AUBERTIN**, qui a remplacé le chef d'escadron **FOUCH** dans ses fonctions de lieutenant-colonel, a la cheville droite brisée, la jambe gauche traversée et doit cette fois se laisser évacuer. Le sous-lieutenant **CHEVRIER**, nouvellement promu, est tué.
A midi, le 3e groupe quitte sa position sous un feu violent d'artillerie. Le 2e groupe suit le mouvement. Les deux groupes se rassemblent au sud-ouest de Laimont. Le 1er groupe, qui se trouve isolé et depuis deux heures sans liaison avec le commandement de l'A. D. 10, se porte, sur l'ordre du général commandant le 5e C. A., dans la direction de Laimont. Un retour offensif fait dévier l'action sur Villers-aux-Vents. Le capitaine **LEROY**, commandant le 1er groupe, reconnaît à l'est de ce village une position lui permettant de prendre sous son feu Noyers et la ferme de Bellefontaine. Mais, à 12 h.45, l'infanterie française se replie de Villers-aux-Vents et il faut renoncer à en rapprocher les batteries. Celles-ci prennent position, au sud-est de Laimont.
A 15 h.30, le 3e groupe, mis en batterie à 300 mètres au nord-ouest de la route Brabant-Laimont, contrebat de l'artillerie allemande qui, continuant le mouvement d'enveloppement, se montre déjà près de Revigny. Le 2e groupe s'établit peu après au nord de la route de Bar-le-Duc, près de Laimont, prend Villers-aux-Vents comme objectif et les pentes qui montent vers Laimont.
Deux heures plus tard, arrive l'ordre d'évacuer ces positions et de battre en retraite sur la route de Brabant. La 7e batterie, prise sous un feu violent d'explosifs venant de la direction de Revigny, a trois pièces démolies sur quatre. Les avant-trains ne peuvent aborder la position. Une tentative faite plus tard pour reprendre le matériel abandonné ne peut réussir, l'infanterie ennemie arrivant sur la position de batterie. La 8e batterie, qui a aussi beaucoup souffert, ne perd que 2 caissons. Le 2e groupe se retire par le nord sans pertes. Les 2e et 3e groupes se rassemblent en position d'attente vers Chardogne. Le 1er groupe abandonne Laimont que dévorent les flammes et dont s'approche

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

l'infanterie allemande : il s'établit au nord de Bussy-la-Côte pour prendre sous son feu les hauteurs de Vassincourt, dangereuses pour la retraite de la division. Sans avoir eu à ouvrir le feu, il quitte cette position à 19 heures, après écoulement de la colonne, et va rejoindre les deux autres groupes au sud de Chardogne.
En pleine nuit, les batteries se mettent en position au sud de Chardogne, face à l'ouest. Elles bivouaquent sur la position.
Le combat de Laimont compte parmi les plus importants auxquels le régiment ait participé. Commencé brusquement aux premières heures du jour, il ne se terminera qu'à la nuit, après de nombreuses péripéties. Les batteries ont dû fréquemment changer de position, cherchant dans la rapidité et la souplesse le moyen de rétablir la situation : mouvements exécutés sous les balles ou sous les obus qui viennent de toutes les directions, et par une chaleur écrasante. La citation à l'ordre de la division du sous-lieutenant **FONTAN**, prise entre bien d'autres, témoigne de l'acharnement du combat :
« *Blessé très grièvement, le 6 septembre 1914, au moment où il tentait, pressé de près par l'infanterie allemande, de mettre hors de service la seule pièce restée intacte de sa batterie.* »

Les pertes, ce jour-là, furent du reste sérieuses : 5 officiers ont été blessés : le colonel **DAUVE**, le commandant **AUBERTIN**, le capitaine **KAPPELLHOFF**, le capitaine **TAILLANDIER**, le sous-lieutenant **FONTAN**. Le sous-lieutenant **CHEVRIER** a été tué. 24 gradés ou canonniers sont tués ou blessés, 2 disparus. Une cinquantaine de chevaux sont restés sur le terrain.
Du 7 au 11 septembre, le régiment, sous les ordres du chef d'escadron **LENOIR**, occupe les hauteurs qui dominent et entourent le hameau de Venise, sur la route de Laimont à Bar-le-Duc. A l'exception de la 3e batterie, dont l'ennemi semble avoir découvert la position et qui se déplace, le 11, de quelques centaines de mètres, et de la 8e, qui, le même jour, se porte au nord de Chardogne, aucune batterie ne bougera. Pourtant chaque journée est une journée de combat, soit que la division, qui a reçu la mission de résister sur ses emplacements, soit attaquée, soit qu'elle contre-attaque pour reprendre le terrain perdu. Mais les mouvements d'infanterie n'ont pas assez d'importance pour entraîner des déplacements d'artillerie.
Les batteries effectuent des tirs sur zones, protégeant nos fantassins qui se retranchent, interdisant les rassemblements, gênant les ravitaillements de l'ennemi. Tous les objectifs signalés par les observateurs en première ligne, par le lieutenant **PAQUIN**, de la 9e batterie, qui effectue une reconnaissance en avion, sont pris sous notre feu : tranchées, colonnes en marche, batteries, avions, etc.
Le 11 septembre, vers 15 h.30, l'intervention rapide et la concentration des feux du régiment arrêtent une attaque forte de plusieurs bataillons. Les Allemands, saisis par la violence de notre défense, refluèrent en désordre, laissant sur le terrain des preuves tragiques de leur échec qui furent retrouvées le lendemain.
Une fine pluie de septembre, froide, tenace, s'est mise à tomber. Les manteaux alourdis par l'eau pèsent aux épaules et ne protègent plus. La terre, devenue boue gluante, colle aux pieds des servants, cède au poids du canon qui s'enlise. La lutte contre la boue commence : branchages, paille, douilles font autour des pièces un sol artificiel qui résiste quelque temps. Mais les matériaux s'enfoncent peu à peu. Il faut en apporter d'autres pendant les accalmies et à la tombée de la nuit pour pouvoir dormir un peu, assis en rond dans les trous, derrière les caissons ou sur les sièges, adossés aux boucliers.
Cette période, pendant laquelle se jouait sur tout le front le sort de la France, restera pour toujours gravée dans la mémoire des canonniers du régiment qui auront eu la joie et l'honneur de la vivre.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

D'abord on ne recule plus... Il faut avoir connu les premières batailles, les retraites sur les routes encombrées de convois de toutes armes, de blessés, de paysans épouvantés poussant leurs bêtes devant eux, la vision des villages perdus s'embrasant les uns après les autres, l'insolence des premiers prisonniers, et surtout, surtout la honte de céder chaque soir un peu de la patrie, pour comprendre avec quelle émotion fut reçue, arrivant après vingt jours de guerre impitoyable, après les mauvaises nouvelles fausses ou vraies, après l'angoisse de l'avenir, au lendemain de luttes où l'âme tout entière s'étendait vers un seul but : tenir, l'annonce de notre victoire sur la Marne et la marche en avant.

Aussi, le matin du 12, quand dans toutes les batteries les capitaines lurent le bulletin de victoire, toutes les fatigues, toutes les souffrances disparurent.

Les conducteurs de Noers, de Fossé, de Laimont, excitant au travail leurs chevaux dont le harnachement durci cachait d'affreuses blessures, enlevèrent leurs canons « face en avant » et derrière eux, le visage blêmi par les veilles, et les membres las, s'arrachant à la glèbe qui les retenait à chaque pas, suivirent les servants, tous portant avec eux l'orgueil d'avoir vaincu et la certitude des revanches prochaines.

Ancestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

CHAPITRE IV

DE LA MARNE A L'ARGONNE

Dans la matinée du 12, le régiment reprend sa marche vers le nord et cantonne à Neuville-sur-Orne. Seul, le 2e groupe a pris position dans la journée pour tirer sur Villers-aux-Vents et contrebattre l'artillerie ennemie. Mais il ne tarde pas à rejoindre les autres groupes. Cette première journée de repos est employée à remettre de l'ordre dans les unités, à compléter les effectifs à l'aide d'un renfort nouvellement arrivé, à donner aux chevaux, dont la plupart n'ont pas été dessellés depuis le 6, des soins urgents. D'ailleurs, l'activité ennemie est très faible et ne se manifeste que par des reconnaissances d'avions. On n'entend plus que quelques coups de feu que nos cavaliers échangent au loin avec les arrière-gardes allemandes.

La mission de la division va consister maintenant à maintenir sous le coup d'une attaque dans la forêt de Belnoue l'ennemi qui retraite précipitamment vers le nord. A cet effet, le 1er groupe s'établit en surveillance à 2 kilomètres au nord-ouest de Villers-aux-Vents, prêt à prendre sous son feu le débouché de la forêt et les hauteurs de Sommeilles. Le 2e groupe, à 2 kilomètres au nord de Villers-aux-Vents, surveille Laheycourt, Auzecourt, la vallée de la Chée et Sommeilles. Le 3e reste en position d'attente. Les batteries n'ont pas à intervenir. Elles se remettent en mouvement de très bonne heure et atteignent vers 17 heures Charmontois-le-Roi où elles cantonnent.

Cette marche à travers les champs de bataille de la veille laissera à tous ceux qui la firent un souvenir poignant. Les villages que le régiment avait traversés avant la Marne, étaient aux trois quarts détruits. Certains, comme Villers-aux-Vents et Sommeilles, n'étaient plus que des ruines fumantes. Les maisons dont les murs étaient encore debout montraient de larges ouvertures et n'avaient plus ni portes ni volets. Les Allemands s'en étaient servis pour recouvrir des tranchées hâtivement creusées. On les retrouvait dans les champs auprès des meubles, de la literie, des ustensiles de cuisine, des bêtes à moitié dépecées. Le feu avait dévoré les granges. Les incendiaires, achevant l'œuvre du canon, n'avaient rien laissé. Les belles moissons n'étaient plus que des tas de cendres noires. Parfois, on reconnaissait parmi les tuiles, les poutres, les débris de machines agricoles et les équipements, le corps d'un soldat français : quelque malheureux camarade que l'épuisement avait endormi sur le foin et que l'incendie avait surpris.

Les habitants, sortant des caves, cherchaient, atterrés, la place où s'élevait leur maison. De terribles accusations circulaient déjà ! Et les hommes, la tête baissée et les yeux voilés de larmes, passaient en silence devant ces ruines et ces deuils. Des armes que les fuyards, avant de s'en défaire, avaient brisées contre les arbres, des sacs, des objets d'équipement, des couvertures, des vêtements se mêlaient le long des routes aux bouteilles vides, au butin abandonné. Mais dans toute cette région battue par nos obus, des croix de bois recouvertes d'inscriptions allemandes, des cadavres d'hommes et de chevaux, des blessés cachés dans les fossés ou dans les taillis, du matériel de toutes sortes, des petits groupes de prisonniers disaient la défaite des Allemands. Dans un bois on avait trouvé le personnel, les attelages et les voitures d'une batterie que notre feu avait surpris ; dans un autre, à chaque pas on heurtait un corps vêtu de gris. Une épouvantable odeur de cadavre règne sur tout le terrain parcouru et atteste éloquemment l'ampleur des pertes éprouvées par l'ennemi. Cette fois, c'était bien pour nous une grande victoire.

Toujours à la poursuite de l'ennemi, le régiment se retrouve le 14 septembre dans la région des Islettes—Futeau. Il n'y a pas eu combat, mais la marche, très lente et très difficile en raison du

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

mauvais état des chemins et de la violence de la pluie, a épuisé tout le monde. La lassitude commence à se faire sentir chez les plus énergiques. Le mauvais temps, les bivouacs sous la pluie, les repas irréguliers, le froid causent une dysenterie à peu près générale. Les chevaux sont très bas d'état. Privés de fourrage et de soins, il est à prévoir, si les circonstances ne deviennent plus favorables, qu'ils ne soient bientôt hors d'état de fournir les efforts qu'exigent les circonstances de guerre.

Mais ce n'est pas au cours d'une poursuite qu'il faut laisser le découragement s'emparer des cœurs. Chacun sent, à ce moment critique pour le moral, qu'une réaction est nécessaire et après une bonne nuit dans le foin que l'incendie a épargné, les canonniers sont prêts à retrouver l'ennemi qui, dit-on, n'est pas loin.

La 3e batterie, sous les ordres du capitaine **ARNOULT**, va donc appuyer une flanc-garde formée par le 46e R. I. qui a pour mission de maintenir l'occupation des Islettes et de se porter ultérieurement sur Le Four-de-Paris. Elle ne devait rejoindre son groupe que cinq jours plus tard, après avoir traversé la forêt d'Argonne jusqu'au Four-de-Paris et tenté d'en déboucher par la route de Varennes. Arrivée à la lisière de la forêt, elle se trouve empêchée d'en sortir par un tir d'artillerie de gros calibre qui, par rafales régulières, interdit le passage. Chaque cavalier, chaque petit groupe qui entre dans le bois ou en sort attire un coup de canon. La batterie, en colonne sur la route, attend une accalmie du tir ennemi. Cette situation dure jusqu'au matin du 17. Les voitures restent attelées. Pour dormir, les hommes s'installent le mieux qu'ils peuvent sous les caissons, sur les tas de pierres. La pluie n'a cessé de tomber. Les manteaux, trempés depuis longtemps, ne protègent plus. Avec des morceaux de toile, des branchages, on cherche à s'abriter un peu. La proximité de l'ennemi empêche de faire du feu. Le ravitaillement arrive tard. On mange des biscuits, de la viande de conserve. A la nuit, une vache qu'un obus a coupée en deux est dépecée. Des feux discrets, loin de la batterie, s'allument et rôtissent quelques morceaux... Le 17, la batterie, qui, voiture par voiture, est sortie du bois aux premières heures du jour, prend position au nord-ouest de Petites-Boureuilles. Elle ne reste pas inactive et tire toute la journée sur l'infanterie et sur des obusiers qui se trouvent dans la région de Varennes. Cette activité attire l'attention de l'ennemi qui riposte et, par un tir de gros calibre, oblige le capitaine à déplacer son poste d'observation. Les chevaux du personnel de reconnaissance sont tués. Le commandant de batterie et le brigadier de tir n'échappent que par miracle à la mort. Les obus s'approchent des pièces, qu'ils encadrent mais ne touchent pas. Cette situation dure toute la journée. La batterie passer la nuit près de Boureuilles en flammes, après avoir trouvé péniblement, par un chemin que l'eau a transformé en torrent, une position de bivouac. Tout le personnel couche près des voitures. Quelques hommes s'éloignent des voitures jusqu'au village voisin pour se sécher à la chaleur des incendies. Fine, pénétrante, glacée, la pluie continue à tomber. Au petit jour hommes et bêtes sont transis. Des servants ne peuvent plus descendre des avant-trains sur lesquels, recroquevillés dans leurs capotes, ils ont essayé de dormir. Des chevaux étendus dans la boue ne se relèvent plus...

Devant cet état d'épuisement, le capitaine décide de donner un peu de repos à son personnel avant de rejoindre le groupe à Avocourt et il le met à l'abri à Neuvilly.

Cependant le régiment s'est porté par Brabant et Aubreville dans la région d'Avocourt, pour attaquer Montfaucon où l'ennemi se retranche. Après une nuit à Avocourt — du 15 au 16 — les deux batteries restantes du 1er groupe se dirigent vers le bois Chehemin, situé à 3 kilomètres environ au sud-ouest de Montfaucon et traversé par la route Montfaucon—Véry. Les 2e et 3e groupes appuient une action offensive sur les hauteurs de Cuisy. Pour remplir leur mission, les 1re et 2e batteries se placent à l'est du bois Chehemin, au sud de la route qui le traverse, et battent les lisières de Montfaucon d'où une fusillade très vive a accueilli l'arrivée de nos forces. Les Allemands contre-

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

attaquent, rejettent le bataillon de tête à l'entrée du bois. Mais le tir du 1er groupe — soumis lui-même à un tir d'enfilade d'artillerie lourde — contribue à arrêter ce retour offensif.
Au cours de la journée, le commandant de groupe, capitaine **LEROY**, fait exécuter des tirs sur zones et réussit à rassembler des éléments qui lui permettent de battre efficacement le glacis **à** l'ouest et au sud-ouest de Montfaucon. Une batterie située au nord de Montfaucon est repérée aux lueurs par le capitaine **LEROY** qui décide de la faire immédiatement contrebattre par la 2e batterie. Le sous-lieutenant **VILMET**, en observation à la lisière est du bois, réglera le tir. La liaison est établie rapidement entre l'infanterie et la 2e batterie. Le capitaine se porte alors auprès de son orienteur pour lui donner des instructions concernant la mission du groupe. A ce moment arrive une salve d'obus de 150, elle explose à la lisière du bois et tue le sous-lieutenant **VILMET** et le commandant du bataillon chargé de garder le débouché du bois. Ces deux officiers dorment maintenant côte à côte dans le cimetière d'Avocourt.
Le courage, l'esprit de sacrifice, la haute conception du devoir du lieutenant **VILMET** frappé aux avant-postes, en accomplissant sa mission malgré le bombardement et la présence de l'infanterie ennemie, ont laissé parmi ses hommes et ses camarades un impérissable souvenir. Cet officier restera, pour tous ceux qui l'ont connu, une des grandes figures héroïques du régiment.
Les deux autres groupes, en position à l'est du bois de Montfaucon et de Malancourt opèrent dans la zone Guisy—Malancourt. L'ordre d'attaque sur Montfaucon, arrivé vers 10 h.30, entraîne le déplacement de la 6e batterie (capitaine **DEMONGEOT**), qui se porte en avant pour appuyer l'infanterie et augmenter l'intensité du feu sur ses premiers objectifs. Le 3e groupe se déplace également, mais l'attaque ne réussit pas et les batteries rentrent à la tombée de la nuit à Avocourt.
Le lendemain, la situation, dans l'ensemble, ne s'est pas modifiée. Le régiment reprend, dès 4 heures du matin, ses emplacements de la veille, légèrement différents pour le 2e groupe dont la position a été repérée et soumise à un tir à obus explosifs de gros calibre. L'activité de l'artillerie s'exerce surtout sur des tranchées que l'ennemi construit en hâte et sur les batteries qui peuvent être à peu près situées. Le 1er groupe exécute des tirs sur zone dont l'efficacité est signalée par nos troupes. Les groupes retournent dans la soirée **à** Avocourt sans qu'aucun fait important ne se soit passé.
Par contre, le mauvais état du terrain et des chemins détrempés par la pluie a rendu la journée très dure pour les chevaux. Depuis plusieurs jours ils ne peuvent être dégarnis et sont privés de foin. Ils ne sont abreuvés qu'une fois par jour, quand l'obscurité le permet. Le ferrage est insuffisant. Les pertes sont nombreuses et bientôt les voitures ne sont plus attelées qu'à quatre bêtes maigres, blessées, épuisées.
Mêmes missions le 18, qui se passe en tirs sur des tranchées et des batteries. Le 3e groupe, par suite d'un resserrement de front de la division vers la gauche, est venu se placer près du ruisseau de Chambronne, à l'ouest du bois de Véry. Vers 15 heures, la 3e batterie rejoint le 1er groupe à Avocourt. Mais dans la soirée le village, bondé de troupes de toutes armes, est bombardé par une artillerie de gros calibre. Les trois groupes qui y étaient venus cantonner se déplacent pour passer la nuit : le 1er au moulin du Pré Saint-Martin, le 2e au moulin du Pré de l'Orfèvre, le 3e à la ferme de la Fonderie. L'évacuation d'Avocourt est bientôt arrêtée par l'embouteillage des rues. Cependant, quoique le tir devienne de plus en plus violent, le régiment, grâce au courage et au calme des canonniers, se tire sans trop de mal de ce passage périlleux.
En arrivant au moulin du Pré de l'Orfèvre, en pleine obscurité, une voiture du 2e groupe tombe dans le ruisseau par suite de la rupture du pont sur la Buanthe. Une partie des 1er et 2e groupes ne peut atteindre le moulin et bivouaque à proximité sous une pluie qui dure toute la nuit. La fatigue est extrême et cependant les hommes ne pourront se reposer que très peu. Le 1er groupe, par suite de l'encombrement des routes, où s'entassent des colonnes d'artillerie, des unités d'infanterie, des

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

ambulances, des trains de combat et de ravitaillement, des convois de paysans chassés par l'envahissement, n'arrive qu'à minuit passé au moulin du Pré Saint-Martin. A 3 heures du matin, les batteries doivent repartir. Elles ont pour mission de protéger les avant-postes de la division dans leurs travaux de retranchement. Les 1re et 2e batteries ont repris leurs positions de la veille. La 3e batterie s'est placée au nord de la ferme de la Neuve-Grange. Le 2e groupe, en position à 1 kilomètre à l'est de Cheppy, subit toute la journée le feu de batteries de 105 et de 150. Le 3e groupe se place en arrière et à droite du 2e, à 500 mètres au nord-ouest de la ferme de la Neuve-Grange. Quelques batteries tirent sur de l'infanterie et de l'artillerie ennemies. L'ordre de stationnement arrive vers 18 heures. Le matériel, avec une garde, restera sur les positions ; le reste du personnel couchera à la Neuve-Grange, une ferme voisine.

Ces derniers jours, pendant lesquels peu de combats importants eurent lieu, comptent cependant parmi les plus pénibles que le régiment ait eu à supporter. De jour en jour s'épuisent des forces soumises depuis le début des opérations à de terribles épreuves. L'absence de repos, la pluie continuelle, les heures de sommeil trop courtes, l'impossibilité de faire chauffer les aliments — on n'avait pas alors les précieuses cuisines roulantes — finissaient par avoir raison des plus tenaces. La dysenterie, aggravée par le froid, sévissait toujours. On passait des journées entières dans un trou, les pieds dans l'eau, derrière les caissons, tassés entre les portes pour éviter les éclats. Le tabac se faisait rare, les allumettes allaient manquer bientôt, ce qui n'était pas sans causer une grande tristesse. Quant aux chevaux, ils sont éprouvés jusqu'au surmenage. Il n'est pas rare d'en rencontrer le long des routes, qui, tombés d'épuisement, ont dû être abattus ou abandonnés.

Malgré cette situation matérielle déplorable, le régiment conserve encore une valeur combative importante. Les combats qui vont suivre et dans lesquels, engagé en entier, il supporte toutes les épreuves, vont témoigner de son courage et de son endurance. C'est qu'au-dessus des misères qui s'accumulent sur eux, chefs et canonniers placent leur devoir et leur honneur. Ils sont exténués, mais ils ont, pour les réconforter, le souvenir de la récente victoire et derrière eux tant de choses à défendre !

Les journées suivantes, 20 et 21, allaient se passer sans action importante. De leurs mêmes emplacements les batteries contrebattent l'artillerie ennemie.

Le lieutenant-colonel **HECQ**, du 45e, prend provisoirement le commandement du régiment. En vertu d'un ordre du 5e C. A., il est décidé que dans chaque groupe une batterie sera chaque jour mise au repos. La journée du 21 est marquée par une grande activité de l'artillerie allemande qui prend à partie le 1er groupe et inflige à la 2e batterie des pertes sérieuses. Le brigadier **MEUNIER** et quatre conducteurs sont tués, trois sont blessés par deux obus qui, en même temps, abattent 21 chevaux et en blessent 18. Les Allemands, qui jusqu'ici se sont bornés à résister à nos attaques et à des opérations de détail, vont entreprendre, dans les deux jours suivants, 22 et 23 septembre, une offensive vigoureuse sur tout le front de la division.

Le 22 au matin, les groupes occupent leur position des jours précédents. Seule la 1re batterie est portée entre Vauquois et Boureuilles, pour tirer éventuellement sur Cheppy et Véry. La 3e batterie, toujours dans la vallée du ruisseau de Chambronne, tire sur les pentes nord et sud du ravin Véry—Montfaucon, sur l'est du bois Chehemin. Les deux autres groupes tirent dans la région sud d'Ivoiry. Vers 9 heures, notre infanterie est obligée de céder à la poussée de forces supérieures. Les batteries ne peuvent rester dans une situation devenue dangereuse. Elles se replient successivement et prennent position vers la ferme de la Fonderie. De ces nouveaux emplacements, elles s'opposent, sur tout le front de la division, à l'attaque allemande qui cherche à développer son succès initial. A 17 heures, en vue d'une contre-attaque sur Véry, le régiment, auquel sont venus s'ajouter deux groupes d'artillerie de corps, couvre d'un feu violent toute sa zone d'action. Cette activité de

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

l'artillerie doit amener un temps d'arrêt dans la progression de l'ennemi, car la nuit se passe dans le calme sans que les groupes aient eu à bouger. Au cours de la journée, une batterie du 19e d'artillerie est venue remplacer au 1er groupe la 2e batterie, mise hors de combat par ses pertes du 21.
Le lendemain 23, la division doit se rétablir sur ses anciennes positions et reprendre Cheppy—Véry—le bois Chehemin, évacués la veille. Le régiment appuie le mouvement dès 4 h.30 en ouvrant le feu sur toute la zone à attaquer. La lutte, à partir de 9 heures, devient très vive. L'artillerie ennemie contrebat vigoureusement nos canons. Le 2e groupe, plus particulièrement atteint, reçoit l'ordre d'évacuer son emplacement et se met en batterie à 600 mètres au sud du pont des Quatre-Enfants. La 9e batterie, la 3e batterie reçoivent quelques coups de 150. La 9e, très éprouvée, se déplace.
Cependant le tir des batteries, que n'interrompent pas les ripostes les plus violentes, gêne très sérieusement l'ennemi, dont la progression ne s'accentue que dans l'après-midi seulement. Mais cette progression oblige notre infanterie à battre en retraite. Le tir des Allemands redouble de violence. Leurs canons lourds s'acharnent sur les villages et sur les .fermes qui sont en feu, sur les routes, sur le moindre bois. Le 3e groupe prend une position de rassemblement à la sortie sud de la forêt de Hesse. Cette forêt, épais massif traversé seulement par d'étroits chemins détrempés par les pluies continuelles, va servir à masquer la retraite de la division, mais l'épaisseur du bois et le mauvais état du terrain en gêneront beaucoup l'exécution. Cette situation très critique est aggravée, vers 17 h.30, par une attaque allemande qui, s'étant infiltrée au travers des bois de Montfaucon et de Cheppy, cherche à déboucher des lisières est et sud. Pour parer à ce danger imminent, la 5e batterie tente de se porter au nord du pont des Quatre-Enfants. Mais il est déjà trop tard : la reconnaissance est accueillie par des coups de feu. La mise en batterie est impossible. C'est alors qu'a lieu la très belle intervention du 2e groupe sous les ordres du capitaine **GOBILLARD**. La situation ne permet pas de perdre de temps. La nuit arrive. Les Français se retirent péniblement à travers la forêt. Il ne faut pas que les Allemands passent la Buanthe et les prennent à revers. Avec une bravoure impressionnante, le 24e bataillon de chasseurs alpins contre-attaque. Pour l'appuyer, les pièces des batteries du 2e groupe orientées vers le nord-ouest sont tournées à droite de 90° et, au fur et à mesure qu'elles sont prêtes, tirent à volonté sur les lignes de fantassins allemands qu'elles couchent dans les avoines. Tout le personnel, dominé par une unique pensée : barrer la route, s'empresse autour des pièces. Officiers, commandant de groupe même, aident à tourner les pièces ou, à genoux derrière les caissons, vissent les fusées. Les canons, pointés au collimateur, tirent sans arrêt, à 1.000 mètres devant eux s'élève le rideau noir des éclatements... Cependant, l'obscurité grandit et les munitions s'épuisent. Que vont devenir les batteries si les Allemands se reforment et cherchent à passer quand même ? Le ravitaillement ne vient pas et il n'y a plus que quelques obus dans tout le groupe. Le visage des officiers s'assombrit. Pour intimider l'ennemi une batterie, de temps à autre, tire un coup de canon... Mais l'héroïsme des chasseurs alpins et des artilleurs du 2e groupe a brisé l'attaque. Elle ne se reproduira plus ce soir. La division, protégée par cette défense farouche, a échappé à la tenaille qui, par Cheppy et par Avocourt, voulait se refermer sur elle.
Le 2e groupe couche sur ses positions. Les deux autres passent la nuit au nord d'Aubréville.
Le 24 septembre, le régiment, établi dans la région Neuvilly—Boureuilles—Les Ailleux ferme, appuie la division, qui doit tenir sur la rive gauche de la Buanthe entre Vauquois et Avocourt. Les batteries sont en place à 6 heures et exécutent jusqu'à midi un feu nourri sur toute la région abandonnée la veille par les Français. L'artillerie lourde allemande riposte, sur le 1er groupe notamment. La 2e batterie est obligée d'évacuer sa position. A 17 h.45, devant les progrès de l'infanterie ennemie, le 1er groupe, qui se trouve près de la ferme des Ailleux, reçoit l'ordre de se porter sur Neuvilly. Mouvement très difficile à exécuter au travers de la forêt de Hesse où les

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

chemins forestiers ne permettent que difficilement le passage des voitures. Vers minuit arrive l'ordre de stationnement : 1er groupe à Clermont-en-Argonne, 2e et 3e à Courcelles. Les groupes bivouaquent à 1 h.30 hors des localités, où des cantonnements doivent leur être distribués au jour. Le lendemain, les trois groupes, qui ont pour mission d'interdire le débouché de la forêt de Hesse par les lisières sud, s'établissent au sud d'Aubréville. Ils n'ont pas à tirer et rentrent à Courcelles dans la soirée. Le 25, mêmes missions, mêmes emplacements, sauf pour le 3e groupe qui s'est porté à l'est de Neuvilly. Seule la 8e batterie a l'occasion de tirer sur un convoi au nord de Boureuilles et sur deux avions. Mêmes cantonnements.

A partir de ces derniers jours de septembre 1914, une vie nouvelle va commencer pour le régiment. La guerre de mouvement a pris fin. Les Allemands, pour des motifs que l'histoire révélera, se tiennent satisfaits d'occuper devant la division le front Boureuilles— Vauquois—Buanthe. Fatigue de la troupe ? Manque de munitions ? Absence de réserves occupées ailleurs ? Toutes ces hypothèses sont probablement vraies. Mais devant nous, il semble que la possession du piton de Vauquois, qui leur donne des vues sur toute la vallée de l'Aire et qui est, avec Montfaucon, un des points les plus importants de la région, ait été le seul objectif de leurs attaques du 23 et des jours suivants. Dès le 27, cessent les opérations de grande envergure. L'infanterie ennemie se retranche dans Boureuilles, le long de la route de Boureuilles à Vauquois, à Vauquois et aux lisières sud-ouest du bois de Cheppy. Elle est protégée par une artillerie qui, avare de ses munitions, ne tire plus que sur des objectifs précis et dignes de son action. Pendant un mois (fin septembre à fin octobre), les deux adversaires, également attentifs, se surveillent.

Cette situation amène un calme relatif qui va permettre aux hommes et aux chevaux de prendre un peu de repos. Les commandants de batterie, que les opérations de guerre avaient jusqu'ici absorbés en entier, vont pouvoir s'occuper davantage du bien-être de la troupe, lui procurer des cantonnements meilleurs, une vie plus régulière. Des organismes soumis depuis le premier jour de combat à des fatigues extrêmes s'accommoderaient mal de cet automne pluvieux et froid s'il fallait continuer à coucher, en plein air, auprès des pièces. Quant aux chevaux, vieux camarades qui méritent à plus d'un titre la sollicitude de l'artilleur, il y a trop longtemps qu'ils ne connaissent plus l'écurie chaude, la litière épaisse, le foin odorant et l'eau claire. Il est temps, puisque l'attitude de l'ennemi le permet, de songer à leur donner un peu de bien-être.

Les groupes vont donc se partager les cantonnements voisins : Courcelles, Vraincourt, Auzéville. Les échelons y demeureront cependant que les batteries de tir occuperont leurs positions au matin et rentreront le soir. Ces positions sont d'abord au sud-est d'Aubréville, puis dans la région de Neuvilly. Bientôt même un groupe seulement les occupera, les deux autres restant au repos.

Il n'est pas rare qu'une journée se passe sans qu'aucun coup de canon n'ait été tiré. Les journées sont courtes d'ailleurs. La pluie ou le brouillard cache les objectifs qui pourraient se présenter. Les Allemands ne se montrent guère. Ils s'organisent. Les tirs se font donc sur des tranchées en cours d'exécution ou sur des batteries particulièrement gênantes. Tirs rares et en général peu importants, car la nécessité de ménager les munitions rend le commandement très exigeant sur la nature et la valeur des objectifs.

La monotonie de cette existence est rompue de temps en temps par un emploi nouveau de l'artillerie. Un commandant de batterie reconnaît dans la journée un emplacement favorable à l'exécution d'une mission : battre un cantonnement, un bivouac, un carrefour, une batterie, une organisation importante. Il prépare tous ses éléments et, la nuit venue, sa batterie est amenée en grand silence à la position choisie de jour, position souvent très voisine des premières lignes. Pendant deux, trois minutes le calme de la nuit est déchiré par la voix de quatre canons qui envoient, à toute vitesse, leurs salves précipitées. Puis les avant-trains, maintenus à proximité,

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

raccrochent les pièces. Si l'ennemi réagit, la batterie n'y est plus.
Cette tactique nouvelle plaisait beaucoup aux canonniers. Il n'est pas douteux qu'elle ait donné de bons résultats par son effet de surprise. Un tir de ce genre, exécuté le 10 octobre par la 3e batterie, d'une position située à 2 kilomètres au nord de Neuvilly, sur Boureuilles et Petites-Boureuilles, a donné d'excellents résultats, d'après le témoignage d'un officier d'un régiment voisin qui, placé latéralement, vit, au nord de Boureuilles, sauter plusieurs caissons à la suite du tir.
Pendant ces longues journées sans combat, on passe le temps à organiser les positions. Autour des pièces on creuse des abris, on ouvre des boyaux. Mais ces travaux ne ressemblent en rien à ce qui se fera plus tard. L'expérience manque. Les abris s'emplissent vite d'eau. Les parois des boyaux s'écroulent. Pourtant les déboires n'arrêtent pas le travail qui, commencé par une batterie, est continué au cours des relèves par une autre.
A ces travaux d'organisation du terrain s'ajoute la préoccupation de combattre l'aviation ennemie. Les 7e et 9e batteries fabriquent des circulaires et les batteries, à tour de rôle, font leurs premiers essais de tirs aériens. Notre aviation d'observation d'artillerie commence à rendre par ses réglages et ses reconnaissances d'objectifs, de sérieux services.
C'est à. cette époque que, d'ailleurs, commencent à s'organiser l'observation et la liaison avec l'infanterie en guerre de secteur. Quelques téléphones d'un type nouveau — bien simple cependant auprès de ce qu'on aura par la suite — font la joie des commandants de groupe et de batterie. Des observatoires s'établissent à poste fixe : dans le clocher de Neuvilly, sur les côtes de Forimont, à la ferme Buzemont. Pour renseigner le commandement sur les travaux et l'activité de l'ennemi, des officiers et des sous-officiers des trois groupes n'hésitent pas à accomplir les missions les plus périlleuses. Le sous-lieutenant **DHE**, le maréchal des logis **PENICAUD**, le maréchal des logis **PUCCINELLI** passent des journées et des nuits en première ligne, dépassant même les avant-postes quand la nature du terrain les y oblige. Ils guettent une lueur, une fumée..., ils surveillent les routes, les villages, les travaux nouveaux. Ils règlent les tirs quand les commandants de batterie ne peuvent se déplacer. Véritables « éclaireurs d'objectifs », agents de liaison auprès de l'infanterie dont ils s'efforcent de connaître les besoins, ils sont les yeux attentifs et inlassables de ceux que les obstacles, le brouillard ou l'éloignement empêchent de voir.
Jusqu'au 27 octobre, les trois groupes se relèvent sur les positions à l'est de Neuvilly. A cette date, la 10e division devant prolonger vers sa droite sa ligne d'avant-postes pour remplacer des fractions du 15e C. A. qui appuie aussi à droite, la 9e batterie est placée à demeure en position à 1 kilomètre au nord du Rendez-vous de Chasse, en pleine forêt de Hesse, avec mission de battre éventuellement les lisières du bois de Cheppy et de prendre d'enfilade le ravin de la Buanthe. Cette position sera très précieuse dans les opérations qui vont suivre et notamment pour la préparation des attaques sur Vauquois.
Le 28 octobre, la 10e division reçoit l'ordre de prononcer une attaque sur Boureuilles et Vauquois. L'A. D./10, dont le colonel **DAUVE**, rentré des hôpitaux à peine guéri de sa blessure, a repris le commandement le 4 octobre, doit appuyer cette attaque. Le feu est ouvert à 14 h.30 par six batteries, sur divers objectifs. Il dure trente minutes puis continue par un tir lent. L'attaque ne réussit pas et les batteries rentrent au cantonnement à 18 heures. Les Allemands ont faiblement répondu à notre tir.
L'attaque reprend le 29. Les batteries en position sont prêtes à 5 h.30. La préparation de l'attaque doit avoir lieu quand le canon du 5e C. A., qui opère à droite de la division, donnera le signal. Les autres batteries sont rapprochées du front, prêtes à intervenir. A 7 h.30, les batteries ouvrent un feu modéré sur les objectifs assignés. En particulier un tir plus violent est exécuté, à la demande de l'infanterie, sur des tranchées allemandes établies sur le chemin de la ferme Rochamp à Boureuilles.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

A 8 h.35, la 5e batterie exécute un tir violent sur Vauquois et les pentes sud-ouest de Vauquois. Une heure après, le 15e C. A. étant entré en action, le régiment commence sa préparation d'attaque. Le tir, très nourri jusqu'à 10 heures, faiblit graduellement jusqu'à 11 heures, mais est repris à la demande de l'infanterie sur les objectifs qui la gênent. Les batteries alertées sont intervenues en vue d'appuyer une attaque éventuelle sur Vauquois. A 18 heures, les groupes rejoignent leurs cantonnements sans avoir eu à tirer dans l'après-midi. Le chef d'escadron FOUCH, rentré de convalescence, reprend ses fonctions de lieutenant-colonel.
Le 30, la division doit continuer ses efforts sur Vauquois et Boureuilles. L'attaque sur Vauquois doit commencer une demi-heure après le tir d'artillerie. L'attaque sur Boureuilles est subordonnée à celle sur Vauquois. Les batteries ouvrent le feu à 7 h.30 et sont très actives toute la journée. Malgré une vigoureuse défensive et des obstacles matériels très nombreux les Français gagnent du terrain. Le 31, la division n'attaque plus et s'organise sur les positions conquises la veille.
Le 1er groupe a deux batteries à l'est de Neuvilly, l'autre, contre avions, à la position d'Aubréville. Les 2e et 3e groupes sont au repos. La journée n'est marquée que par de nombreux tirs de la 3e batterie. La 9e batterie est relevée au Rendez-vous de Chasse par la 7e batterie (capitaine **ARNOULT**).
Ces derniers jours d'octobre furent marqués par les premières attaques sur Vauquois. Elles ouvrirent une série de longues et glorieuses luttes pour la conquête de ce point important, luttes auxquelles le régiment n'a cessé de participer.
A la suite de ces combats, l'existence triste et monotone des premiers jours du mois reprit. Les groupes se relèvent sur leurs positions à l'est de Neuvilly. Encore arrive-t-il bien souvent qu'une batterie du groupe de service soit employée contre avions. Les deux autres tirent selon leurs ressources en munitions sur des objectifs divers : batteries, tranchées, rassemblements, bivouacs, et rentrent le soir au cantonnement. Le mauvais temps, un épais brouillard surtout, suspendent les opérations. Les unités profitent de ce repos pour achever leur réorganisation. Les premiers ballots d'effets chauds arrivent et sont bien accueillis car l'hiver n'est pas loin.
Aux premiers jours de novembre, une batterie de 90 est envoyée au régiment avec un personnel réduit venant du parc d'artillerie du corps d'armée. Une équipe de doublure est prélevée sur les batteries du régiment.

Le 3 novembre, parviennent à l'état-major du régiment des récompenses relatives aux premiers combats. Le capitaine **PICQUENDAR** est cité à l'ordre de l'armée :
« *Commandant sa batterie au combat de Noers, le 24 août, sous un feu violent d'artillerie ennemie de gros et moyen calibre, fut blessé par des éclats d'obus à la poitrine et à la cuisse, conserva néanmoins son commandement tant qu'il lui fut possible. Évacué, revient à peine guéri reprendre sa place à la tête de son unité.* »

Le canonnier LEJEUNE, de la 8e batterie, est cité à l'ordre de l'armée :
« *Grièvement blessé au bras gauche par deux éclats d'obus, a refusé de quitter sa place de conducteur de derrière jusqu'à ce que sa voiture soit en sécurité.* »

La Médaille militaire est accordée au brigadier MÉRY (1re batterie) pour le motif suivant :
« *Le 31 août, alors que sa batterie prise sous un feu très violent perdait 11 hommes et 15 chevaux, n'a pas hésité, pour faciliter le mouvement d'une pièce, à prendre la place d'un conducteur blessé ; a été lui-même grièvement blessé.* »

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Le capitaine TAILLANDIER est cité à l'ordre de l'armée :
« *A donné à plusieurs reprises le plus bel exemple de courage et de sang-froid, notamment le 6 septembre où, déjà blessé, il a surveillé sous un feu violent d'artillerie le départ de sa batterie et n'a quitté la position que le dernier, et le 18 en restant dans un arbre où il avait établi son observatoire malgré des rafales d'obus de gros et petit calibre.* »

Le 9 novembre, commencent des reconnaissances sur la rive gauche de l'Aire, en vue de la relève par le régiment des batteries de l'artillerie de la 9e division. Cette relève a lieu le 11. Le régiment va se battre dans la forêt d'Argonne et écrire, durant cet hiver 1914-1915, qui fut le plus pénible de la campagne, un des chapitres les plus glorieux de son histoire.

Ancestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

CHAPITRE V

LA FORÊT D'ARGONNE

(***11 novembre 1914-26 janvier 1915***.)

Dès 1 heure du matin, le 11 novembre, les batteries du 3e groupe se mirent en route pour relever sur leurs positions de la forêt d'Argonne les batteries de la 9e division. Par Clermont, Les Islettes, Le Neufour, le groupe, quittant la vallée de l'Aire, s'était engagé dans l'étroite vallée de la Biesme pour gagner par la route tortueuse et montante du Claon les plateaux de Bolante, de la Fille Morte, de la cote 285, de la Louvière, du Grand Triage. L'ensemble de la région porte le nom de bois de La Chalade, du nom d'un village voisin.

Quittant la plaine où, à chaque instant, il fallait se garder des vues de l'ennemi, où, en montant sur la moindre hauteur, on découvrait les clochers de vingt villages, te régiment allait se battre dans la forêt. Forêt montagneuse aux grands arbres de toutes essences, aux taillis épais, coupée de ravins étroits à peu près parallèles, pleine de sites mystérieux, de sources, de cascades, de rochers.

Le 13e R. A. C. n'est resté que deux mois et demi dans cette forêt d'Argonne, mais de ces deux mois les canonniers gardèrent longtemps le souvenir. La vie y fut rude. Rude par l'ennemi, rude par la température. Si les grands combats y furent rares, l'agitation y était suffisante pour causer un état d'alerte permanent. C'était une continuelle tension de la pensée vers ce qui se passait au delà des grands arbres qui de tous côtés, emprisonnant la batterie, limitaient les regards. Dès que tombait la nuit — de bonne heure en cette saison — des coups de feu commençaient à partir sur la ligne. Quelques coups isolés qui allaient se faisant plus nombreux, plus rapides, s'étendant aux tranchées voisines, devenaient une terrible fusillade. De leurs pièces les canonniers, croyant à une attaque, attendaient l'ordre de tirer. La lueur des fusées éclairantes montant au-dessus des arbres arrivait jusqu'à eux. Les balles allemandes passaient en sifflant, pénétraient d'un bruit sec dans la terre, dans les branches, dans les souches ou s'écrasaient contre l'acier du matériel. Parfois, dans le silence attentif de la batterie, partait un cri. C'était un homme qu'une balle avait atteint.

L'artillerie allemande, peu dangereuse au début, surtout pour certaines batteries, n'était pas crainte, mais la balle devenait une obsession. A chaque sifflement, la tête machinalement, comme pour faire le corps plus petit, rentrait dans les épaules. On marchait près des gros arbres, on courait en traversant un sentier, en passant à un carrefour réputé dangereux. Toutes ces craintes n'étaient pas imaginaires. Nombreux furent ceux que des balles blessèrent dans leurs batteries ou qui, partis en liaison auprès de l'infanterie ou aux postes d'observation, furent atteints avant même, parfois, d'arriver aux tranchées.

Plus tard, l'artillerie allemande, mieux renseignée sur nos emplacements, donnera d'autres sujets de craintes. Certaines batteries — notamment la 2e et la 7e — en souffrirent beaucoup. A peine tiraient-elles un coup de canon qu'aussitôt elles étaient contre-battues. Du reste, les Allemands se montrèrent bientôt plus agressifs qu'ils ne l'étaient en octobre. Lignes de tranchées, postes de commandement, carrefours, routes, campements reçurent nuit et jour des rafales nourries. Nos caissons furent mieux pourvus et des deux côtés l'activité devint très grande.

L'hiver fut rude. C'était le premier que l'armée allait passer en campagne, et malgré les dons nombreux de chaussettes, chandails, passe-montagne, cache-nez qui affluaient de partout, certaines journées où le mauvais temps empêchait tout travail physique furent pénibles à passer. Les feux ne

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

s'allumaient que la nuit, à cause de la fumée révélatrice qui, de jour, n'aurait pas manqué d'attirer les coups.
Par les beaux froids secs, les hommes creusant les abris, montant les écuries, abattant les arbres, ne souffraient pas, mais quand vinrent les journées de pluie froide ou de neige et qu'il fallut rester, sans feu, dans les abris mal construits, les heures semblaient interminables et la tristesse s'emparait des plus braves.
Mais souvent, après ces journées de pluie, de vent, de neige glacée, la forêt se transformait en un décor féerique. Les branches recouvertes d'un givre léger semblaient une fine dentelle blanche et scintillante et lorsque, par hasard, nul bruit de fusillade ni de canon ne venait rompre le charme, les hommes oubliaient un instant devant ce spectacle leurs pieds glacés et leurs mains rougies.
Tout le régiment n'était pas en position. Les groupes se relevaient tous les quatre jours à peu près, quand les circonstances n'obligeaient pas à renforcer l'artillerie. Ces dispositions permirent aux batteries cantonnées aux Islettes, à Lochères, au Neufour, de prendre de longs et sérieux repos, de réparer des forces atteintes par les premiers mois de campagne, de reprendre une vie plus agréable dans des cantonnements où restaient encore de nombreux civils.
En position, l'artillerie était très active. Placée sur le plateau du Grand Triage, sur l'éperon de la Louvière, à la cote 285, à la Maison Forestière, elle assurait de nombreuses missions dans la forêt d'Argonne, dans la vallée de l'Aire et j sur Vauquois même. Protection de l'infanterie, tirs de contre-batterie, de démolition, de harcèlement, préparation d'attaque, tout est demandé au commandant de groupe, chef de l'artillerie aux avant-postes. Les batteries, dont le ravitaillement se fait de plus en plus abondant, exécutent ces tirs nuit et jour.
Dans les tranchées, officiers et sous-officiers sont en liaison constante avec l'infanterie. Les Allemands souffrent beaucoup de nos tirs qui démolissent leur travail, les obligent à évacuer leurs tranchées sous le feu des nôtres et leur causent des pertes nombreuses. Dès les premières heures du jour, les observateurs, continuant leur glorieuse tradition, sont à leur poste, restant toute la journée aux points les plus dangereux, les plus avancés, malgré les balles, les obus, le froid, la boue qui parfois monte jusqu'à mi-jambe. Parmi les plus braves, dont le régiment garde le souvenir, mérite d'être cité le sous-lieutenant **COTTE**, tué d'une balle au front le 29 décembre, dans la tranchée de première ligné, alors qu'il cherchait dans un endroit des plus périlleux un poste d'observation pour régler le tir de l'artillerie. D'ailleurs, **en Argonne**, comme partout, le régiment fournit les plus beaux exemples de courage C'est le canonnier **HURAUD** qui, téléphoniste à un poste avancé de l'artillerie, est blessé au pied d'un éclat d'obus en réparant les lignes téléphoniques et continue néanmoins son service sur un terrain battu en réparant même les lignes dont il n'avait pas la surveillance ; c'est le maréchal des logis **LEPLANG**, qui, servant un canon sous le feu intense de l'ennemi, reçoit des blessures à la main gauche et à l'avant-bras, continue à tirer jusqu'à ce que sa main lui refusant tout service, il fut contraint de se faire panser ; c'est le maréchal des logis **VIGNEAUX**, qui, blessé comme chef d'une pièce isolée, ne quitte son commandement que sur les ordres formels et réitérés d'un officier. C'est encore parmi les plus braves le sous-lieutenant **JAUGEY**, le sous-lieutenant **LOONEN**, le maréchal des logis **GAUTHERIN**, qui tombèrent le 8 janvier : tous trois observateurs en première ligne ou agents de liaison auprès de l'infanterie. Que la pensée émue de leurs camarades aille vers ces héros. Sous le bombardement qui renversait tout autour d'eux, abris, tranchées, défenseurs, ils ont tenu jusqu'au bout parce que leur mission le voulait ainsi, parce que leur conscience de chefs leur dictait de ne pas reculer devant l'attaque et d'observer jusqu'à la dernière minute.
Cette attaque du 8 janvier fut la plus dure que la division ait eu à subir pendant son séjour en forêt d'Argonne. Jusque-là, l'ennemi s'était limité à des attaques locales ayant pour but la conquête d'une

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

tranchée, d'un point d'appui, d'un observatoire (2 décembre, attaque devant une compagnie du 46e ; 20 décembre, attaque dans la région de Bolante). Nous-mêmes harcelons les Allemands et le 13e eut à plusieurs reprises à appuyer soit des contre-attaques (21, 26 décembre), soit des attaques menées dans le secteur de la Forêt, sur Boureuilles et sur Vauquois (21 décembre). Enfin, le 5 janvier, nous prononcions avec les volontaires garibaldiens une très vive offensive sur le plateau de Bolante. L'action, appuyée dès 7 heures par toutes les batteries en position, eut un vif succès. Pour la première fois les artilleurs eurent la joie de tirer jusqu'à 600 coups par pièce dans leur journée et de voir des groupes importants de prisonniers et des mitrailleuses allemandes.
Mais l'action la plus sérieuse eut lieu le 8 janvier. Vers 7 h.30, une vive fusillade se fait entendre devant le front d'un bataillon du 46e qui est aux avant-postes. Toutes les batteries ouvrent le feu, appuyées bientôt par l'artillerie du 2e C. A. et de la 9e D. I. Les Allemands retournent nos tranchées à coups d'obus et de mines et prononcent une violente attaque qui déborde les lignes. Les batteries augmentent la rapidité du tir, s'efforçant d'arrêter partout l'ennemi dont l'attaque se développe d'une façon si inquiétante qu'une section avancée est obligée d'évacuer la position, que les autres batteries s'apprêtent à battre en retraite et que le 3e groupe, au repos au Neufour, est alerté. La 8e batterie prend position à la Maison Forestière, les deux autres batteries occupent vers Le Neufour ; une position de repli reconnue d'avance. Jusqu'à 17 h.30 c'est une lutte acharnée pour défendre le terrain. Toute la journée l'artillerie, en liaison constante avec l'infanterie, s'est employée sans répit. Deux observateurs seulement ont pu rester aux tranchées et continuer à donner des indications sur les tirs exécutés et sur les besoins de feu. A plusieurs reprises, les batteries ont été soumises à un feu intense de l'artillerie ennemie, mais n'ont pas un instant interrompu leur tir.
Vers 18 heures, la situation fut rétablie et l'ennemi dut se contenter d'un gain de terrain minime au prix de pertes très sérieuses.
Jusqu'à la fin de son séjour en Argonne, le régiment eut une existence très active : contre-attaque le 9 janvier, nouvelle attaque allemande les 17 et 18, aide à la 42e division attaquée les 20 et 21. Toute la journée, toute la nuit les batteries tirent sur les objectifs les plus divers. L'organisation défensive se développe, les communications téléphoniques s'améliorent, un véritable système de barrage interdit aux Allemands l'accès de nos tranchées. Le souci de rendre notre position inviolable va jusqu'à faire placer une batterie dans une tranchée d'infanterie aménagée pour recevoir le canon et qui a des vues directes sur les lignes ennemies. C'est vers cette époque que furent employés les engins de tranchée. Des volontaires se présentèrent immédiatement et des équipes furent créées pour servir des crapouillots de fortune ; ces équipes rivalisèrent de courage et d'endurance. En première ligne, continuellement elles apportèrent à l'infanterie un appui efficace. Plus tard, **à** Vauquois, ces mêmes hommes devaient supporter des bombardements meurtriers, combien sont tombés !
Sous le commandement du lieutenant **FOURMANOIR**, les bombardiers du 13e ont forcé l'admiration de leurs camarades de l'infanterie.
C'est le maréchal des logis **CHOSSER** qui, dans une tranchée de Vauquois soumise aux liquides enflammés, reste seul et fait le coup de feu.
C'est le brigadier **DARGENT** qui, en Argonne, défend et conserve une tranchée attaquée. Parmi les plus braves citons encore l'adjudant **PUCINELLI**.
Le 26 janvier, le régiment est relevé sur ses positions par l'artillerie de la 9e division et se rend aux cantonnements de Froidos, Rarécourt et d'Auzéville.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

CHAPITRE VI

VAUQUOIS

Comme il domine la forêt de Hesse, la vallée de l'Aire et le versant oriental de la forêt d'Argonne, le plateau de Vauquois dresse dans l'histoire du régiment, bouleversé par les obus et les bombes, écorné par des mines énormes qui, de jour en jour, en ont changé le profil, sa masse blanche et nue.
Aux derniers jours d'août 1914, après les malheureux combats sur la Meuse, les batteries du 13e avaient traversé le village de Vauquois encore intact. Elles avaient descendu les pentes de la colline par ses chemins encaissés où pendaient des branches chargées de fruits. Elles avaient traversé les riches vergers et les pâturages qui s'étendaient à ses pieds sans songer qu'un jour, elles contribueraient à détruire, une à une, toutes les maisons, à raser toutes ces richesses, jusqu'aux dernières pierres de l'église, jusqu'au gros tilleul de la place.
Pendant dix-huit mois, tapis dans la forêt de Hesse, les canons du 13e firent leur œuvre. Il ne s'est guère passé une attaque sans qu'ils n'y aient participé et quand la division, au début de 1915, eut conquis, au prix des sacrifices les plus sanglants, cette importante position, c'est à eux encore qu'échut la mission de veiller, à tous les instants, sur le résultat de notre conquête.
C'est pourquoi, malgré tant de batailles qui suivirent, Vauquois, dont le seul nom évoque la souffrance et la mort, restera peut-être pour le régiment le souvenir le plus vivace de la guerre.
Après avoir quitté la forêt d'Argonne, les trois groupes restent au repos à Auzéville, Froidos et Rarécourt, du 27 janvier au 3 février.
Le 3 au matin, sur l'ordre du commandant de corps d'armée, le colonel commandant l'A. D. 10, le chef d'escadron faisant fonctions de lieutenant-colonel, le commandant du 1er groupe effectuent, en vue d'une opération sur Vauquois, une reconnaissance de positions en forêt de Hesse. Ces positions sont trouvées : dans la région du Rendez-vous de Chasse, à 1 kilomètre au nord-ouest de la ferme de Bertrametz, à La Maize, position avancée destinée à battre à vue directe les tranchées bordant, au Sud, le plateau de Vauquois. Les observatoires sont placés au Hermont, sur la butte qui domine la ferme de la Cigalerie, sur une crête voisine à laquelle on donne le nom de mamelon Blanc, points élevés de la forêt d'où l'on voit dans d'excellentes conditions les positions à attaquer et les arrières de l'ennemi.
Le 7 février, l'A. D. 10 relève l'A. C. 5 dans le secteur de la forêt de Hesse. Les travaux d'aménagement sont aussitôt commencés aux nouvelles positions qui devront être occupées le plus tôt possible. Cette occupation a lieu le 10 et le 11, par les 1er et 2e groupes. Le 3e groupe, qui a une batterie contre avions près de Courcelles, installe ses deux autres batteries près de la ferme de Bertrametz. Une batterie composée d'une section de la 1re (l'autre section est à La Maize supérieure) et d'une section de la 6e (l'autre section occupe une position très avancée à 800 mètres au nord du Rendez-vous de Chasse), s'établit à la lisière d'un petit bois à 500 mètres derrière les batteries du 3e groupe.
Jusqu'au 17, date de la première grande attaque sur Vauquois, toute l'activité des batteries est portée sur l'aménagement du terrain et sur les réglages. L'artillerie ennemie est peu active. Les batteries du Rendez-vous de Chasse reçoivent quelques coups de 77 sans dommage sérieux. Seule la 3e batterie, en place au pied de la butte de La Maize, subit dans la journée du 15 un tir excessivement meurtrier. Tombant au milieu d'une corvée de ravitaillement, deux coups de 105 couchent à terre la plus grande partie du personnel. Huit hommes sont tués, six sont grièvement blessés.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Le 17 février, commence à 10 h.15 la préparation d'une attaque très vigoureuse sur Vauquois. Toutes les batteries y prennent part. Elles ne sont pas les seules d'ailleurs à déchirer le silence de la forêt. Toutes les ressources du 5e C. A., renforcé en artillerie lourde, ont été mises en œuvre : d'énormes obus de 280 tombent sur le village, projetant, en éclatant, des moellons, des poutres, des troncs d'arbres, des corps humains. Le plateau, battu de toutes parts, semble devoir être intenable. La préparation dure pendant deux heures et demie. A 12 h.45, l'assaut est donné. Les batteries françaises passent au tir d'encagement, entourant l'infanterie d'un barrage de feu. Au cours de la journée, les tirs sont modifiés à la demande du commandant de l'attaque. Des éléments de tranchée, des abris, des mitrailleuses qui avaient échappé à la destruction préparatoire subissent de nouveaux tirs. Cependant une contre-attaque allemande oblige les Français à réoccuper leurs lignes de départ. La journée, malgré le courage et les efforts surhumains des troupes, ne nous rapportait à peu près rien.
La nuit se passe sans incidents. L'attaque qui devait recommencer le lendemain n'eut pas lieu à cause du mauvais temps. L'artillerie profita de ce répit pour vérifier ses tirs en vue de la reprise de l'action, attaquer les organisations particulièrement solides et contre-battre les batteries qui se sont révélées les plus actives. En outre, des reconnaissances sont effectuées pour trouver, très près des lignes ennemies, l'emplacement de trois sections.
Le 28 février, la 10e division reprenait l'attaque du plateau de Vauquois. L'artillerie, deux heures avant l'assaut, commença sa préparation suivie d'un tir intensif d'un quart d'heure. Après une journée de lutte, les Français que ne cesse de couvrir un violent feu d'écharpe venant du bois de Cheppy et de la forêt de Hesse, sont obligés de regagner leurs positions. Cependant, le 1er mars, la position était enlevée. L'infanterie fut magnifique, mais les canonniers du 13e eurent leur large part de ce succès. Nulle peine, ni dans la préparation, ni dans l'exécution, ne fut épargnée. Les batteries **PICQUENDAR**, les sections **CHARTIER**, **DEMONGEOT**, **LONGIS**, de leurs positions avancées, rivalisaient d'héroïsme et enlevaient aux fantassins des cris d'admiration.
L'artillerie allemande, pendant ces deux journées d'attaque, n'a cessé de chercher à neutraliser les pièces françaises, couper les communications, aveugler les observatoires. Malgré l'intensité du bombardement, les liaisons et l'observation furent maintenues dans les meilleures conditions grâce à des équipes de téléphonistes et d'observateurs dont le dévouement et l'habileté sont restés légendaires au régiment. Une équipe de liaison d'infanterie composée du sous-lieutenant **PENICAUD**, du maréchal des logis **AUBRESPY** et du téléphoniste **DEFORG**, accompagna l'infanterie dans l'assaut.
Pour assurer la conquête de Vauquois, contre lequel tant d'efforts s'étaient déjà vainement brisés, le commandement demanda aux artilleurs de conserver les positions périlleuses qu'ils avaient prévues seulement pour la préparation de l'attaque. En outre, des reconnaissances furent poussées sur le plateau en vue d'y installer, à bras au besoin, deux batteries de 75. Devant l'impossibilité absolue de mettre ce projet à exécution, une pièce seulement de la 1re batterie fut amenée dans une tranchée française, à 300 mètres des Allemands.
La mise en place de cette pièce présenta de grandes difficultés. Le canon seul put être poussé à bras jusqu'à la position. En amenant le caisson, le personnel fut pris sous le feu d'une mitrailleuse qui tua le chef de pièce, maréchal des logis **MAZIER**, le brigadier **MOULIER**, blessa deux servants, tua sept chevaux. Le caisson et l'avant-train, touchés aussi par des éclats d'obus et des balles, flambèrent et durent être laissés sur place.
Une seconde tentative fut faite la nuit suivante sous les ordres du lieutenant **MAURY** qui parvint à mettre le matériel en place. Cette pièce, servie tour à tour par le personnel de la 1re batterie et de la 3e batterie, resta en position jusqu'au 20 avril.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Les groupements de batteries qui avaient été constitués dès le début des attaques, subsistèrent très longtemps, jusqu'au mois de février 1916 environ, époque à laquelle les opérations allemandes sur Verdun nécessitèrent des changements.
Les batteries avancées de la région de La Maize, de la Cigalerie, des Ailleux forment un premier groupement. Les batteries du Rendez-vous de Chasse en forment un second, les batteries de la ferme de Bertrametz, un troisième. A l'intérieur de ces groupements, les unités peuvent changer de nom, le dispositif reste le même et les missions varient peu.
L'attaque du 1er mars n'ayant donné aux Français que la moitié du village, ceux-ci engagèrent par la suite de petites attaques locales pour améliorer leurs positions et tenter d'occuper la totalité du plateau. Une de ces attaques eut lieu le 4 mars, sans résultat appréciable. Le 5, les Allemands attaquent à leur tour. Mais une concentration des feux du régiment, appuyée par les batteries de la forêt d'Argonne, arrêtent cette attaque. Puis il semble que la situation veuille se stabiliser pour quelques jours du moins. Dès le 7, les deux artilleries, qui depuis le 28 février n'ont cessé d'attaquer les lignes adverses et de chercher à se détruire, se montrent moins actives.
Ce répit ne devait pas être de longue durée. Mais avant d'aller plus loin, il importe de dire combien digne d'éloges fut, au cours des actions qui viennent de se passer, la conduite des canonniers du 13e.
Le personnel des sections avancées, des équipes téléphoniques et les observateurs placés pendant quatre jours dans une situation rendue excessivement périlleuse par le feu incessant des batteries allemandes de tous calibres, firent preuve d'une bravoure, d'un entrain, d'un mépris du danger que n'arrivèrent à entamer ni la fatigue, ni le mauvais temps, ni les pertes.
Parmi les braves, la mémoire a conservé les noms des capitaines **DEMONGEOT** et **LONGIS**, du sous-lieutenant **SERRES**, des maréchaux des logis **GERME**, **ESCHENLAUER**, **SOMPAYRAC** ; du brigadier **ROUSEUS**, des maîtres-pointeurs **CARRE** et **NOEL**, des canonniers de la 6e batterie qui occupaient les positions du mamelon Blanc et de la Cigalerie, à 800 mètres de l'ennemi, du lieutenant **CHARTIER** et du personnel de sa section, en batterie à La Maize, à 900 mètres de l'ennemi. Des observateurs : capitaines **COTINAUD**, **MAURY** ; sous-lieutenants **BRAUD**, **NASLIN**, **SOLIER** ; maréchaux des logis **AUBRESPY** et **COURTEL**, **GNIEU**, **PLANUS** ; des téléphonistes de la 7e batterie : **JOLY** et **GUENETTE**, de la 9e batterie : **FONTAINE**, **BAUDU**, **HUREAU**, et de tant d'autres qui, voulant ardemment la victoire, ne marchandèrent ni leur forces, ni leur sang.
Après quelques jours de repos, les Français tentaient, les 14 et 15 mars, de progresser, dans les rues du village. L'action fut très sérieusement aidée par la pièce, avancée de la 1re batterie qui, sous les ordres du maréchal des logis **LOYAL**, détruisit, à 300 mètres devant elle, la tranchée allemande. Ces journées qui nous donnèrent quelques avantages, furent marquées par la perte de deux des plus courageux observateurs du régiment : l'aspirant **MALIGE**, tué, le 14, d'une balle au front ; le sous-lieutenant **LOURDEL**, tué, le 10 mars, d'un éclat d'obus de gros calibre ; le sous-lieutenant **SOLIER**, tué, le 15, d'une balle en pleine poitrine. Les dernières paroles de ce héros égalent les plus beaux exemples de l'histoire. Sentant la mort venir, il s'adressa au canonnier qui le secourait et le chargea de transmettre ses adieux à sa famille, puis il ajouta : « ***Et dites bien que je ne regrette rien, car j'ai fait tout mon devoir.*** »
La lutte continue, très âpre, dans Vauquois. Le 22, les Français s'emparent d'une tranchée aux abords de l'église. Dans la nuit du 23 au 24, l'ennemi, à l'aide de liquide enflammé, reprend la tranchée perdue la veille. Il en est bientôt chassé par une contre-attaque des Français qui demeurent maîtres du terrain. Les 5 et 6 avril, nouvelles tentatives pour élargir nos positions à l'ouest du plateau.
Mais bientôt les attaques allaient cesser de part et d'autre. Elles allaient faire place à une guerre non

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

moins drue, dans laquelle les deux adversaires devaient se montrer également redoutables : guerre de tranchée à tranchée, attaque incessante sur tous les points de la ligne par l'obus, la balle, la grenade, la bombe. Les défenses de la surface du sol rendant presque impossibles, sans pertes excessives, toute tentative de sortie, allaient faire naître et se développer la guerre de mines. Vauquois, labouré de tranchées, couvert de fils de fer, hérissé d'embûches, allait être fouillé chaque jour plus profondément et enfoui morceau par morceau. La course à la mine commence, chacun voulant en faire sauter plus que l'adversaire et de plus terrifiantes. Pendant les mois qui vont suivre on en comptera souvent lune par jour, française ou allemande, parfois deux dans la même journée, sautant dans les deux camps. L'explosion d'une mine étant le plus souvent suivie d'une action d'infanterie, si faible soit-elle, l'artillerie sera constamment tenue en éveil, prête à intervenir à tous moments.

D'ailleurs, l'artillerie du secteur s'organise chaque jour ; sentant que la guerre de tranchées menace de s'établir pour longtemps, les batteries se mettent au travail, les abris sont améliorés et rendus aussi confortables que le permettent les ressources. Les casemates s'élèvent, des sapes se creusent. Les observatoires s'aménagent pour résister aux coups et aux intempéries. Les liaisons se multiplient, se consolident. Le sol se couvre d'un réseau de fils qui va jusqu'aux postes les plus avancés.

Dans un secteur où de leurs positions les commandants de batterie, le plus souvent, ne voient rien de ce qui se passe sur les lignes, les observateurs et les agents de liaison vont jouer un rôle très important. Les officiers et sous-officiers du 13e, qui assurèrent ces missions, furent pour le commandement de précieux auxiliaires.

L'accomplissement de ces missions ne fut pas toujours aisé. Car, si de grandes journées se passaient sans qu'il fût possible d'entendre le moindre coup de feu, il en était d'autres où les obus et les bombes de tranchée balayaient tous les points importants de la ligne française pendant des heures entières. Toutes les communications étaient coupées, les abris endommagés ou bouleversés, les instruments d'optique brisés. La tourmente passée, observateurs et téléphonistes remettaient tout en place.

Mais parfois, las de « sonner » en vain un observateur, on allait voir les causes de son silence, on ne trouvait plus qu'un amas de rondins et de sacs à terre déchiquetés au bord d'un gouffre noir.

Un jour, le 28 mars 1915, le maréchal des logis **DUHAMEL** se trouve à l'observatoire du mamelon Blanc, très violemment bombardé par des obus de 150 et de 210. Un premier obus défonce l'observatoire et enterre **DUHAMEL**. Ses hommes le déterrent. **DUHAMEL** se creuse une niche dans les débris de l'observatoire, réorganise ses communications téléphoniques, fait éloigner ses hommes de ce point très battu et reprend son observation. Mais il est bientôt enterré par un deuxième obus et cette fois si grièvement contusionné qu'il doit abandonner la position ; **DUHAMEL** redescend au poste de commandement, non sans avoir pris la précaution d'emporter son appareil téléphonique sous son bras. Mais à la tombée de la nuit, malgré les conseils du médecin et de ses chefs, **DUHAMEL** n'écoutant que la voix du devoir remonte au mamelon Blanc et s'installe sur les débris de son observatoire.

Un autre jour, au Bois Noir, le maître-pointeur **LAGNIEL** remplit les fonctions de téléphoniste avec le servant **GALLET**. Les Allemands déclenchent une contre-attaque et bombardent violemment le terrain. Toutes les lignes qui relient l'observatoire au commandement sont coupées. **LAGNIEL**, se rendant compte de l'importance des communications dont il a la charge, part avec **GALLET** et tous deux se mettent à réparer les lignes coupées. Elles sont presque réparées quand arrive un obus qui blesse **GALLET**. **LAGNIEL**, qui n'a rien, interrompt son travail, transporte son camarade au .poste de secours, reprend la réparation de ses lignes et rejoint son poste à

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

l'observatoire. **LAGNIEL**, d'ailleurs, est coutumier de ces actes de bravoure. C'est lui qui, en forêt d'Argonne, réparait les lignes téléphoniques en se traînant sur le dos pour échapper au tir des mitrailleuses allemandes qui le visaient.
Observateurs, téléphonistes de Vauquois, du Bois Noir, du mamelon Blanc, de la Cigalerie, votre vie contre le parapet où vous restiez accoudés nuit et jour, les yeux fixés sur l'horizon, ou bien par les jours de brume, au fond de la petite sape humide, sale, empestée par la chandelle fumeuse, vos courses dans le chaos des tranchées, des boyaux, des entonnoirs, sous les balles et les obus, pour relier deux fils brisés, pour mieux voir ou mieux transmettre les renseignements, mériteraient à elles seules une longue histoire. Mais si la place manque pour vous rendre l'hommage qui vous est dû, qu'au moins vous retrouviez ici l'expression de la reconnaissance émue et de l'admiration de vos camarades de combat.
La situation dans Vauquois, telle qu'elle était au début de 1915, devait rester très longtemps sans changement. La guerre de tranchée s'établit dans la forêt de Hesse comme-sur tout le front français. Une vie nouvelle commence pour le régiment qui doit renoncer à ses beaux espoirs de marche en avant et de batailles libératrices.
L'artillerie de campagne se transforme en artillerie de siège. Les toiles de tente que l'on avait dressées derrière les caissons, lors des attaques de mars, se montrèrent rapidement insuffisantes contre la pluie et la neige incessantes. Elles sont remplacées par des branchages, des morceaux de planche, des tôles, du carton goudronné, cependant qu'aux abords de la batterie les servants- se creusaient dans la terre de solides abris. Dans chaque batterie on tire peu. On reste souvent plusieurs jours sans tirer. Tout le temps est employé à l'aménagement de la position. Après les abris des hommes, s'élèvent les casemates des pièces, les postes de commandement, les postes téléphoniques. L'artilleur se fait sapeur. La forêt qui l'entoure lui fournit le bois en abondance ; les services de l'arrière : les planches, les clous, les outils. Le régiment, grâce à son entrain au travail comme au combat, grâce a son recrutement de mineurs qui fournissent d'excellents chefs d'équipe, organise puissamment ses positions et mérite les éloges du général commandant l'armée.
Jusqu'à leur relève — 2 août 1916 — les batteries se déplacèrent peu. Ces déplacements de peu d'importance du reste, nécessités bien plus par le souci de se soustraire au bombardement ennemi que par un changement de mission, étaient le plus souvent mal vus de la troupe qui, pour ne trouver que la terre nue, abandonnait avec regret le résultat de longs mois de travaux.
Cependant en février 1916, les Allemands qui attaquaient Verdun, ayant étendu jusque dans la forêt de Hesse leurs opérations de contre-batterie, soumirent le 2e groupe à un tir effrayant. Celui-ci perdit en l'espace de deux jours trois officiers, dont le capitaine **DEMONGEOT**, tué d'un éclat d'obus à son poste de commandement de batterie, et une vingtaine d'hommes. Pendant des jours et des nuits, des obus de 150 et de 210 martelaient le terrain. Il fut nécessaire de le déplacer. Il en fut de même pour d'autres batteries dont les Allemands connaissaient si bien l'emplacement que l'accomplissement de leur mission eût pu devenir impossible. Mais à l'exception de la 3e batterie qui passa sur la rive gauche de l'Aire, les groupes ne quittèrent pas la forêt de Hesse ou ses abords immédiats.
La mission du régiment pendant l'année 1915 et la première moitié de 1916 fut exclusivement défensive. Une seule fois, le 6 juin 1915, nous attaquions la partie ouest du plateau. Cette attaque échoua et à l'exception des petits engagements locaux qu'entraînaient les explosions de mines et les coups de main, aucune opération de grande envergure ne fut tentée ni par les Français, ni par les Allemands. Au cours de l'offensive française en Champagne, le régiment dut éventuellement prêter son concours à une offensive du 5e C. A. Les batteries furent alertées, les échelons poussés à proximité des positions, un programme d'action élaboré, mais tout resta en place.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Cette stabilité fit naître une organisation très complète du secteur. Les liaisons multipliées, consolidées, permettent la transmission rapide des renseignements et les demandes de l'infanterie. Les observatoires, occupés en permanence par des gradés hors ligne, transmettent sans retard le moindre changement d'aspect des lignes, la moindre activité de l'ennemi au poste de commandement, tenu ainsi très exactement au courant de ce qui se passe. Si le renseignement mérite d'être exploité, une batterie est mise en relation avec l'observateur qui dirige et règle ses feux sur l'objectif révélé. Les batteries sont donc actionnées d'une part par les observateurs. Elles le sont aussi par l'infanterie, soit directement par le système des fusées-signaux, soit par l'intermédiaire du commandant de l'artillerie auquel l'infanterie a adressé ses demandes. Elles sont enfin employées à l'exécution de tirs systématiques : tirs de représailles, d'interdiction sur les voies et communications ennemies de concentration, de contre-préparation lorsqu'une attaque allemande semble se préparer.
A l'intérieur de la batterie, tout est mis en œuvre pour remplir la mission confiée dans les conditions les meilleures. Toute la nuit un homme guette les fusées que peuvent lancer les observateurs et les postes d'infanterie. Les pièces, à tour de rôle, sont de garde, prêtes à intervenir au moindre signal. Au seul cri de « *Barrage !* » du guetteur, chacun saute à son poste quelles que soient l'heure et les circonstances. Pour faciliter l'exécution rapide des ordres, les commandants de batterie rivalisent d'ingéniosité : cornes, cloches, sonneries électriques, téléphones, tous les moyens de se faire comprendre vite par des hommes répartis en plusieurs abris et profondément endormis sont bons. Certaines positions sont si bien aménagées que l'ordre de tir du capitaine est exécuté par les pièces sans que personne n'ait eu à sortir du réseau de sapes et de galeries qu'est devenue la batterie.
La pensée de tous les commandants de batterie, à cette époque où le long stationnement permettait un repérage précis et l'écrasement sans merci si des précautions n'étaient pas prises, est dominée par le souci constant d'exposer le moins possible le personnel. C'est à cette préoccupation de tous les instants que le régiment dut la faiblesse de ses pertes, malgré des bombardements excessivement violents. La 3e batterie au château d'Abancourt, la 9e dans la butte de Bertrametz, la 7e à la Fontaine-aux-Chênes, étaient devenues, par un travail quotidien d'amélioration et d'entretien, de véritables forteresses et défiaient les calibres les plus imposants.
Pendant dix-huit mois, par tous les temps, sous les pluies et la neige de l'hiver, sous le soleil brûlant d'août, les hommes, que nulle peine, nul déboire ne rebutaient, firent l'admiration de leurs chefs. Travailleurs infatigables par les jours de calme, ils savaient se montrer aux jours de combats de redoutables canonniers. Ni la longueur de la guerre, ni la monotonie de leur existence, ni l'obsédant souvenir des êtres chers laissés au pays, ni la pensée de mourir sans gloire, écrasés dans une casemate ou dans un abri n'abattirent leur humble courage. Une claire notion du devoir dominait tout et l'accomplissement leur en était étrangement facilité par le sentiment de camaraderie profond qui unissait chefs et soldats. Souvent très éloignées les unes des autres, les batteries ne se fréquentaient pas et comme elles restaient en position des mois entiers, elles devenaient rien vite un cercle fermé, une grande famille unie par les mêmes besoins, les mêmes craintes, les mêmes dangers, le même amour de la patrie. Durant cette guerre de secteur, la tenue au feu des canonniers ne fut pas moins belle qu'aux jours de grands combats. Les actes de bravoure ni se comptent plus chez des hommes dont la plupart sont des vétérans et la seule crainte d'en omettre de plus dignes empêche de citer des noms.
Aux observatoires, aux batteries, sur les routes de ravitaillement, dans l'implacable boue de l'Argonne tenace jusqu'aux plus beaux jours de l'année, les hommes qui savaient souffrir en silence surent mourir simplement sans connaître l'ivresse des grandes batailles. Et ce qui, peut-être, vous fit si grands, artilleurs de Vauquois, loin des luttes triomphantes où vos frères d'armes rassemblaient les palmes et les honneurs, c'est d'avoir gardé, malgré votre immobilité énervante de dix-huit mois,

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

ces vertus militaires qui allaient faire de vous, sur les champs de bataille de la Somme, de si beaux soldats.

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

CHAPITRE VII

LA SOMME

Relevés par échelons, du 3 au 5 août, par l'artillerie de la 71e division, les groupes quittent aussitôt leurs bivouacs et se dirigent vers le sud. Le mauvais état des premiers cantonnements, détruits en partie par la bataille de la Marne, les oblige à marcher à un jour d'intervalle. Ils se trouvent rassemblés, le 10, au village de Lhuître, dans l'Aube, près du camp de Mailly où ils resteront jusqu'au 28. Quelques jours de repos et de manœuvres dans le camp et le régiment se porte dans la région de Châtel-Raould, Courdemanges, Glannes, Huiron (29 août, 1er septembre). Le 1er septembre, les batteries s'embarquent une à une à la gare de Vitry-le-François. Après un voyage sans incident, elles débarquent, le 2, à Boves (Somme). Les cantonnements de débarquement sont Plachy-Buyon, Fossemanant.

Dès lors il ne peut y avoir de doute sur l'utilisation future du 13e. Le 5 septembre, du reste, le général commandant le G. A. N. faisait savoir que le 5e C. A. était mis à la disposition de la VIe armée et chaque jour apportait les succès de cette armée qui se couvrait de gloire dans la Somme.

Le 8, les groupes sont poussés dans la région de Villers-Bretonneux et campent au camp 64, baraquements précaires élevés dans la boue à l km 500 au sud de la ville. Le 11, les commandants de groupe et de batterie effectuent leurs reconnaissances de position.

Du camp 64 les canonniers entendaient chaque jour le fracas de la bataille. Le roulement de la canonnade leur parvenait distinctement. La terre où s'écrasait d'énormes projectiles, tressaillait à chaque instant. Non loin d'eux, des canons monstrueux déchiraient l'air. Sur les routes, c'était un mouvement incessant de voitures, de troupes, de camions, tandis qu'au-dessus de leurs têtes, ils se montraient, émerveillés, les belles escadrilles qu'ils renonçaient à compter.

Et le soir, quand l'horizon où montaient et s'éteignaient les fusées multicolores, s'embrasait tout à coup des lueurs de mille pièces, leur pensée, devinant au delà des crêtes les tragiques lendemains, appelait au plus tôt la bataille.

Dans la soirée du 12, les groupes quittèrent le camp. Après une marche rendue extrêmement pénible par l'embouteillage des routes, ils arrivèrent le lendemain au petit jour seulement au nord de Suzanne, ayant passé la nuit à faire 25 kilomètres. Le bivouac, pour quelques heures, fut installé.

Le soir même les groupes prenaient position : le 1er, dans le ravin du bois Marrières, le 2e et le 3e en arrière, à 1 kilomètre environ au sud de la ferme de l'Hôpital.

Pour arriver jusque-là, les batteries avaient éprouvé de grosses difficultés. Les chemins, les routes se distinguaient à peine, se confondaient avec les pistes multiples. Le terrain, après plusieurs jours de combat, était entièrement bouleversé par les obus, creusé d'entonnoirs énormes, coupé de tranchées, embarrassé de fils de fer, de troncs d'arbres, de voitures brisées, jonché d'armes, d'équipements, de munitions. Et au milieu de tout cela, des corvées de toutes sortes, des régiments qui montent en ligne ou en descendent, des camions chargés de matériaux ou de munitions, des groupes de prisonniers, des cavaliers, des ambulances automobiles, des travailleurs, des territoriaux qui poussent devant eux de petits ânes chargés de vivres.

A mesure qu'on se rapprochait de la ligne de bataille, le spectacle devenait plus tragique. La destruction était plus complète. Les crêtes martelées successivement déroulaient leur misère monotone. La craie, mise à nu, recouvrait à peu près partout la mince couche d'argile. Seule, une herbe rare, noircie par le feu et souillée par la boue, se devinait encore. Les bois que la tempête

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

avait rasés ne tendaient plus vers le ciel que des troncs fendus, déchiquetés, brûlés. Du matériel détruit, des chevaux éventrés, des cadavres d'hommes embarrassaient la route à chaque instant. Et dominant l'horrible champ de bataille, l'épaisse fumée des éclatements, le vacarme assourdissant des coups de départ, le bruit déchirant ou sourd des explosions, l'horizon rouge, l'air atroce que depuis des semaines vicient des gaz écœurants...

Cependant, silencieuses et graves, les batteries suivaient leurs guides. La pensée des victoires récentes, plus forte que les conditions de leur engagement, leur laissait un moral superbe.

Le terrain occupé déjà par une artillerie nombreuse offrait peu de ressources. Elles s'installèrent au mieux dans d'anciennes tranchées, dans des trous d'obus, dans des positions ennemies abandonnées. Les hommes, à la clarté des fusées de première ligne, travaillèrent toute la nuit. Au petit jour, avant même d'avoir tiré son premier coup de canon, le régiment était déjà frappé. La 3e batterie, surprise par un tir sur zone au cours de ses travaux d'aménagement, subissait des pertes sérieuses.

Le lendemain, la journée fut employée à l'organisation des positions, à la mise au point des barrages, à la reconnaissance des objectifs. L'artillerie allemande, au soir du 14, nous avait déjà tué cinq hommes et blessé dix.

Le 15, les Français recommençaient leurs attaques et le 13e participait à l'action. Les Allemands, chassés peu auparavant de Bouchavesnes, situé à 6 kilomètres environ au nord de Péronne, sur la route nationale n° 37 de Béthune à Château-Thierry, occupaient les crêtes qui dominent le village au nord-est et le séparent du bois Saint-Pierre-Vaast. C'est dans cet espace de terrain, large de 2 kilomètres à peine, que la division va se battre pendant deux mois. C'est pour la conquête du bois Saint-Pierre-Vaast qu'elle luttera chaque jour, brisant contre ses lisières le meilleur de ses forces.

Ainsi, qu'il ait à préparer, à accompagner, à protéger les attaques, le régiment, pendant deux mois, ne cessera jour et nuit de tirer, épuisant jusqu'à l'extrême limite sa résistance morale et physique.

Dès le début des opérations, chaque groupe est affecté à un régiment d'infanterie qu'il appuiera au cours de son action. Ce dispositif sera maintenu jusqu'à la fin des attaques, les régiments de la 10e division étant relevés par ceux de la 125e, mais les batteries restant en place. Les commandants de groupe, abandonnant le commandement aux plus anciens capitaines, se portent auprès du commandant du régiment qu'ils appuient. C'est ainsi qu'ils restèrent dans la fournaise des premières lignes pendant soixante jours...

Le 15, la VIe armée prononce une attaque générale. La 10e D. I. attaque le front Rancourt-carrefour 2555, un point élevé sur le chemin Rancourt—Moislans. Le 1er groupe appuie le 46e, le 2e groupe le 331e, le 3e groupe le 31e. Ces régiments arrêtés par des mitrailleuses terrées dans des trous d'obus n'avancent pas.

Les jours suivants se passent sans combat ; les batteries souffrent cependant beaucoup du tir ennemi qui les écrase d'obus de gros calibres. Les pertes s'accumulent. Le 19, le 2e groupe subit un tir de destruction très violent. Le 20, six jours après son entrée en ligne, le régiment comptait déjà 21 tués et 50 blessés, dont deux commandants de batterie.

Mais l'action allait reprendre bientôt. Le 20, à partir de 2 heures du matin, le bombardement ennemi croît d'instant en instant. Les batteries, en particulier, sont soumises à des tirs d'obus toxiques. A 4 heures, un renseignement de prisonniers apprend que l'ennemi a l'intention d'attaquer Bouchavesnes. L'attaque prévue se produit en effet à 10 h.55. L'ennemi, bien qu'ayant beaucoup souffert de notre tir, pénètre dans le village. Sa conquête ne devait pas lui rester longtemps entre les mains, car, par une contre-attaque vigoureuse, menée brillamment par le 331e appuyé de nos feux, nous reprenions le terrain perdu. Ce succès, remporté malgré une semaine de pertes et de fatigue sur une division que les Allemands venaient d'engager, valait aux deux régiments les félicitations du commandement.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Les Français, après trois jours de travaux d'organisation du terrain, attaquèrent de nouveau. La journée du 24 est occupée par l'artillerie à préparer ces attaques qui commencèrent le lendemain et durèrent trois jours : 25, 26 et 27 septembre. Cette fois, la première ligne allemande était emportée. Nous avions conquis et dépassé, au prix d'efforts surhumains, la crête du carrefour 2555. Cependant nous ne pouvions atteindre le bois dont nos éléments les plus avancés étaient à 200 mètres environ.
Pendant ces trois jours, l'artillerie n'a cessé d'accomplir ses missions, malgré ses pertes en hommes et en matériel. Depuis leur entrée en scène toutes les batteries souffrent du feu ennemi qui démolit les pièces, écrase les abris précaires, arrête les ravitaillements.
Pour l'artillerie, trois jours d'attaque c'est, outre les pertes, trois jours d'extrême fatigue, car elle ne cesse de tirer : tirs de préparation, d'accompagnement, de barrage, d'interdiction. L'infanterie, établie sur des positions peu solides, redoute les surprises, et demande à chaque instant au canon de la protéger. Dès la tombée de la nuit, ce sont, par fusées, de continuelles demandes de barrage. Les hommes, qui ont tiré toute la journée, tenus constamment en état d'alerte, reposent mal, et encore les rares accalmies sont-elles souvent troublées par les ravitaillements que nécessite une consommation d'obus effrayante.
Les derniers jours du mois se passent sans action d'infanterie. Celle-ci, installée à une distance de 200 mètres environ, sur une ligne à peu près parallèle au bois, tente de s'infiltrer à la grenade jusqu'à la lisière. L'artillerie continue ses destructions, battant tous les points délicats que lui signalent l'infanterie et ses observateurs, vérifiant à chaque instant ses barrages, les modelant aux mouvements de la première ligne, s'efforçant par ses tirs d'interdiction et d'obus toxiques à enrayer toute tentative d'attaque ennemie.
En liaison avec la 4e brigade de chasseurs qui opère à sa gauche et cherche à gagner la corne nord-ouest du bois, l'infanterie tente à nouveau, le 3 octobre, de progresser. Nouvelles préparations de l'artillerie. Entretien des destructions anciennes. Les Français cependant ne peuvent atteindre tous leurs objectifs. Quelques éléments qui s'en étaient rapprochés sont ramenés en arrière pour permettre la reprise du tir sur les lisières. Jusqu'au 6, le mauvais temps empêche toute action offensive. Les batteries demeurent néanmoins très actives. Elles ne cessent de harceler l'ennemi et de chercher à lui faire le plus de mal possible. Les tirs à obus spéciaux notamment se montrent, aux dires des prisonniers, très meurtriers.
Le 7 octobre, reprise de l'attaque par les régiments de la 125e D. I. Le 91e prend pied par sa droite et son centre à la lisière du bois. La droite de l'attaque a progressé également et se trouve maintenant à 1.200 mètres des dernières maisons de Bouchavesnes. Les batteries, par des tirs qui atteignent 900 coups par pièce et par jour, ont puissamment contribué au succès. L'infanterie, protégée, par nos obus qui forment autour d'elle un infranchissable cercle de feu, s'installe sur le terrain conquis, tente de progresser à la grenade et d'aligner sa gauche sur les éléments avancés.
Une pluie incessante retarde les opérations jusqu'au 5 novembre. L'artillerie reçoit pour mission de couvrir nos lignes en battant le terrain situé en avant d'elles, d'empêcher la reconstruction des tranchées allemandes, de détruire les nids de mitrailleuses, d'interdire les ravins des bois Saint-Pierre-Vaast et Saint-Germain, de satisfaire aux demandes de l'infanterie et naturellement d'assurer les barrages. En outre, elle continue les tirs à obus spéciaux toutes les fois que les conditions atmosphériques le permettent.
Le commandement met à profit cet arrêt dans les opérations pour déplacer les groupes dont les positions sont devenues intenables et, vers le 15 octobre, le 1er groupe s'installe au nord du bois de l'Hôpital, le 2e à 1 kilomètre sud-est dé Rancourt, le 3e à 500 mètres derrière le 1er ; c'est de ces nouveaux emplacements qu'ils participent à une dernière attaque menée par la 6e brigade de chasseurs le 5 novembre.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Le régiment est en ligne depuis cinquante jours. Il faut cependant attendre jusqu'au 14 novembre, date à laquelle l'artillerie de la 10e division est retirée du front sans être relevée. Dans la nuit du 14 au 15, les 2e et 3e groupes quittent leurs positions et se rassemblent dans le ravin du moulin de Fargny. Le 1er groupe les suivra de près.

Et maintenant, du beau régiment qui par les derniers jours d'août se préparait aux batailles libératrices, que reste-t-il ?

Les officiers, les traits tirés, le front pâle, les yeux agrandis par les meurtrissures des nuits sans sommeil, se serrent la main avec émotion. Ceux qui sont restés en liaison avec l'infanterie pendant plus de soixante jours : le commandant **KAPPELHOFF** et le lieutenant **BRICE**, ce dernier blessé la veille et qui ne voulut pas être évacué, arrivent sales, couverts de boue, les cheveux et la barbe longs de deux mois. On sourit de les voir en cet état. Mais on les admire, on les envie presque d'avoir vu de plus près la souffrance et la mort.

Les hommes, eux aussi, n'ont pas ménagé leurs forces, leur épuisement est extrême. Pourtant ils s'interpellent en riant, d'une batterie à l'autre. Ils parlent de la relève, du bon repos, très loin, très loin de la fournaise, et, heureux de se retrouver, se racontent leurs misères. Mais leurs yeux s'attristent et leurs voix deviennent graves quand ils parlent des manquants. — Et un tel? — Un tel a été tué en servant sa pièce... — Un tel a été tué en réparant une ligne, en secourant un blessé, en allant à l'observatoire, en portant un ordre, en ravitaillant la position. Un tel ? Un tel ? — Ils sont plus de trois cents qui manquent à l'appel, tués, blessés, évacués pour fatigue. C'est qu'ils furent magnifiques, toujours. Servants rivés aux pièces malgré les rafales effrayantes, malgré la pluie glacée, malgré la boue, malgré la fatigue qui brise les membres et met la tête en feu, malgré les nuits de veille sous les nappes de gaz, malgré la tragique vision des corps déchiquetés qu'on emporte dans une toile de tente... Servants comme **ABADIE**, brave entre les braves, qui voyant son chef de pièce et ses camarades tués ou blessés tomber à ses côtés, appelle du secours pour eux et continue, seul, le barrage de sa pièce. Trois téléphonistes, le brigadier **LEBOUC**, les canonniers **HUREAUX** et **LAGNIEL**, étaient eux aussi restés auprès des officiers en liaison à l'infanterie pendant soixante jours sans une seule minute de repos, allant jour et nuit sous les obus pour réparer leurs lignes qui ne furent jamais complètement coupées.

Vous aussi, conducteurs, ce fut votre bataille. Portant à l'avant les vivres et.les munitions, vous avez marché des nuits entières. Par tous les temps, à travers les nuages empoisonnés, sur les pistes qui ne sont plus, par la pluie et des rivières de boue ; malgré les obstacles, malgré la fatigue vous avez bravé la mort.

Votre héroïsme calme, modeste, tenace, a fait de vous de grands soldats, comme au jour de **Fossé** votre intrépide bravoure.

Vous aussi, vous toujours, éclaireurs, agents de liaison, téléphonistes, vous avez maintenu la tradition de vos équipes de l'Argonne et de Vauquois. Vous avez conquis la plus belle palme : l'admiration de vos camarades de combat.

Et quels chefs ! Tous dignes de leur troupe héroïque. Pénétrés de la grandeur de leur mission, ils n'ont qu'une pensée : surmonter toutes les fatigues, toutes les craintes, tous les dangers, être les meilleurs parmi les meilleurs, mériter l'affection et la confiance de ces braves qui, les yeux fixés sur eux, ne demandent qu'à les suivre, partout et toujours.

Officiers, gradés, canonniers du 13e R. A. C., sur le champ de bataille de la Somme où dorment aujourd'hui tant de camarades qui sont partis, le rire aux lèvres, vers les lendemains glorieux, où vous avez versé votre sang, où vous avez laissé des lambeaux de votre chair, où vous avez souffert pour que la patrie ne souffrît plus, vous avez écrit la plus belle page de votre histoire. Et s'il vous arrive un jour de penser que le destin dispensateur des lauriers et des palmes fut injuste envers votre

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

courage, soyez sans amertume.
Ceux qui tombèrent pour l'amour de leur pays et l'honneur de leur régiment n'ont pas demandé de récompense. Leur sacrifice auréole notre étendard et l'hommage le plus cher à leurs âmes reste le culte pieux que vous rendez à leurs mémoires.

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

CHAPITRE VIII

LE CHEMIN DES DAMES

Après avoir passé la fin du mois de novembre à Thézy, le régiment, embarqué le 1er décembre à Prouzel (Somme), arrivait au repos le 3 dans la région d' Arcis-sur-Aube. Ce repos ne devait pas être de longue durée car, le 10, les trois groupes faisaient étape pour la région Pleurs-Angluzelles-Thaas. Le 11 au matin, commandants de groupes et de batteries sont enlevés en auto-car pour effectuer la reconnaissance d'un nouveau secteur.

Cependant, les unités continuaient leur marche vers le nord et après des étapes rendues très difficiles par le mauvais temps, les déficits en chevaux, l'extrême faiblesse de ceux qui restaient et les difficultés du terrain, elles passaient l'Aisne à Maizy le 14 décembre.

Le 1er groupe prend position dans la région du château de Blanc-Sablon, le 2e dans la région Vassogne—Jumigny, le 3e dans la région Paissy—Cuissy-et-Geny. Notre infanterie, de la ferme Hurtebise à Craonne occupe les tranchées qui grimpent les pentes méridionales du plateau de Californie.

Les relèves se font sans incident sur des positions bien aménagées. Depuis longtemps toute opération offensive a cessé dans le secteur. Le régiment que le 13e remplace laisse une installation confortable, appréciée après les champs de bataille de la Somme. La nature du terrain, très favorable à la défense, offre des creutes profondes où les hommes, les chevaux et le matériel même sont à l'abri. Les villages les plus rapprochés de la première ligne, habités encore par des civils, peuvent être occupés sans danger. C'est un vrai secteur de repos.

Jusqu'au 25 janvier 1917, les batteries reprennent la vie régulière et tranquille des secteurs calmes par les temps d'hiver. Les tirs quotidiens à la demande de l'infanterie, les tirs de représailles, les vérifications de barrage, quelques alertes dues à des rencontres de patrouilles n'arrivent pas à faire consommer plus de cent coups par jour aux trois groupes. L'artillerie allemande est aussi peu active. Elle se manifeste surtout sur les premières lignes d'infanterie et, à l'exception de la 3e batterie qui subit sans grand dommage un tir de 150, les batteries françaises ne souffrent pas.

La fin de l'année voit les préparatifs de l'offensive du printemps et se passe en reconnaissances et en constructions de positions nouvelles.

C'est à cette époque également que s'opère la transformation du régiment en un groupement d'artillerie de campagne divisionnaire dont le chef d'escadron **LENOIR**, promu peu après lieutenant-colonel, prend à la date du 3 janvier 1917 le commandement. Le commandement de l'artillerie divisionnaire est exercé à la même date par le lieutenant-colonel **FOUCH**, promu colonel le 21 janvier.

Le 23 janvier, l'A. D. 162 et l'A. D. 15 coloniale relèvent le régiment, qui part au repos dans la région Villers-Agron— Vézilly—Berthenay. Repos de courte durée rendu très désagréable par la rigueur du froid et le manque de combustibles.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

CHAPITRE IX

LE BOIS DES BUTTES

Le régiment n'était pas encore retiré du secteur de Maizy que le lieutenant-colonel **LENOIR** commençait, dès le 15 janvier, une série de reconnaissances dans le bois de Beaumarais, situé au sud de Craonne, en vue d'y installer une importante artillerie lourde et de campagne.
Ces reconnaissances, jointes à la mise en route de nombreux travaux, donnaient à penser que des opérations de grande envergure allaient avoir lieu et que le repos du régiment dans la région de Villers-Agron serait de courte durée.
Effectivement, le 3 février, les groupes reprenaient la direction du nord et successivement prenaient position, le 1er groupe au centre du bois de Beaumarais, le 2e dans le parc du château de Pontavert et le 3e aux lisières sud du bois. Le 9, les trois groupes étaient en place et appuyaient notre infanterie en ligne de la corne nord-est du bois de Beaumarais à la Miette, petit ruisseau affluent de l'Aisne. Les Allemands occupent devant elle la solide position du bois des Buttes, la route nationale n° 44 et la vaste plaine qui s'étend vers le camp de Sissonne.
Le 13e restera dans ce secteur jusqu'aux premiers jours de 1918. Avec toute l'ardeur que donne l'espérance de la victoire, il s'y battra le 16 avril sans marchander ses forces ni son sang et sera l'un des artisans incontestés du beau succès de la division. Puis, l'offensive arrêtée, c'est encore à lui qu'incombera la mission de conserver nos gains. Cette mission, pendant des mois d'âpres luttes, il la remplira sans défaillance, soucieux avant tout de rester, malgré les pertes et la fatigue, à la hauteur de sa glorieuse réputation.
A peine les batteries étaient-elles en place, les unes sur des positions bien aménagées par les prédécesseurs, mais les autres sur un terrain dont l'organisation était à peine ébauchée, qu'elles ouvraient la série des coups de main qui devaient être une forme fréquente de leur activité dans le secteur.
Le 12 février, le régiment prenait part à un coup de main dirigé par la 162e D. I., placée à la gauche de la 10e D. I., sur le bastion du bois de Chevreux. Le 16, il appuie un nouveau coup de main que la division tente pour son compte sur le bastion de la Mine, au sud du bois des Buttes. Au mois de mars, le 23, nous effectuions une opération de même genre sur la partie du bois des Buttes dite le « Nez de Boche », et le lendemain nous faisions échouer sous nos feux une tentative dirigée par les Allemands sur ce même bastion de la Mine que nous avions attaqué le 16 février.
Cependant, les travaux étaient activement poussés. A chaque unité incombe non seulement la construction de sa propre position, mais encore la construction de celles destinées aux groupes d'artillerie lourde qui n'arriveront qu'au dernier moment. Il faut, en outre, travailler aux postes de commandement, aux observatoires, établir des liaisons téléphoniques multiples, créer des approvisionnements de munitions formidables. En un mot, assurer le succès de la grande attaque par le maximum de travail préparatoire. Et chacun s'y emploie de son mieux.
Le secteur, à l'entrée en ligne de la division, était très calme. Mais l'ennemi, qui ne se trompe pas sur la nature de nos travaux, devient bientôt plus agressif. Batteries, voies de communication, ravitaillements, points sensibles du secteur..., tout est pris sous son feu. La fin de février marque le début d'une activité d'artillerie et d'aviation qui va de jour en jour grandissant. Les 1re, 5e, 6e batteries subissent en mars de sérieux bombardements de 105 et de 150. Des concentrations extrêmement violentes s'abattent sur Pontavert, passage obligé des troupes et des colonnes. Les

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

observatoires eux aussi sont pris à partie et le 10 mars un des plus braves observateurs du régiment, le sous-lieutenant **PLANUS**, payait d'une très grave blessure son admirable mépris du danger.
Le mauvais temps n'arrête pas les tirs de l'ennemi. Mais ils se montrent particulièrement nombreux par les belles journées qui permettent aux avions de régler. Un jour, le 16 mars, c'est, pendant dix heures consécutives, un effroyable bombardement des premières lignes. Un autre jour, ce sont les ponts et passerelles sur l'Aisne qui sont attaqués, endommagés ou coupés.
Pourtant, malgré les tirs fréquents auxquels, en représailles, les Allemands obligent les batteries et malgré le mauvais temps, l'état des travaux et des approvisionnements permet à la division — le 16 avril — de déclencher l'offensive projetée.
Dès le 6 avril commencent les destructions de réseaux et de tranchées. C'est un travail long et délicat, mais auquel officiers et soldats, pénétrés de l'importance de leur mission, consacrent tous leurs soins et leurs efforts. L'activité de l'artillerie allemande est toujours très soutenue et s'exerce particulièrement sur les arrières, les voies de communication, les premières lignes, les observatoires. Le sous-lieutenant **DEVULDER** est mortellement frappé le 6 avril en réglant le tir de sa batterie. Le même obus blesse et contusionne très fortement le chef d'escadron **GOBILLARD**. Mais celui-ci, devant l'imminence de la bataille, donne à sa troupe un bel exemple d'énergie, refuse de se laisser évacuer et, sans prendre un jour de repos, assume son commandement avec la même ardeur.
Enfin, dans le tumulte des dernières heures de la préparation, paraît l'aube du 16 avril.
Le bombardement, qui a duré toute la nuit, atteint progressivement une intensité égale à celle prévue pour l'heure de l'attaque. Le barrage roulant commence à 5 h.30. A 6 heures, c'est l'heure de l'assaut...
Le jour paraît à peine, un petit jour froid, brumeux et triste que la fumée des éclatements montant en un épais rideau noir ou blanc obscurcit presque. Il part de tous côtés une effroyable canonnade : grondement sourd des grosses pièces, aboiement rageur, précipité des 75. Muets, le cœur serré par l'émotion, penchés sur leurs pièces qui fument, les canonniers sans arrêt tirent..., enivrés par l'odeur de la poudre, le vacarme assourdissant, la vision infernale des éclairs qui tout à coup illuminent le champ de bataille.
Mais surtout, si leurs cœurs battent plus fort à cette minute suprême, si leurs regards tendus vers l'horizon cherchent à deviner les fusées annonciatrices de notre avance, s'ils attendent anxieusement les nouvelles, c'est qu'ils voudraient victorieuse et décisive cette journée qui porte peut-être avec elle le sort de la campagne et celui de la France. S'ils demeurent immobiles, attachés à leurs canons, c'est que leur mission le veut ainsi, mais leurs âmes, ardemment éprises d'une gloire nouvelle, se jettent dans la mêlée. Et tout à l'heure, quand le 3e groupe se portera en avant, pas un seul, malgré l'enfer qu'il faudra traverser, n'hésitera quoi qu'il arrive.
A peine les vagues d'assaut sont-elles parties, que déjà sur leurs flancs se révèlent des mitrailleuses. Cependant la progression s'effectue assez rapidement derrière le barrage de l'artillerie. Les premières lignes sont enlevées, mais la route 44 est encore garnie de mitrailleuses et les troupes d'attaque de la gauche de la division n'avancent plus. Seuls quelques éléments du bataillon SÉE du 46e dépassent la route, mais ils sont en trop petit nombre pour s'y établir et reviennent en arrière. En fin de journée, la droite de la division est en deçà de la route, à 200 mètres environ.
Le gros succès est à la droite de la division. Le 31e R. I. escalade de toutes parts le bois des Buttes bouleversé par l'artillerie de tranchée et les batteries du 3e groupe. Son élan est tel que les Allemands n'ont pas le temps de sortir de leurs sapes et sont faits prisonniers en grand nombre. Les mitrailleuses, les isolés qui résistent sont rapidement réduits à la grenade et bientôt la formidable position est tout entière entre les mains des Français. Mais, à midi, la progression de ce régiment était également entravée par le feu des mitrailleuses protégées par des abris bétonnés qui

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

garnissaient le village de La Ville-aux-Bois et ses abords. Les Allemands, serrés de très près, s'accrochent encore désespérément à ce village.
Cependant à 6 h.30 — l'heure de l'assaut — le commandant du 3e groupe, chef d'escadron **KAPPELHOFF**, son adjoint le lieutenant **BRICE** et les trois commandants de batterie, capitaine **ARNOULT**, capitaine **CHARTIER**, lieutenant **SORDOILLET**, étaient partis reconnaître une position située, avant l'attaque, dans les lignes allemandes. Le colonel du régiment que le groupe était chargé d'appuyer n'étant pas à son ancien poste de commandement de la butte de l'Edmond, le lieutenant **BRICE**, accompagné du maréchal des logis **LEBOUC** et des téléphonistes **HUREAUX**, **PINTOU**, **LAGNIEL** et **COUTANT**, part vers l'avant à sa recherche. Ils traversent nos lignes de départ, pénètrent dans les anciennes lignes allemandes, dépassent la route 44. Les boyaux sont tellement obstrués et sales qu'ils marchent à découvert dans la plaine. Tout à coup des coups de feu partent derrière eux. Ce sont des Allemands qui, les ayant vus passer, leur tirent dans le dos. La reconnaissance se jette dans une tranchée voisine. Mais, comprenant le danger que pourrait présenter pour les nôtres ce petit groupe de tirailleurs restés en arrière, le lieutenant **BRICE** décide de s'en emparer. Aidé du maréchal des logis **LEBOUC**, qui s'est présenté comme volontaire pour cette mission périlleuse, il se jette sur les Allemands revolver au poing et les fait prisonniers. Cet exploit accompli, le lieutenant **BRICE** et son personnel repartent à la recherche de l'infanterie, suivis de leurs cinq prisonniers chargés du matériel téléphonique dont **HUREAUX**, **PINTOU**, **LAGNIEL**, **COUTANT** ont été bien heureux de se défaire. Ils s'avancent donc, prudemment, lorsqu'ils aperçoivent devant eux les petits nuages blancs et entendent l'éclatement métallique bien particulier aux grenades. C'est une poignée de Français qui cherchent à progresser. Le commandant **SÉE** du 46e est avec eux, mais il ne peut fournir de renseignements sur le poste de commandement du colonel. Le lieutenant **BRICE** rend compte de la situation au chef d'escadron **KAPPELHOFF** qui, avec ses commandants de batterie, l'a rejoint en première ligne malgré la violence du bombardement ennemi. Pendant ce temps le 3e groupe, en exécution du plan de déplacement prévu et sur l'assurance que l'infanterie avait dépassé la route 44, s'était avancé vers sa position.
La colonne, embouteillée par les tanks, n'avance qu'avec de grosses difficultés et, arrivée à hauteur du petit ruisseau le Ployon, est prise sous un violent barrage de 105 que les Allemands déclenchent sur la route et à travers la plaine. La 8e batterie subit alors de très grosses pertes en hommes et en chevaux. Le matériel est lui-même en majeure partie hors d'état de rouler. Le sous-lieutenant **GUR** est tué, à la tête de sa batterie. C'est une horrible vision de morts et de blessés gisant au milieu de chevaux qui se débattent. Pourtant le courage n'abandonne pas ces braves. Le maréchal des logis **VUILLEMOT** a son avant-train de canon brisé, deux chevaux tués, d'autres blessés. Avec un admirable sang-froid, sous un feu qui redoublait d'intensité, aidé des canonniers **BINGEN**, **LEROY**, **PAINTIAUX**, **CARON** et du brancardier **HERPIN**, il dételle les chevaux tués, les remplace par d'autres indemnes et change son avant-train. Le conducteur de devant a été blessé. **VUILLEMOT** n'hésite pas. Il reprend sa place et ramène sa pièce en arrière à l'abri des coups de l'ennemi.
La 9e batterie, malgré le tir de barrage, continue sa route au milieu des chars d'assaut en flammes. A un moment donné, ne pouvant plus avancer à cause de l'embouteillage du terrain, elle oblique à droite pour chercher un passage, mais elle est aussitôt accueillie par des rafales de mitrailleuses et de 105. Le personnel doit chercher un abri dans l'ancienne tranchée allemande de première ligne et attendre la nuit.

La 7e également a beaucoup souffert du tir ennemi. Les tués et les blessés jonchent le terrain. Mais les hommes ne perdent pas courage. Parmi les plus braves se distingue encore le maître-pointeur

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

ABADIE. Sa conduite lui vaut cette fois la Médaille militaire avec le motif suivant :

« *Maître-pointeur d'une crânerie, d'une vaillance et d'un dévouement remarquables. Après avoir été cité à l'ordre pour sa brillante conduite dans la Somme, s'est à nouveau distingué lors de l'attaque du 16 avril 1917. A fait l'admiration de tous par son énergie, son sang-froid et sa bravoure, soutenant le moral de ses camarades sous un violent bombardement et se prodiguant sans cesse auprès des blessés pour leur porter secours.* »

Mais il n'est pas possible de ramener le groupe en arrière. Seule une pièce est en position, à 18 heures, à l'ancien emplacement du groupe. Deux autres sont mises en place au cours de la nuit. Grâce à l'énergie des canonniers qui ne veulent pas abandonner leur matériel, tout ce qui peut être sauvé est enlevé les nuits suivantes au prix d'énormes difficultés.
Cette journée du 16 avril fut terrible pour le 3e groupe, à qui elle coûta 11 tués et 36 blessés. Mais elle aura entouré d'une gloire impérissable ces chefs et ces hommes soumis avant toute considération à la mission sacrée. Leur action compte parmi celles dont le régiment conserve avec orgueil le douloureux souvenir. Puisse-t-elle rester pour lui dans l'avenir l'exemple de la soumission à l'idée du devoir, comme elle le fut dès ce jour pour les autres groupes.

Le 23 mai 1917, le général commandant le corps d'armée citait le 3e groupe dans ces termes :

« *Sous le commandement du chef d'escadron KAPPELHOFF a exécuté un changement de position en vue de l'ennemi sous le feu de l'artillerie et des mitrailleuses et a poursuivi son mouvement avec une belle tenue et une parfaite discipline jusqu'à la première position allemande.*
« Le lieutenant BRICE, après avoir fait personnellement cinq prisonniers, a guidé la colonne avec une bravoure digne de tous les éloges. »

Le régiment tout entier applaudit à cette récompense qu'il aurait voulue, peut-être, plus digne de ses héroïques camarades.
Pour les autres groupes, la journée se passe en tirs exécutés à la demande de l'infanterie et à la demande des observateurs sur des rassemblements, des mouvements de l'ennemi qui, dans l'après-midi, semble vraiment désemparé. Vers 18 heures, le 1er groupe fait subir de grosses pertes à une contre-attaque qui débouche en rangs serrés dans sa zone d'action.
Au cours de la nuit les batteries protègent la consolidation de ce nouveau front. Le lendemain, 17, le 31e et le 331e poursuivent leurs attaques sur La Ville-aux-Bois et sur la Musette. Ces combats, menés par de petits groupes, ne peuvent être appuyés par l'artillerie. Les batteries continuent leurs tirs de destruction sur la deuxième position et viennent surtout en aide à la 9e division violemment contre-attaquée. L'artillerie allemande répond sur les positions conquises et sur nos anciennes premières lignes. Presque rien en arrière.
Le 18 avril, après une importante préparation d'artillerie, deux bataillons du 31e R. I. s'élançaient dans La Ville-aux-Bois, faisaient plusieurs centaines de prisonniers, s'emparaient de deux pièces de 77, dépassaient la route 44 et s'établissaient dans un petit bois dit « Bois en L ».
Enfin, protégée par nos batteries qui arrêtent encore une importante contre-attaque, l'infanterie s'installe à-800 mètres au delà de la route 44.
Après avoir vainement tenté de s'emparer d'un bois situé au sud de la route de Corbeny à Juvincourt, appelé « Bois en T », et d'un bois voisin, le bois de la Casemate, la division n'attaque plus. L'activité de l'infanterie se borne à de nombreuses patrouilles qui, rencontrant des patrouilles

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

allemandes, donnent lieu à de petits engagements locaux. Les deux artilleries tirent beaucoup. La 9e batterie subit un violent bombardement. A la fin du mois il semble bien que toute idée de continuer l'offensive soit écartée et que la division doive connaître à nouveau la guerre de secteur. L'artillerie française a fixé ses barrages et reprend sa mission défensive. Les deux premiers groupes ont conservé leurs positions antérieures à l'attaque, le 3e groupe s'est installé au sud du bois des Buttes, à la lisière d'un petit bois appelé bois Franco-Boche.

C'est à cette époque que se place le beau fait d'armes du lieutenant **BRICE**, du maréchal des logis **LEBOUC** et de quatre canonniers du régiment.

Le 3e groupe du 13e fut chargé de ramener à l'arrière les deux pièces de 77 que les Allemands avaient abandonnées après la progression de notre infanterie le 16 avril et les jours suivants. Le lieutenant **BRICE** s'offrit pour accomplir cette mission. Après avoir reconnu le terrain dont l'accès par suite des nombreux boyaux et trous d'obus était extrêmement difficile, il demanda dans le groupe quatre conducteurs volontaires. Ceux-ci se présentèrent en si grand nombre qu'il fallut tirer au sort. Les conducteurs **DHEILLY**, **RICHARD**, **CHARTIER** furent désignés ainsi que le brigadier **RAOUL**, qui pour la circonstance avait demandé à marcher comme conducteur.

Dans la nuit du 26 au 27 avril, le lieutenant **BRICE**, le maréchal des logis **LEBOUC** qui l'avait accompagné dans la reconnaissance des deux emplacements, **RICHARD** et **DHEILLY**, partent donc avec un avant-train attelé à quatre pour ramener la première pièce. Mais ils sont bientôt arrêtés par des tranchées qui leur barrent la route. Ils n'en eurent pas moins de six à reboucher pour atteindre l'emplacement du canon. Ils y arrivent vers 23 heures et commencent sans retard à le dégager de sa casemate. Tous travaillent avec ardeur car le temps presse et les Allemands sont attentifs ! Enfin voici la pièce amarrée à l'avant-train. Ils repartent, heureux de ce premier succès. Mais pendant qu'ils étaient occupés à cette besogne une équipe d'infanterie avait creusé les tranchées et enlevé les six passages qu'ils avaient faits à l'aller. A leur place ils trouvèrent des tranchées profondes de 2 mètres. Tout était à recommencer. Ils rétablissent leurs passages détruits et franchissent les obstacles les uns après les autres. Cependant l'ennemi, qui n'ignore pas l'existence d'un canon en bon état et de nombreuses munitions à cet emplacement, y fait, ainsi que sur ses abords, un tir de harcèlement continuel par le canon et les mitrailleuses. A chaque rafale, à chaque fusée éclairante qui s'élève dans le ciel, les travailleurs se jettent à terre. Tenaces, bien décidés à ramener leur trophée avant le jour, ils attendent l'ombre et le calme et se remettent au travail. Le retour dura quatre heures et demie au cours desquelles chacun fit preuve d'une rare énergie. Le canonnier **DHEILLY**, jeune soldat de la classe 18, épuisé par tant d'efforts, ne pouvait plus conduire son attelage qu'avec peine. Le maréchal des logis **LEBOUC** veut prendre sa place, **DHEILLY** refuse et ce n'est qu'à bout de forces qu'il cède son attelage au sous-officier. A 5 heures du matin, la pièce allemande avec tous ses accessoires était en place à côté des canons de la 7e batterie.

Le lendemain soir, le lieutenant **BRICE**, le maréchal des logis **LEBOUC** accompagné cette fois du brigadier **RAOUL** et du conducteur **CHARTIER**, partent à la recherche du deuxième canon de 77. Cette fois surgissaient de nouvelles difficultés. Le terrain est tellement bouleversé qu'il ne faut pas songer à y amener un avant-train attelé. Le lieutenant **BRICE**, **LEBOUC**, **RAOUL** et **CHARTIER** arrachent, la pièce de son emplacement et la traînent à bras à travers les obstacles jusqu'à un endroit où les rafales des 105 se succèdent presque sans interruption et dont la réputation était telle que les fantassins l'avaient appelé « le Carrefour de la Mort ». Ils se tirent enfin de ce mauvais pas. Mais la route est longue et battue au moindre bruit. Ce fut une rude épreuve pour les nerfs de ces quatre hommes que cette marche qu'ils s'efforçaient de rendre le plus silencieuse possible. Pourtant le roulement de la voiture attira l'attention de l'ennemi qui se mit à faire un tir d'interdiction. Les obus

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

encadraient la pièce, ponctuant la route de leurs éclatements. Mais ces braves n'ont pas peur du danger. Ils ne pouvaient d'ailleurs pas songer à reculer. Ils passèrent. Au petit jour, le second canon allemand était aux côtés du premier, prêt à tirer.
Avec de tels chefs et de tels hommes l'infanterie pouvait être sûre que son artillerie ne serait jamais en défaut. Le 13e le lui prouva dans ce secteur comme dans les autres.
Le mois de mai voit la stabilisation définitive de notre front. Il n'y a plus d'opérations offensives, pourtant l'artillerie ennemie est très active et elle le restera pendant tout le séjour du régiment. Le 2e groupe, dans le parc du château de Pontavert, subit journellement des concentrations de 105 et de 150. Le 1er groupe est également soumis à des tirs de destruction réguliers. Le 3 mai, au cours d'un de ces tirs, trois officiers, les lieutenants **GOURRET**, **GUYON** et **LE TOUZÉ**, sont grièvement blessés, tous trois victimes de leur devoir, alors qu'ils cherchaient à limiter les progrès d'un incendie allumé par le tir ennemi qui menaçait un important dépôt de munitions.
A la tombée de la nuit, quand les circonstances atmosphériques le permettent, ce sont des bombardements d'obus toxiques qui durent plusieurs heures. Les batteries, cependant, assurent parfaitement leur mission et prêtent même leur appui aux divisions voisines.
Mais la fatigue du personnel, qui n'a cessé de travailler et de se battre depuis trois mois et demi, est extrême. Le 14 mai, les 1er et 3e groupes (suivis quelques jours plus tard par le 2e groupe) partent au repos dans la région de Cierges, en réserve d'armée.

C'est là que par une belle matinée, le 7 juin 1917, devant les neuf batteries étincelantes au soleil comme aux plus beaux jours de parade, le lieutenant **BRICE** fut fait chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre avec le motif suivant :

« *Coutumier d'actes de bravoure. Le 16 avril 1917, a assuré la liaison en première ligne dans des conditions particulière- ment périlleuses et fait 5 prisonniers. Les 25 et 26 avril, sur un terrain violemment battu par le feu de l'ennemi, a donné un remarquable exemple de sang-froid et de mépris du danger en ramenant à l'arrière 2 canons abandonnés par l'adversaire à proximité de ses premières positions. Blessé au début de la campagne et trois fois cité à l'ordre.* »

Quand le général attacha sur la poitrine du lieutenant **BRICE** la belle croix au ruban écarlate, le régiment tressaillit tout entier, car il se sentait fier de cet officier. La cérémonie se termina par un défilé de batteries attelées impressionnant, qui valut au régiment les plus chaudes félicitations du général **VALDANT**, commandant de la 10e division.
Le 9 juin, les trois groupes reprenaient leurs positions. La situation de l'infanterie n'a pas changé. C'est la guerre de tranchées qui recommence. Mais l'arrêt des opérations offensives n'a pas calmé le secteur. L'artillerie allemande se montre très agressive au cours de tout l'été et ne cesse de chercher la démolition des batteries les unes après les autres. Le 2e groupe souffre particulièrement. Il ne se passe guère de jour qu'il n'ait à subir un tir de 105 ou de 150.
Le 24 juin, c'est un bombardement général d'obus lacrymogènes et suffocants. On en compte plusieurs milliers.
Les batteries françaises tirent, elles aussi, beaucoup. Outre les tirs demandés par l'infanterie et les observateurs, elles ont à exécuter des opérations d'ensemble sur les batteries ennemies. Elles préparent ou repoussent des coups de main qui deviennent très fréquents. Le caractère du secteur, à cette époque, c'est une agitation, un état d'alerte continuel. Les jours de calme y sont très rares et les nuits sont presque toutes troublées par des demandes de barrage souvent renouvelées. La fatigue des hommes, due au manque de sommeil et à la difficulté des ravitaillements que gênent les

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

bombardements d'obus toxiques, est extrême. Les repos — quand il y en a — sont très courts. Les batteries, cependant, font preuve d'une résistance morale et physique digne de leur beau passé.

Au mois de novembre, les Allemands ayant abandonné le Chemin des Dames, rectifièrent également leurs lignes devant le front de la division. Des patrouilles françaises furent envoyées pour maintenir le contact. Il en résulta un certain nombre d'engagements et des tirs nombreux. Puis le front s'immobilisa à nouveau. La lutte entre les deux artilleries reprit avec acharnement. Le 30 novembre, les positions des 7e et 8e batteries sont soumises à un tel bombardement que plusieurs pièces sont détruites ou détériorées. Les Allemands ne cessent leurs tirs de démolition que pour entreprendre des bombardements d'obus à gaz qui durent plusieurs heures.

L'année s'achève dans l'agitation habituelle. Les coups de main succèdent aux coups de main. Le 5, le 9, le 13 décembre, coups de main allemands. Le 15, le 25, coups de main français. Le 23, rencontre de deux coups de main français et allemand, montés simultanément sur le même point.

Mais, aux premiers jours de 1918, les bruits de relève et de grand repos qui s'étaient tant de fois répandus, puis évanouis, qu'on finissait par ne plus y croire, se confirment. La division tout entière est retirée du front. Elle stationne quelque temps dans la région de Château-Thierry, puis s'achemine vers les environs de Paris, où elle restera jusqu'au moment de la grande offensive allemande du printemps 1918.

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

CHAPITRE X

LA BATAILLE DE NOYON

Mis tout d'abord au repos dans la région de Chelles, le régiment s'était porté au début de mars dans celle de Faremoutiers. Le 22 mars, à 3 heures, un coup de téléphone l'alertait avec ordre de se tenir prêt à faire mouvement à partir de midi.
La grande offensive dont les Allemands nous menaçaient venait d'être déclenchée au point de jonction des armées françaises et anglaises.
Le 13e allait se jeter dans la bataille. L'ordre de départ arrive à 13 h.15. Les groupes se mettent en route immédiatement. En deux étapes longues et pénibles, ils sont dans la région de Senlis qu'ils quittent le 24, à 6 heures, se dirigeant vers Estrées-Saint-Denis.
En passant au carrefour des routes d'Estrées-Saint-Denis—Pont-Sainte-Maxence—Compiègne—Clermont, le lieutenant-colonel **LENOIR**, commandant le régiment, reçoit de l'officier régulateur l'ordre suivant transmis par T. S. F. : « Se rendre à l'É.-M. du 5e C. A., à Noyon, pour y prendre des ordres. »
Le colonel, les trois commandants de groupe se rendent aussitôt en automobile à Noyon, laissant le commandement aux plus anciens capitaines. La colonne continue sa marche sur Moyenneville et Neufvy-sur-Aronde.
A Noyon, le lieutenant-colonel **LENOIR** reçoit de l'É.-M. de l'artillerie du G. A. des indications sur la situation générale devant le front du C. A., puis il rejoint le régiment dans l'après-midi.
Le 25, à 5 heures, le 13e continue son mouvement vers le nord. Les commandants de groupe et de batterie sont restés dans leurs cantonnements, attendant des automobiles qui doivent leur permettre d'effectuer rapidement les reconnaissances nécessaires.
Le lieutenant-colonel **LENOIR**, qui a devancé la colonne pour prendre des ordres, arrive à Noyon, en pleine bataille. La situation est très critique. Il faut agir vite. Le régiment est mis à la disposition de la 9e D. I. et le colonel reçoit la mission suivante : « Reconnaissance des positions pour trois groupes à l'est de Noyon, dans la zone comprise entre Noyon, Salency et Morlincourt, permettant de battre les pentes nord de la montagne de Béhéricourt, la vallée de Grandlup et les ravins du nord de cette vallée, couvrant ainsi la droite de la 9e D. I. et s'opposant à la poussée ennemie très violente, à cheval sur la route Chauny-Noyon, en direction de Noyon. »
A 13 heures, les batteries approchent de Noyon. Elles sont arrêtées, en position d'attente, à 1 kilomètre au sud de Suzoy. Les chefs d'escadron et capitaines n'étant pas encore arrivés, le colonel fixe aux lieutenants de batterie un point de rassemblement au sud de Salency où il se rend lui-même pour reconnaître la zone d'action du régiment. Les officiers de batterie effectuent rapidement leurs reconnaissances de position et d'observatoires et se préparent à aller chercher leurs unités.
Mais, vers 17 heures, une attaque très puissante sur le front de la 10e D. I., devant Lagny, oblige celle-ci, puis la 9e D. I., placée à sa droite, à céder du terrain. Le 30e R. A., qui tire à toute vitesse pour enrayer la progression de l'ennemi, va bientôt manquer d'obus. Le 13e reçoit l'ordre de mettre immédiatement à sa disposition la moitié de ses approvisionnements. Puis, à 17 h.30, ordre est donné au 1er groupe du 13e de prendre position à côté des groupes du 30e, dans la région de Beaurains. Seuls les 2e et 3e groupes occupent les positions reconnues à l'est de Noyon.
Les commandants de groupes et de batteries, après avoir attendu très longtemps les autos que l'É.-M. d'armée devait leur envoyer, arrivent avec de grosses difficultés à rejoindre le régiment. Les

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

reconnaissances des 2e et 3e groupes se portent sur Salency pour procéder aux opérations topographiques préparatoires, cependant que celle du 1er groupe se dirige sur Beaurains.
Mais, à son arrivée sur les positions des groupes du 30e, ceux-ci se préparent à les évacuer, pressés par l'infanterie allemande qui s'avance et les soumet à un feu violent. Le commandant du 1er groupe, d'accord avec le 30e, reconnaît immédiatement une position aux environs de Vauchelles sur les pentes de Porquéricourt.
La poussée allemande continue, acharnée. Les faubourgs de Noyon sont écrasés par le bombardement. Un dépôt d'essence est en feu. Des flammes immenses montent dans le ciel, lourdes d'une épaisse fumée noire.
Le champ de bataille s'illumine tout à coup d'un lugubre flamboiement.
Cependant, les batteries, ignorantes de la progression des Allemands, se dirigeaient vers les positions reconnues dans l'après-midi. Mais, en traversant le village de Larbroye, elles sont heureusement rencontrées par le général commandant la 9e D. I. qui leur donne l'ordre de faire demi-tour et de gagner Ville, par Dives-le-Franc.
Les reconnaissances de groupe, avisées par le lieutenant-colonel LENOIR, traversent Noyon en flammes, sous le feu des mitrailleuses de l'ennemi dont les éléments commencent à pénétrer dans la ville par le nord et par l'est.
A 22 heures, ordre est donné au régiment de se mettre en position de rassemblement à Cannectancourt et d'occuper avant le jour des positions au nord de Dreslincourt, permettant de défendre la ligne de la Divette.
Quelques caissons de ravitaillement destinés au 30e R. A. C., qui s'étaient portés au nord de Noyon et s'étaient engagés sur la route de Roye avant que l'ordre de repli ne fût donné, échappent, à grand'peine, à l'infanterie allemande et ne retrouvent leurs unités qu'après une marche de nuit extrêmement pénible à travers le massif de Porquéricourt et le bois de la Réserve.
Le lendemain, dès 2 heures du matin, le régiment se dirige sur Dreslincourt par le hameau d'Orval et, au petit jour, les batteries sont en position entre Chiry-Ourscamps et Dreslincourt, à l'ouest de la route Compiègne—Noyon. Les 1er et 3e groupes à hauteur et en avant du château de la Source, le 3e groupe à l'ouest d'une petite hauteur dite cote 54.
Dans chaque groupe, les batteries sont échelonnées en profondeur de manière à pouvoir toujours tenir en échec les colonnes qui tenteraient de déboucher de Noyon et de Larbroye.
Les trois groupes du régiment ont pour mission d'appuyer les 57e et 123e R. I. établis sur la ligne sud du bois de la Réserve—ancien moulin—1 kilomètre sud de Suzoy—station de Dives—mont Renaud. Les observatoires sont en place sur la hauteur qui domine Chiry-Ourscamps et les liaisons sont établies. L'artillerie allemande bombarde très fortement cette hauteur où les observateurs et téléphonistes demeurent cependant.
A 7 heures, les groupes sont en demeure d'assurer leur mission, prêts à recevoir toute demande faite par l'infanterie, au moyen de ses postes radio-terrestres. La matinée est relativement calme. Les Allemands ne poussent en avant que quelques patrouilles de reconnaissance, mais n'attaquent pas. Les batteries exécutent des tirs de harcèlement.
A midi, le 3e groupe du 13e est mis à la disposition d'une division de cavalerie canadienne qui a pour mission d'enlever le massif de Porquéricourt et de rejeter l'ennemi vers le canal du nord.
Le chef d'escadron **KAPPELHOFF**, commandant le 3e groupe, part immédiatement en reconnaissance. Les trois batteries, sous le commandement du capitaine **BRICE**, de la 7e batterie, font amener les avant-trains et se dirigent vers Dives-le-Franc. En passant à Chiry-Ourscamps, le colonel **LENOIR** remet au capitaine **BRICE** un petit morceau de papier où il était écrit au crayon ceci : « Du résultat de l'attaque que vous allez tenter dépend le sort du pays ; je compte sur vous.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Signé : **PÉTAIN**. » En arrivant au P. C. du colonel commandant le 123e R. I., le commandant **KAPPELHOFF** y trouve également le général commandant la division canadienne chargée de l'opération. D'après les derniers renseignements, l'ennemi occupe à ce moment les pentes de la montagne de Porquéricourt descendant vers la Divette, les éléments de première ligne et les mitrailleuses étant à 1.800 mètres de la route Dives—Évricourt.

Le commandant du 3e groupe reconnaît, à l'ouest de la sortie ouest de Dives-le-Franc, trois emplacements lui permettant de battre le sommet et les pentes sud-est de la montagne de Porquéricourt. La route d'accès de cette position est complètement vue des observatoires ennemis. Le groupe, fractionné en petites colonnes, au trot dans les zones dangereuses, traverse la Divette malgré les tirs d'interdiction de l'artillerie ennemie sur le pont et dans le village de Dives-le-Franc que la colonne doit traverser, et se met en position aux emplacements reconnus. A 14 heures, le groupe est prêt à remplir sa mission.

Mais la ligne française ayant légèrement fléchi sur la gauche et l'attaque de la cavalerie canadienne ne pouvant déboucher, le commandant **KAPPELHOFF**, après en avoir rendu compte au colonel commandant le 123e R. I. et au général anglais, donne l'ordre, à 15 heures, de quitter la position et de rejoindre les emplacements occupés dans la matinée, en suivant le même itinéraire que pour l'aller. Une heure après, le 3e groupe assurait sa mission à côté des autres groupes du régiment.

A 13 heures, les Allemands lancent sur toute la ligne une attaque furieuse, faisant principalement effort au nord de Suzoy et sur le mont Renaud, position de grosse importance dominant la route de Compiègne. Ils réussissent à prendre pied sur le mont Renaud et commencent à en descendre les pentes sud malgré la résistance du 57e R. I. et la violence de nos barrages. La situation devient très critique quand, tout à coup, les signaux optiques demandent l'allongement de notre tir. Le 57e, dans un retour offensif magnifique, balaie le sommet du mont Renaud et rejette les Allemands sur les pentes nord.

Toutes les attaques ennemies qui se renouvellent jusqu'au soir sur le mont Renaud sont fauchées par nos tirs de barrage et par les mitrailleuses. Le 123e R. I. a, lui aussi, tenu victorieusement.

Cette journée du 26, au cours de laquelle les Allemands se sont heurtés à une résistance farouche, marque, dans le développement de la bataille, le début d'une phase nouvelle.

Malgré la violence de la poussée et les pertes que nous avions subies, la ligne que la 9e division, appuyée par le 13e, avait à défendre était intégralement maintenue.

Dans la soirée, l'officier de liaison du 13e auprès de l'infanterie transmettait au lieutenant-colonel **LENOIR** les remerciements du colonel commandant le 57e R. I., pour le concours efficace donné par l'artillerie au cours de cette rude journée du 26 mars, concours rendu possible, d'ailleurs, grâce à l'inlassable dévouement et à l'héroïsme des détachements de liaison et d'observation.

Le 26, c'est le sous-lieutenant **BIZOT** qui se dépense sans compter pour tenir son commandement de groupe au courant de la situation ; c'est le maréchal des logis **THOMAS**, c'est le téléphoniste **FRAUX** qui, non contents de braver les situations les plus périlleuses pour se renseigner, font le coup de feu avec l'infanterie pour repousser l'attaque ; c'est le sous-lieutenant **GONDÉ** qui prend au pied levé les fonctions d'officier téléphoniste et qui remplit sa mission sous les obus avec un grand courage, assurant toutes les liaisons.

La nuit se passe en tirs d'interdiction sur les points importants des positions ennemies.

Dans la matinée du 27, les observateurs et l'infanterie signalent des rassemblements importants à proximité de nos premières lignes, en particulier dans le bois de la Réserve et aux environs de Larbroye.

Les batteries, jusqu'à 9 h.50, sont en barrages ou en contre-préparations demandés par l'infanterie au moyen de la T. S. F. A 10 h.55, une attaque sur le front du 123e R. I. est arrêtée par une vigoureuse

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

intervention des 2e et 3e groupes. A 16 h.15, à 18 h.35, à 19 h.30 et 19 h.40, nouvelles tentatives des Allemands et nouvel échec.
La nuit et la journée du lendemain se passent en tirs de harcèlement, de barrage, de contre-préparations. Une nouvelle attaque sur le mont Renaud, prise immédiatement sous notre feu, est arrêtée net.
L'artillerie ennemie bombarde très fortement nos lignes.
Le 29 mars, par suite de l'extension du front de la division vers la gauche, jusqu'à Évricourt, et de l'entrée en ligne du 144e R. I., les missions de l'artillerie sont élargies.
Les Allemands n'attaquent pas dans la journée. Mais leur artillerie de 105 et de 150 est toujours très active, sur le 3e groupe et la 2e colonne de ravitaillement notamment.
A 21 heures, le secteur s'agite. Deux barrages sont demandés successivement; puis la nuit se passe sans incidents.
Ces deux journées de calme relatif ne marquaient point la fin de l'offensive allemande, car le 30, à 7 heures du matin, tout le front de la division était violemment attaqué. L'objectif principal est le mont Renaud que l'ennemi veut enlever à tout prix. Un bombardement formidable s'abat sur nos premières lignes, nos batteries et les arrières. Jusqu'à 10 h.30, les vagues d'assaut se succèdent sans souci des pertes terribles que nous leur infligeons. Toutes les batteries sont en barrage ou en contre-préparation. Une courte accalmie se produit de 10 h.30 à midi. Jusqu'à 14 heures les batteries n'ont pas un moment de répit. Elles s'acquittent pourtant de toutes leurs missions sans défaillance. Le 3e groupe, soumis à un bombardement ininterrompu d'obus explosifs et d'obus à gaz, se montre sous la tempête d'un courage au-dessus de tout éloge. Jusqu'à 18 h.30 les batteries exécutent barrage sur barrage. A la tombée de la nuit, la ligne d'infanterie n'avait subi aucune modification. Tous les assauts avaient été repoussés.
Le régiment, au cours de la journée, a tiré 15.000 obus.
Les conducteurs qui n'ont cessé de ravitailler malgré les bombardements des routes et des positions, ont puissamment contribué au succès de la journée.
Pendant ces combats des 27, 28 et 29 mars, officiers, gradés et canonniers n'ont cessé de multiplier les actes d'héroïsme, agissant tous avec le même cœur, le même mépris du danger. Le salut de la patrie est leur unique pensée.
Parmi les plus braves, les lieutenants **EYRAUD** et **CHARDOT**, officiers de liaison auprès de l'infanterie, font l'admiration de tous par leur sang-froid, leur attitude crâne et décidée, leur héroïsme indifférent à tout ce qui n'est pas leur devoir. C'est bien souvent grâce à leur vigilance, jamais en défaut, que l'infanterie attaquée reçut l'appui immédiat de nos canons.
Les artilleurs détachés auprès de l'infanterie savent se montrer égaux à leurs héroïques camarades. **MARÉCHAL** ne se contente pas d'assurer pendant une semaine, dans les circonstances les plus difficiles, la liaison entre l'infanterie et son groupe. Un jour d'attaque, il s'empare d'un fusil et fait le coup de feu avec les fantassins.
MORCELLET, sous-officier de liaison aux tranchées, refuse d'être relevé malgré l'épuisement de ses forces dépensées sans compter.
Aux positions de batteries, même absolu dévouement.
Le sous-lieutenant **GOUMY** est blessé très grièvement au milieu de sa batterie dont il ne cesse de surveiller les tirs, restant à découvert malgré les obus qui éclatent autour de lui.
Le maréchal des logis **LEBOUC**, coutumier d'actes de bravoure, cinq fois cité à l'ordre, blessé deux fois au cours de missions d'éclaireurs sans jamais avoir voulu se laisser évacuer, sert seul sa pièce, debout sous le bombardement, pendant que ses servants, abrités, lui passent les munitions.
Les maréchaux des logis **ROUILLAU**, **LAUDRY**, **BEZU**, le brigadier **AUBERT**, les servants

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

LETAILLEUR, **BERDER**, **ÉCHAILLER**, **DESVILLETTES**, **THOBIS**, **POIRIER**, **POUILLE**, **BIDAULT**, **CHAUVIN**, **HÉLY**, **SERIVE**, **HUSSON**, **COUPOIS**, **CACHIN**, **MUREL**, **LAIR**, **PETIT** méritent les plus belles citations.

Les conducteurs, pendant ces rudes journées, ne cessent de ravitailler les batteries à travers une zone extrêmement battue et s'acquittent de leur tâche avec un héroïsme calme et décidé qui ne le cède en rien à celui des servants.

Le 31 mars, au petit jour, les trois groupes changent de positions et s'établissent par échelons au nord de Dreslincourt, à l'ouest de la route de Noyon. Seule une batterie est restée à son ancienne place, c'est la 7e qui continue à tirer pendant que se fait le mouvement. Elle restera là, d'ailleurs, en sentinelle avancée jusqu'à la relève et y subira de forts bombardements de tous calibres et à gaz.

C'est ici que se passa le fait suivant : les servants et leurs chefs de pièces, les maréchaux des logis **CUBELLS**, **PETIT**, **BOULANT**, **DAMAS**, **JOUBERT**, **LACOSTE**, ayant appris que la batterie allait changer de place pour aller un peu en arrière, vinrent tous déclarer à leurs officiers qu'ils refusaient de reculer même si c'était pour changer de position. Avec de tels hommes le Boche ne devait pas passer, et il ne passa pas.

La journée est calme et l'activité des batteries françaises ne se manifeste que par des tirs de concentration et de harcèlement. Il en est ainsi jusqu'au 4 avril. L'artillerie allemande est toujours agressive. La 5e batterie et la 2e C. R. sont sérieusement bombardées.

Le 5 avril, le 57e R. I, opérant par infiltrations dès le petit jour, s'empare des communs du château du mont Renaud et rejette l'ennemi dans les bois, sur les pentes nord du mont. Mais le lendemain, à 13 heures, les Allemands cherchent à reprendre le terrain perdu. Une attaque forte d'un bataillon est lancée sur le mont Renaud. Les deux compagnies de tête, prises sous le feu des mitrailleuses du 57e et sous nos tirs de barrages, sont anéanties. Les quelques survivants (1 officier et une vingtaine d'hommes) sont faits prisonniers.

Le régiment est relevé dans la nuit du 6 au 7 et s'embarque, le 7, aux gares de Vannoise, Betz et Crépy-en-Valois.

Au cours de cet embarquement, les 8e et 9e batteries sont prises sous un bombardement d'avions qui leur occasionne des pertes sérieuses.

Le maréchal des logis **CECCALDI**, dont la vaillance était célèbre parmi les fantassins de la division et qui avait pris une part glorieuse aux rudes batailles de la Somme, de l'Aisne et de Noyon, y trouva la mort.

Dans ces circonstances tragiques d'un bombardement de nuit pendant les opérations délicates d'un embarquement, le personnel des 8e et 9e batteries fit preuve d'un courage qui mérite les plus grands éloges.

Le moral des canonniers, après quinze jours de combats continuels, n'a pas faibli et la belle conduite du canonnier **FINE**, qui, atteint de deux blessures, maîtrise ses chevaux affolés, contribue à rétablir l'ordre dans les attelages et ne se laisse soigner que plusieurs heures après, sur l'intervention d'un officier et en disant : « *il y en a de plus gravement blessés que moi, qui doivent être soignés avant moi* », ne montre-t-elle pas tout ce qu'étaient restés ces merveilleux soldats ?

Jeté dans la trouée au moment où le sort du pays était en jeu, le régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel **LENOIR**, s'est engagé devant Noyon dans des circonstances extrêmement difficiles. Mais, chez tous, officiers et soldats, le sentiment du devoir et de l'honneur militaire était si profond qu'ils avaient fait, à l'avance, l'ultime sacrifice. Regardant les colonnes anglaises battre en retraite, ils se sentaient si fiers d'être les grands soldats d'une grande bataille comme aux jours de la Marne et de Verdun.

La ruée allemande s'annonçait formidable et c'étaient les gars de France qui allaient la briser ou

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

mourir. Personne à cette heure-là n'eût voulu céder sa place.
Et le régiment gardera longtemps, parmi ses souvenirs les plus chers, le beau geste du lieutenant **COUTURIER**, de la 6e batterie, qui, venant d'être proposé pour une mutation à l'arrière, refuse catégoriquement d'être évacué et d'abandonner ses hommes au moment où ils allaient être engagés dans de durs combats, puis se conduit pendant les moments les plus pénibles avec son énergie et sa bravoure coutumières, ayant à cœur de ne rien laisser paraître des souffrances que lui vaut une blessure reçue glorieusement, dans l'infanterie, à l'assaut des Éparges.
Mais quels prodiges d'héroïsme n'auraient pas accomplis les officiers pour conduire à la bataille des hommes comme **FILLON**, maître-pointeur, 7e batterie. Souffrant d'une maladie dont l'aggravation peut avoir les pires conséquences, il refuse de se faire soigner pour ne pas faire défaut à sa pièce.
Devant son obstination, son commandant de batterie l'amène de force devant le médecin, le Dr **PÉGUET**, qui veut l'évacuer. Alors **FILLON**, très calme, lui répond : « *Moi, évacué ? Jamais ! J'aime mieux crever.* »

Peut-il enfin se trouver témoignage plus précieux que ces lignes du colonel **BUSSY**, commandant le 57e R. I. :

« *Nous conservons au 57e R. I. le souvenir du puissant, efficace et toujours empressé concours du 13e R. A. C., qui nous appuyait sur le mont Renaud, au cours de cette période de rudes et glorieux combats.*
« *C'est à cet appui constant, jamais en défaut, que le 57e R. I. doit pour une large part d'avoir réussi à briser la ruée boche de fin mars 1918 sur Compiègne et de pouvoir revendiquer aujourd'hui l'honneur d'avoir barré la route directe de la capitale.*
« *Nous gardons au brave 13e R. A. C. toute la reconnaissance qu'il mérite pour son aide précieuse et toujours efficace.*
« *C'est vous dire combien nous applaudirons de grand cœur à la bonne nouvelle de sa citation à l'ordre de l'armée qu'il a si vaillamment gagnée sur le mont Renaud, du 26 au 30 mars, alors que nous y étions camarades de combat.* »

Cette lettre émouvante, où perce entre chaque mot l'admiration d'un chef qui s'y connaît en bravoure, c'est toute l'histoire du régiment pendant la bataille de Noyon.

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

CHAPITRE XI

L'ALSACE

Après un voyage sans incident, les trois groupes du 13e débarquèrent, le 8 avril, à Montreux-Vieux. C'était, avant la guerre, sur la ligne Paris—Mulhouse, la première station en territoire annexé.
Les canonniers qui arrivèrent au jour ne manquèrent pas, en quittant Petit-Croix, de chercher des yeux la place de l'ancienne frontière que nos attaques de 1914 avaient franchie et dépassée. A la halte précédente, les officiers les avaient prévenus. La frontière était tracée, à 1 kilomètre environ de Petit-Croix, par un ruisseau aux bords marécageux sur lequel le train passait. Ils furent fixés bientôt en voyant, sur la route que longe la ligne de chemin de fer, une grande maison aux murs blancs portant l'enseigne : « Auberge de la frontière », en langue allemande.
Quinze cents mètres plus loin les trains s'arrêtèrent à l'entrée de cette Alsace inconnue de la plupart, mais dont le charme qu'on leur avait vanté si souvent enchantait leur imagination.
Deux jours de repos et le régiment tout entier est en position. Mais cette fois les groupes sont très éloignés les uns des autres. Tandis que le 3e groupe, mis à la disposition de l'A. D. 27, relève au pied des Vosges le 3e groupe du 54e en batterie dans les bois entre Guewenheim et Roderen, les deux autres groupes demeurent en pleine trouée de Belfort, à la disposition de l'A. D. 73.
Le 1er groupe, dont le poste de commandement est à Fulleren, relève le 2e groupe du 54e sur les positions qu'il occupe à 1.200 mètres au sud de Badricourt, à 700 mètres au sud-est de Mertzen, à 1 kilomètre au nord-est de Saint-Ulrich.
Le 2e groupe relève le 1er groupe du 54e. Une batterie aux lisières est d'Hagenbach, les deux autres à 1 kilomètre sud-est de ce village, dans les bois du Rossenberg.
Ces deux derniers groupes forment le groupement d'Altenach sous les ordres du lieutenant-colonel **BATH** qui vient de prendre le commandement du régiment.
La densité d'occupation du secteur étant très faible, chaque batterie doit assurer l'exécution éventuelle de plusieurs barrages. Les champs de tir, aménagés à cet effet, permettent d'intervenir sur des points très éloignés les uns des autres. Les commandants de batteries ont alors à se familiariser avec un système de tirs dont l'ordre d'urgence est prévu à l'avance.
Mais à l'arrivée du régiment le secteur est très calme. Pas d'actions d'infanterie. Peu d'artillerie. Il semble que les Allemands se bornent comme nous aux vérifications quotidiennes des éléments de barrage et à quelques tirs de harcèlement.
Le 16 avril, deux batteries, 5e et 6e, quittent le Rossenberg et prennent position au Kunenberg, hauteur située entre le Rossenberg et le village de Gommersdorf.
Le 20, la 4e batterie porte une section à Retzwiller, chargée de la construction et de l'occupation d'une position de repli. La 2e section de la batterie rejoindra huit jours après.
Le mois d'avril, pluvieux et froid, s'est passé sans fait notable. Les deux artilleries se sont montrées peu actives. De notre côté, les batteries ont exécuté des réglages, des tirs de harcèlement, des écoles à feu avec explosifs fusants.
Cette période fut néanmoins très pénible. La pluie ou la neige n'ont cessé de tomber, transformant le terrain en marécage. Les abris et les casemates sont envahis par l'eau qu'il faut pomper jour et nuit. Les travaux d'aménagement ou d'entretien sont, dans ces conditions, très difficiles à exécuter. Pourtant, toutes les ressources de l'imagination sont mises à profit pour mener à bien la tâche d'organisation nouvelle du secteur qui incombe au régiment. La pluie a rendu les abords de certaines

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

positions, au Kunenberg par exemple, tellement impraticables qu'il ne faut pas songer à y amener des voitures, et les ravitaillements, vivres, munitions et matériaux se font sur des traîneaux formés de grandes tôles cintrées que tirent péniblement des chevaux enfoncés dans la boue jusqu'aux jarrets.
C'est à cette époque aussi que commence à sévir dans le régiment une épidémie qu'on appelle du nom vague de grippe espagnole, dont les origines sont mal déterminées mais dont les effets sont identiques chez tous les sujets atteints.
Les canonniers, mis en état de moindre résistance par les derniers combats de Noyon, par des travaux de terrassement très pénibles et surtout par le mauvais temps continuel, sont frappés les uns après les autres. Beaucoup deviennent indisponibles. Mais il faut rendre cette justice à ces hommes toujours soucieux de leur mission, si ingrate fût-elle, qu'ils ne quittèrent le travail qu'à bout de forces et le reprirent pour la plupart très vite.
Les débuts du mois de mai marquent une reprise d'activité de part et d'autre. Il semble que les Allemands veuillent fixer notre attention sur le secteur. Dans la nuit du 8 au 9, ils tentent un coup de main. Les barrages déclenchés immédiatement les empêchent de réussir. Nous-mêmes préparons une opération sur l'« Ouvrage bulgare » situé au nord-ouest d'Altkirch. Les batteries sont déplacées dans ce but, mais le coup de main n'a pas lieu.
L'artillerie allemande se montre de jour en jour plus agressive. Elle s'attaque aux premières lignes, aux batteries, aux voies de communication, aux observatoires. De nombreux avions ennemis survolent nos lignes, cependant que les nôtres sont violemment canonnés et pris en chasse et que nos batteries anti-aériennes ne peuvent ouvrir le feu sans être immédiatement contrebattues.
Le 16 mai, les batteries du 3e groupe quittent le secteur de Guewenheim et prennent position : la 7e dans les bois de Rossenberg, la 8e à l'est de Badricourt, le long de la voie ferrée d'Altkirch, la 9e à 500 mètres environ au sud de Badricourt dans le Buchheitern.
Le régiment se trouve, à cette époque, réparti de la façon suivante :
Le 1er groupe dans la région de Fulleren, avec une batterie à 700 mètres au sud-est de Mertzen (au Bolliberg), une batterie à 800 mètres au nord-est d'Hindlingen, une batterie à 1 kilomètre nord-est de Saint-Ulrich.
Le 2e groupe a deux batteries au Kunenberg, une à Retzwiller.
Le 3e groupe est aux positions indiquées ci-dessus.
Cette répartition se trouvera modifiée pour quelques jours vers le 1er juin, au cours d'un appui prêté à la 9e D. I. pour l'exécution d'un coup de main sur le saillant d'Ammertswiller.
Dès la fin de mai l'activité ennemie s'accroît encore. Le 28, une tentative d'incursion dans le centre de résistance de Schônholz, au sud du canal du Rhône au Rhin, échoue sous nos feux. Le 4 juin, nouvelle tentative dans la même région. Les bombardements de positions deviennent fréquents et leur violence affecte le caractère de véritables tirs de destruction.
Cette attitude des Allemands dans un secteur réputé tranquille pouvant faire croire à des projets d'attaque, notre organisation défensive est modifiée et échelonnée en profondeur. Chaque groupe laisse en avant de la ligne de résistance une batterie fractionnée en deux sections chargées d'appuyer la défense de la première position, et en arrière de la ligne de résistance deux batteries disposées de manière à appuyer la défense de la deuxième position. Ces batteries seraient rejointes, le moment venu, par la batterie avancée.
Les batteries qui restent en avant de la ligne de résistance sont : la 3e, avec une section à 800 mètres au sud-est de Mertzen (au Bolliberg) et une section à 1 kilomètre nord-est de Saint-Ulrich ; la 6e, avec une section à l'est de Beaucourt, contre la voie ferrée, et une section au Buchheitern ; la 7e, avec une section au Rossenberg et une section au Kunenberg. Toutes les missions défensives sont

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

réparties entre ces six sections cependant que les autres batteries construisent des positions nouvelles à l'ouest de la Largue.
Nulle opération offensive ne se produit et les batteries avancées n'ont à intervenir que pour la reprise d'un petit bois évacué d'ordinaire la nuit et que les Américains trouvèrent un matin occupé par l'ennemi.
Dans la journée du 27 commencent, en vue d'une relève prochaine, les reconnaissances des batteries du 28e R. A. Cette relève est effectuée complètement le 30. Dans la soirée du 30, le régiment occupe les cantonnements environnant la gare de Morvillars.
Le 2 juillet, à partir de 8 h.30, les batteries commençaient à embarquer aux gares de Beaucourt (1er et 3e groupes) et de Morvillars (2e groupe).
Placé entre la bataille de Noyon et la grande ruée allemande de juillet 1918, le séjour en Alsace laisse dans l'histoire du régiment le souvenir d'une époque heureuse et calme malgré la reprise d'activité qui en marqua les derniers jours.
Certes, la neige, la pluie, le froid de la fin d'avril, les durs travaux dans la boue, le caractère un peu particulier des habitants, leur langue aux assonances germaniques, leur méfiance, leur retenue mal interprétée et peut-être dans les intérieurs trop de souvenirs de l'Allemagne irritant leur amour-propre, causèrent tout d'abord une grande déception aux canonniers.
Mais lorsqu'ils virent la solidité et la sincérité du sentiment français chez une population dont une grande partie avait spontanément servi sous nos drapeaux et sacrifié sa vie pour la France, les premières impressions disparurent.
Puis vinrent les beaux jours. Dans le cadre impressionnant des Vosges, des Alpes de Suisse et de la Forêt Noire qu'on apercevait au loin par les journées claires, la plaine d'Alsace apparut, abondamment riche, et nul n'oubliera le charme de ce printemps, les grandes prairies émaillées de fleurs, les maisons aux pittoresques toits de tuiles rouge sombre, les cônes noirs des sapins tranchant sur la blancheur des vergers et la cigogne familière qui dort sur une patte, au bord de son gros nid.

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

CHAPITRE XII

LA BATAILLE DES MONTS

Transporté dans la région de Saint-Omer-en-Chaussée où il arrive les 4 et 5 juillet, le régiment ne reste qu'une dizaine de jours sans entrer en ligne.
Le 12 juillet, à partir de 7 h.30, il embarque à nouveau à la gare de Gravilliers. Ce départ inattendu confirme le bruit qui circule depuis quelques jours de l'imminence d'une offensive allemande, offensive suprême dont le résultat, dans la pensée de l'ennemi, doit être définitif.
Le régiment va donc revivre des jours de grandes batailles. Il sait que la dernière partie va se jouer et que le sort de la France en dépend, mais devant la tempête qui se prépare il demeure calme et confiant.
Après un rapide voyage les batteries débarquent, le 14, aux gares de Fère-Champenoise, Avize et Vertus. Elles se dirigent aussitôt vers la Marne.
Devant elles s'étend la plaine de Champagne avec sa pauvre végétation, ses boqueteaux de petits pins, ses routes blanches et poussiéreuses. Il fait une chaleur écrasante que les hommes, fatigués par les manœuvres du débarquement, supportent mal.
Dès son arrivée la 10e division est mise à la disposition du général commandant le 14e C. A. et a pour mission de défendre la troisième position en arrière du front de Verzy à Livry-sur-Vesle, de couvrir le plus au nord possible les débouchés de la Marne, de Bisseuil à Aigny, de se tenir prête à intervenir dans le plus bref délai en avant de la troisième position, de tenir la bretelle mont de Billy (2 kilomètres nord-est de Billy)—Condé-sur-Marne.
L'artillerie doit appuyer la défense des centres de résistance et interdire à l'ennemi de déboucher au centre de la Vesle entre Beaumont et Livry.
Très tard dans la journée, l'É.-M. du régiment, les commandants de groupes et de batteries entreprennent des reconnaissances dans la région de Vaudemanges—Billy-le-Grand. Ces reconnaissances durent jusqu'à 22 heures et sont reprises le lendemain matin. Les batteries exécutent leurs opérations topographiques, installent les liaisons téléphoniques et sont prêtes à occuper leurs positions au premier signal.
Cependant dans la nuit du 14 au 15, les Allemands ont écrasé les lignes et les arrières d'un bombardement furieux mêlé de gaz asphyxiants, puis au petit jour l'attaque s'est déclenchée formidable.
A 4 heures, le régiment est alerté. Désalerté à 10 h.30, il est alerté à nouveau à 20 h.15, mais il passe la journée du 15 et la nuit du 15 au 16 dans les villages de Condé-sur-Marne, d'Amhonnay, de Tours-sur-Marne où il n'a pu se loger qu'à grand'peine en raison de l'entassement des troupes.
Le 16, à 3 heures du matin, la division est mise sous les ordres du général commandant le 4e corps pour renforcer la partie ouest de la deuxième position.
Le 13e R. A. C. prend une orientation nouvelle et reçoit pour mission de coopérer à la défense de la position intermédiaire dans le secteur Courmelois et, dans la mesure du possible, dans le secteur de Prosnes.
Les reconnaissances du 14 et du 15 deviennent inutiles, l'É.-M. du régiment, les É.-M. de groupe et les commandants de batteries partent à 4 heures reconnaître les positions suivantes :
Le 1er groupe, dans la région de la Sablière, 1.500 mètres est des Petites-Loges ;
Le 2e groupe, à 1 kilomètre à l'ouest de Villers-Marmery, dans les ravins qui descendent des pentes

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

est de la montagne de Reims ;
Le 3e groupe, dans les bois de Sept-Saulx, 2 kilomètres ouest de la Pyramide.
Ces emplacements sont occupés dans la nuit du 16 au 17.
Les 1er et 2e groupes forment avec un groupe du 244e et un groupe du 203e le sous-groupement ouest, sous les ordres du lieutenant-colonel **BATH**, et font barrage à 2 kilomètres environ au sud-est de Prunay, dans les petits bois que traverse la ligne de chemin de fer Reims—Châlons.
Le 3e groupe, rattaché au sous-groupement Est, fait barrage à droite devant la grande route de Reims à Suippes.
La situation devant nous est la suivante : les Allemands se sont emparés de la première ligne et de la chaîne de collines que forment les monts Cornillet, mont Blond, mont Haut, Casque, etc. Ils ont dépassé la route Reims—Suippes (appelée aussi Chaussée romaine) et cherchent, par la plaine qui s'ouvre devant eux, à contourner par l'est de la montagne de Reims et à gagner la Marne. Mais s'ils ont pu prendre la première position abandonnée, en partie par nos troupes, ils se brisent devant la deuxième position où nous résistons solidement, bien décidés à barrer le passage.
Les Allemands, décimés par les pertes dont ils ont payé leur succès initial, donnent ailleurs l'impression d'être à bout de souffle, tandis que de notre côté s'affirme chaque jour davantage non seulement la volonté de les tenir en échec, mais encore de leur reprendre le terrain perdu.
Aussi dès le 18 juillet, à 5 heures, la 163e D. I. reçoit-elle l'ordre de pousser ses éléments sur l'ancienne ligne de couverture de la position intermédiaire. L'opération, couverte par l'artillerie de campagne, commence par un nettoyage des bois de Prunay. Elle dure jusqu'à 20 heures. En fin de journée les barrages sont reportés contre la route au sud de la villa Marquise et sur les lisières nord des bois de Prunay.
La journée du 19 est, elle aussi, très mouvementée. Au petit jour nos postes avancés demandent les barrages des 1er et 2e groupes, puis ce sont des tirs de harcèlement et d'entretien des destructions faites par l'artillerie lourde.
A 19 h.30, les Allemands lancent une nouvelle attaque sur les bois de Prunay. De 19 h.50 à 20 h.15, les batteries répondent à quatre demandes de barrages faites par téléphone, fusées ou T. P. S. Nos éléments avancés ont dû se replier sur le saillant formé par un petit bois numéroté B 297, mais une contre-attaque préparée par l'artillerie est déclenchée aussitôt. Après quelques tirs de harcèlement en avant de nos lignes l'ordre est donné à 20 h.30 de cesser le feu. Les batteries tirent depuis 4 heures du matin, leur consommation au cours de ces derniers combats varie entre 1.000 à 1.400 coups par jour et par batterie.
Les journées des 20 et 21 se passent en action d'infanterie. L'artillerie est néanmoins très active, consommant en tirs de harcèlement, concentrations, contre-préparations offensives et barrages une moyenne de 900 coups par jour et par batterie.
La 3e batterie neutralise au sud-est de Nauroy un groupe de deux batteries allemandes dont plusieurs dépôts de munitions sautent.
Du 21 au 22, la 163e D. I. est relevée par la 10e D. I. ; dès son entrée en ligne celle-ci, dans le but d'améliorer ses positions et de montrer aux Allemands qu'elle n'entend pas se tenir sur une défensive facile, commence une série de petites opérations.
Le 89e, dans la nuit du 23, tente d'avancer son front en occupant un certain nombre de petits bois au sud et au sud-ouest de la villa Marquise. Mais ses patrouilles se rencontrent avec les patrouilles allemandes. Un combat à la grenade et à la mitrailleuse s'engage. L'artillerie déclenche ses barrages et nos éléments peuvent atteindre leurs objectifs et s'y maintenir.
D'autre part, le 1er groupe participe à une opération menée par le 46e en vue de s'emparer de la Chaussée romaine ; l'affaire réussit et nous faisons une quarantaine de prisonniers.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Le 24, le 1er groupe se porte dans la région ouest des bois de Thuisy.
Jusqu'à la fin de son séjour dans le secteur, le régiment, auquel incombe la mission délicate de protéger des lignes encore insuffisamment organisées, restera très actif, exécutant des contre-préparations, des barrages continuels. En outre, chaque nuit des opérations de détails tiennent les batteries en éveil. Le 25, un déserteur allemand annonce l'imminence d'une grosse attaque sur le front de l'Ardre à la Vesle. En prévision d'une extension possible de cette attaque sur notre front, observateurs et batteries sont alertés, mais rien ne se produit.
Dans la nuit du 28 au 29, tous les éléments du 13e R. A. C. sont retirés du secteur. Seul le 3e groupe est relevé par un groupe du 203e. Le 29 juillet, les 1er et 2e groupes cantonnent à Bisseuil, le 3e groupe à Tours-sur-Marne.
Le régiment n'est donc resté que quinze jours dans le secteur de Champagne, mais ce furent quinze jours d'âpres luttes. Les circonstances dans lesquelles il y fut engagé, l'activité incessante qu'il y a déployée, les tirs, les ravitaillements continuels sous les obus et les bombardements d'avions font de cette époque une des plus importantes de son histoire.
Amené précipitamment sur un terrain d'opérations sur lequel il sentait planer la menace d'une offensive formidable, mêlé à la bataille le jour même de son débarquement, le régiment, tout à sa nouvelle mission, donne le meilleur de ses forces morales et physiques. Jamais il ne manifeste d'inquiétude ni de défaillance. La confiance de cette troupe aguerrie en impose à la population civile effrayée par les projets de l'ennemi et ses premiers succès.
En Champagne encore, comme à Noyon, les Allemands ne sont pas passés et c'est avec fierté que le 13e peut se rappeler les jours tragiques de son passage à la IVe armée dont la résistance, en brisant pour toujours les dernières forces de l'ennemi, nous préparait les victoires finales.

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

CHAPITRE XIII

LA VESLE

Trois jours après, le régiment rentrait en ligne à l'ouest de la montagne de Reims qu'il a contournée par le sud en deux étapes.
Les groupes bivouaquent le 30 au soir dans le parc du château de Villers-sous-Châtillon (1er), à la sortie nord de Binson-et-Orquigny (3e), dans les pâtis de Damery (2e) et relèvent dans la nuit du 31 au 1er août l'artillerie de la 10e division coloniale en position entre Cuisles et Jonquery.
Partout se voient les traces de la bataille récente. Les routes sont défoncées par les obus, embarrassées dans la traversée des villages en ruines, par des poutres, des moellons, des pans de murs jetés à terre. Des cadavres, des armes, du matériel couvrent encore le terrain labouré par des explosions. Le bois du Roi, le bois de Rodenat, théâtres de combats d'une extrême violence, tendent vers le ciel leurs pauvres arbres déchiquetés. C'est partout le spectacle des ravages que l'ennemi en se retirant laisse derrière lui.
Les Allemands, contre-attaqués sur les hauteurs de la rive droite de la Marne, ont été rejetés vers le nord. La 10e D. I., appuyée par le 13e R. A. C., va prendre part à l'action.
Cette bataille entre la Marne et la Vesle peut se diviser en deux phases : le dégagement du terrain compris entre ces deux rivières, d'où une guerre de mouvement rendue particulièrement difficile par l'état de désolation du pays, et la résistance des Allemands derrière la Vesle, d'où une nouvelle guerre de position qui dure presque deux mois.
Le 13e reçoit pour mission d'appuyer le régiment de gauche ; de la division (89e R. I.). L'infanterie est, à ce moment, à hauteur de la route Aougny—Romigny.
Les batteries exécutent des tirs de harcèlement et de concentration. L'artillerie allemande montre une très grosse activité sur les routes, les villages, les carrefours.
Le 2 août, l'infanterie cherche à atteindre Lhéry (89e) et le bois d'Aulnay (46e). L'artillerie ne doit tirer que sur demande expresse de ces régiments. Les groupes sont alertés en prévision d'un mouvement en avant.
Le 1er groupe part reconnaître une position à l'ouest de la ligne ferme Balœuvre—Jonquery, à hauteur d'Olizy et Violaine, de manière à appuyer au plus près le 89e. Une position est trouvée à la limite sud du bois situé entre ces deux villages.
Le 3e groupe doit reconnaître également une position dans le même bois, mais l'infanterie ayant progressé vers Aougny et Lhéry, la reconnaissance du 3e groupe est dirigée vers le bois que traverse la grande route de Reims, à 2 kilomètres environ au sud de Romigny.
Il semble d'ailleurs, d'après les renseignements trouvés sur une carte, que les Allemands veuillent résister sur une ligne formée par les bois de Lanaux, de la Vente et des Limons. Vers 10 heures, le 1er groupe reçoit l'ordre d'occuper la position reconnue entre Olizy et Jonquery.
A ce moment, l'infanterie occupe au delà de la route de Reims une ligne jalonnée à peu près par Villers-Agron, Aougny, un point à mi-chemin entre Lhéry et Romigny. Le 2e groupe reçoit l'ordre d'occuper immédiatement une position reconnue à 1 kilomètre au sud-ouest de Romigny.
Mais, à 14 h.15, le régiment reçoit l'ordre d'envoyer deux groupes au sud de Lhéry avec comme objectif la vallée de l'Ardre et les pentes nord-est. Le 2e groupe, qui n'a pas encore bougé, fera mouvement le premier. Sa reconnaissance part vers la zone des bois situés 1 kilomètre sud-ouest de Lhéry.

L'ennemi se replie sur l'Ardre. Lagery semble évacué. Seuls quelques coups de mitrailleuses partent des bois qui entourent Lhéry.
Les régiments d'infanterie de la division ont leur gros sur la ligne générale : bois des Limons, bois à 1 kilomètre sud de Lhéry, cote 223, croupe à l'ouest de Sarcy et Sarcy. Des patrouilles opèrent sur les crêtes à 1 km 500 au nord et au nord-est de Lhéry.
Pour suivre cette progression, l'artillerie est encore obligée de se déplacer. Seul le 3e groupe, qui assure la liaison avec le 89e, reste en place. Le 1er groupe s'établit sur les pentes sud-est de Lhéry avec comme direction de tir Savigny-sur-Ardre.
Le 2e groupe, dans la soirée, occupe sa nouvelle position à 200 mètres au nord du coude de la route Aougny—Romigny. En fin de journée, la ligne générale occupée par les Français est jalonnée par les abords nord de Lagery, les lisières nord de Coëmy, les rives de l'Ardre.
Les opérations reprennent dès le lendemain matin. A 7 heures, le 46e a franchi l'Ardre et continue sa progression ; le 89e a atteint l'Ardre et s'apprête à la franchir lorsque le 46e tiendra solidement les croupes au nord et à l'est de Savigny.
Dans ces conditions, les 2e et 3e groupes se préparent à faire mouvement vers le nord, le 1er restant provisoirement en place. A 9 heures, l'officier de liaison du régiment auprès de l'infanterie envoie le renseignement suivant : La vallée de l'Ardre est dégagée au moins jusqu'à Crugny, à l'ouest. Les bataillons du 89e sont installés sur la rive nord de la rivière. Le bataillon de droite pousse des reconnaissances vers Vandeuil. Un prisonnier fait à Savigny, à 6 heures, confirme l'incendie des villages de la Vesle et la destruction des ponts sur cette rivière.
Une heure après, les Français occupaient les crêtes au nord de Serzy-et-Prin, en liaison avec les éléments de droite et de gauche.
Les groupes, entraînés par ce nouveau bond, se portent :
Le 1er groupe, au sud de la ligne cote 186, ferme des Malades ;
Le 2e groupe, entre la cote 186 et Prin ;
Le 3e groupe, au nord de la ferme Lhéry.
Mais, en prévision d'un troisième déplacement, les commandants de groupes, aussitôt les positions ci-dessus occupées, ont l'ordre d'en rechercher de nouvelles au nord de l'Ardre, entre Crugny et la ferme Montazin, avec mission de battre la vallée de la Vesle et les pentes au nord. Axe de tir : Montigny-sur-Vesle. Les reconnaissances sont, en outre, chargées de reconnaître les points de passage sur l'Ardre.
Le régiment reçoit, à 15 heures, l'ordre de franchir la rivière, à l'exception du 2e groupe qui servira de colonne de ravitaillement et rapprochera des batteries en ligne les munitions laissées à l'arrière sur les emplacements successivement occupés.
Mais les canons de ce groupe se mettent en batterie autour de Prin et peuvent être appelés à exécuter des tirs de harcèlement sur demande de l'infanterie.
Le 1er groupe prend position à 1 kilomètre nord de Savigny-sur-Ardre. Le 3e à 100 mètres à l'est de Crugny, que les batteries n'hésitent pas à traverser malgré la violence du tir d'interdiction qui s'abat sur les routes et le pont hâtivement construit par le génie.
Le 3 au soir, l'infanterie atteignait les lisières sud de Hourges, Vandeuil et la ferme d'Irval.
Le passage de la Vesle est tenté, le 4, appuyé par les 1er et 3e groupes qui battent la rive nord de la rivière. Mais les Allemands établis à la lisière du bois du Goulot s'opposent à notre progression et, dans la nuit, les éléments qui avaient pu franchir la rivière sont violemment contre-attaqués et forcés à revenir sur la rive sud.
L'artillerie ennemie couvre nos lignes d'un bombardement continu. Nous répondons par des concentrations sur les points importants et, devant cette attitude agressive, préparons un barrage

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

d'interdiction déclenché par les moyens ordinaires.
Les prisonniers faits au cours de la nuit indiquent une grosse densité d'artillerie et de mitrailleuses défendant le passage de la Vesle.
Cependant, l'opération est reprise dans la nuit du 5 au 6 août sous la protection de l'artillerie. Le 6, trois sections du 89e se sont établies sur une petite voie de 60 centimètres qui relie le hameau des Venteaux à la ferme du Goulot.
Cette fois encore, soumises à un bombardement sans arrêt et contre-attaquées dans la nuit par des forces supérieures, elles se replient.
Le 7, à 7 heures du matin, il ne reste plus aucun élément d'infanterie au nord de la Vesle.
Protégés par l'important obstacle que forme la rivière large, profonde et bordée de marécages, maîtres de positions et d'observatoires de premier ordre, appuyés par une artillerie nombreuse, les Allemands vont nous imposer un temps d'arrêt et une stabilisation de plusieurs semaines, jusqu'au jour où, culbutés par une attaque nouvelle, ils devront lâcher pied. Cette situation entraîne le déplacement du 3e groupe dont les 7e et 8e batteries prennent position à 1.500 mètres au sud d'Hourges et la 9e dans les vergers à l'ouest de Serzy.
Le 9 août, à 19 heures, le sous-lieutenant **BORDELET**, de la 7e batterie, est blessé sérieusement à la cuisse droite au moment où il allait faire exécuter un tir. Il est profondément regretté de ses camarades et des gradés et hommes de la batterie.
Le 2e groupe est rapproché et relève un groupe du 30e : les 4e et 6e batteries à 1 kilomètre au nord de Savigny, la 5e à 500 mètres à l'est.
Les derniers jours du mois d'août se passent sans action d'infanterie. C'est la guerre de position qui recommence. Les batteries s'organisent, effectuant des travaux de protection que les bombardements et les tirs d'obus à ypérite rendent très urgents, et assurent les missions habituelles de barrages, contre-préparation, harcèlement, concentrations, aide aux artilleurs voisins, etc...
Le 1er septembre, le régiment participe à une opération de la 9e D. I. sur la ferme d'Ormont et les boqueteaux à 600 mètres de cette ferme. La 9e D. I. occupe les objectifs qu'elle s'est assignée et se déclare très satisfaite du concours du 13e, très efficace malgré les conditions atmosphériques défavorables et les tirs de l'ennemi.
Ces tirs deviennent, en effet, de jour en jour plus violents.
Toutes les batteries commencent à en souffrir. Les 2e, 5e, 6e et 8e sont particulièrement éprouvées.
Le 2 septembre, un tir de destruction s'acharne sur la 5e batterie. Le lieutenant **EYRAUD**, commandant de batterie, est tué. L'aspirant **LANCHAIS** très grièvement blessé.
La perte du lieutenant **EYRAUD** compte parmi les plus douloureuses que le régiment ait faites au cours de la campagne.
Au front depuis le début de 1915, il s'était acquis auprès de ses chefs, de ses camarades et de ses hommes, une affection peu commune. Sa bravoure calme et simple, son dévouement poussé jusqu'au sacrifice, sa foi ardente en la victoire, sa conduite superbe aux combats de la Somme, de Noyon, de Champagne, avaient fait de lui le chef aimé, admiré de tous. Frappé au moment où, indifférent aux rafales d'obus de gros calibre qui écrasaient sa batterie, il se portait d'une pièce à l'autre pour soutenir le courage de ses hommes, sa mort fut le dernier acte magnifique et digne de son existence de soldat, sans peur et sans reproche.
Le 5 septembre, les batteries du 13e sont avisées qu'elles doivent prêter leur concours le lendemain à la 9e D. I. qui va tenter, en partant du pont de Breuil, de pousser sur Romain. L'opération a lieu le 6, appuyée par les trois groupes qui exécutent, de 12 h.50 à 18 heures, un violent bombardement suivi d'un barrage roulant. Le 3e groupe, pour l'exécution de cette mission, a dû changer de position au dernier moment ; mais, grâce à son allant coutumier, il réussit, en six heures et malgré les tirs

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

d'interdiction, à déplacer ses batteries et à amener sur leur emplacement nouveau 2.000 obus.
L'attaque menée par la 9e D. I. a pour résultat de constater que l'ennemi tient en force sur tout le front du corps d'armée. Elle nous assure en outre la possession d'une tête de pont en avant de Courlandon.
Le 15 septembre, nouvelle collaboration à une attaque faite par la 9e D. I., entraînant pour trois jours un déplacement des batteries vers l'avant.
Le 16 septembre, entre 10 heures et 11 h.15, la 7e batterie, restée en batterie avancée au mont Grenet, reçoit de 300 à 400 coups de 105 à 150, tous longs de plusieurs centaines de mètres.
Cependant, un des derniers obus, beaucoup plus court, tombe à 2 mètres du personnel de la 4e pièce qui mangeait la soupe et blesse le chef de pièce, le maréchal des logis **JOUBERT**, les maîtres-pointeurs **ABADIE** et **BIDAULT** et le servant **ROURA**.
Le capitaine les fit descendre aux échelons où le docteur voulut évacuer **JOUBERT** et **ABADIE**. Mais ils ne voulurent rien entendre ; **ABADIE**, lui, devait partir en permission de détente le lendemain soir ; aussi, son pansement terminé, il remonta à la batterie et dit au capitaine qu'il voulait à toute force aller en perm... Celui-ci essaya de lui faire comprendre qu'avec sa tête toute couverte de plaies, cela n'était guère possible. Il avait reçu plus de 50 petits éclats dans la figure et ressemblait à un poulet truffé. Mais il n'y eut pas moyen de lui faire entendre raison et il partit comme cela ; douze jours après, il était de retour. Son chef de pièce, le maréchal des logis **JOUBERT**, ne voulut pas non plus aller à l'hôpital. Il avait reçu une très forte commotion avec ecchymose sur la nuque ; cela ne l'empêcha pas de remonter à sa pièce le soir même malgré les ordres du docteur, parce que, disait-il, il n'y avait plus d'autres sous-officiers pour le remplacer.
Les deux autres blessés **BIDAULT** et **ROURA** remontèrent aussi et l'on vit le lendemain matin cette 4e pièce servie par quatre blessés, tous couverts de langes.
C'était d'un exemple sublime de voir ces hommes rester là, malgré les ordres de leurs officiers, alors qu'ils auraient pu aller passer plusieurs mois à l'arrière.
Une dizaine de jours se passent dans le calme.
Le 23, commencent les préparatifs d'une grosse attaque des positions allemandes au nord de la Vesle, destinée à rejeter l'ennemi des plateaux entre Vesle et Aisne.
De nouvelles positions sont choisies, pour les trois groupes, sur les pentes sud du mont Cochelet, hauteur située à 2 kilomètres au sud-ouest de Vandeuil. Les travaux d'aménagement, les transports des munitions et des matériaux se font avec la plus grande discrétion et demeurent jusqu'au dernier moment soigneusement cachés.
Les batteries se déplacent dans la nuit du 29. L'attaque est déclenchée le 30, à 5 h.30, précédée d'un bombardement formidable et subit. Un barrage roulant, minutieusement préparé, précède les fantassins, et sa précision est telle que ceux-ci n'hésitent pas à « coller » au plus fort de ce barrage. L'infanterie presque sans perte arrive à franchir la Vesle, progresse dans un terrain boisé et difficile où tiennent encore des nids de mitrailleuses, capture ces mitrailleuses et leurs servants ; surprennent, sur leurs pièces, des artilleurs. 3 canons de 210, 2 canons de 77, plusieurs mitrailleuses, des armes, des munitions constituent le butin de la journée.
Le 13e a tiré, pour l'exécution et la préparation de l'attaque, près de 16.000 obus.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

CHAPITRE XIV

LE CAMP DE SISSONNE — DERNIERS COMBATS

La journée du 30 avait donné l'impression d'une sérieuse défaite pour l'ennemi. Il ne paraissait pas possible qu'il pût non seulement reprendre le terrain perdu, mais encore rester accroché sur les plateaux entre la Vesle et l'Aisne. Mais quelles seraient ses lignes de résistance devant le front de la division si sa débâcle n'était pas telle qu'elle dût entraîner un vaste mouvement de retraite.
L'axe de marche de la division s'infléchissant vers l'est, rencontrait de sérieux obstacles : le canal de l'Aisne, la Suippe, le canal latéral à l'Aisne et l'Aisne. On était donc fondé à croire que les Allemands, utilisant ces défenses toutes prêtes, tenteraient de s'accrocher au terrain et d'entraver le plus possible notre progression. Ce terrain d'ailleurs leur devenait de plus en plus favorable. On allait se trouver bientôt sur un champ de bataille illustré dès le début de la guerre par les combats de Brimont, de la côte du Loivre, de la ferme du Godât. C'était le réseau inextricable des tranchées, boyaux, réseaux de fils de fer, des secteurs longuement organisés et des sapes profondes permettant de tenir sous le bombardement.
Ainsi, entre la bataille du 30 septembre et l'arrêt devant la position dite position « Hunding » sur laquelle les Allemands chercheront à résister à tout prix et réussiront à se maintenir quelques jours, une série d'opérations va s'engager, les arrière-gardes allemandes, fortes et résolues, ne cédant le terrain qu'après l'avoir âprement défendu.
Le régiment, toujours soucieux de l'accomplissement de ses missions, s'efforcera de rester en liaison constante avec son infanterie. Tâche extrêmement ardue en raison des obstacles de toute nature qui s'opposent à sa marche et de l'action de l'artillerie ennemie.
L'attaque reprend le 1er octobre à 7 heures du matin, suivie de près par les reconnaissances des trois groupes qui cherchent des positions au nord de la Vesle. A 8 h.40, les Allemands s'étant repliés sur toute la ligne et n'offrant que peu de résistance, les batteries effectuent le passage de la Vesle et s'installent : le 1er, à la lisière sud du bois des Bourguignons (nord-est de Montigny-sur-Vesle), le 2e, à la lisière du bois du Goulot. Le 3e groupe reste en place et appuie l'infanterie en neutralisant les mitrailleuses ennemies.
Le 20 octobre, le 1er groupe est mis à la disposition de la 9e division qui opère à gauche de la 10e. Le 2e groupe est chargé d'appuyer les bataillons de première ligne et exécute tous les tirs dont ils ont besoin pour dégager le terrain. A 10 heures, le 46e a atteint la ligne ferme Saint-Aubœuf—ferme Saint-Joseph, marche sur Hermonville et de là sur Loivre. Le 1er groupe cherche une position au sud de la ferme Saint-Joseph, le 2e à l'est du château d'Hervelon, mais la division de gauche avance à grands pas et fait bientôt savoir qu'elle occupe la boucle de Chaudardes. L'artillerie reçoit l'ordre d'occuper, le 3 avant le jour, des positions aussi avancées que possible.
Le lendemain, 30 octobre, le 46e rencontre devant lui un sérieux obstacle, la crête Berméricourt, ferme Sainte-Marie, solidement tenue par les Allemands.
L'attaque est décidée pour 1 heure, préparée par les 1er et 2e groupes qui prennent les mêmes objectifs.
Le 1er groupe avance une pièce aux lisières sud d'Hermonville. Deux batteries du 2e groupe (5e et 6e), malgré les difficultés du terrain et les observatoires du fort de Brimont qui dominent toute la campagne, s'approchent de la grande route Nationale vers la ferme de la Maison Bleue et à peine en place prennent sous leurs feux les tranchées et les mitrailleuses allemandes, les passages sur **la**

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Suippe ; puis, à 18 heures, préparent l'élargissement d'une tête de pont formée par une compagnie du 46e sur le canal de l'Aisne.
Comme il était à prévoir les Allemands, profitant des lignes de tranchées toutes préparées qu'ils rencontrent dans leur mouvement de repli, s'y accrochent énergiquement et nous obligent, pour les en chasser, à de véritables attaques. La crête Bermericourt—ferme Sainte-Marie présente un solide système de défense sur lequel le 46e ne parvient à prendre pied, le 4 octobre, qu'après une sérieuse préparation faite par les trois groupes. L'opération réussit parfaitement et laisse des prisonniers entre nos mains. La journée s'achève en mouvements des 1er et 3e groupes.
Le 5, toute l'artillerie est à nouveau avancée. Le 2e groupe se met en batterie entre le canal à 1 kilomètre nord-ouest de Loivre (4e et 6e), la 5e batterie passe le canal par ses propres moyens à travers les éboulements et se place près de l'ancien moulin de Loivre.
Le 1er groupe est chargé de la récupération des munitions. Le 3e, aux premières heures du 6, est entre le canal et la ligne de chemin de fer Laon—Reims, sur les pentes sud de la crête ferme Sainte-Marie—Berméricourt.
Sans laisser aux Allemands un seul jour de répit, les attaques continuent dans la journée du 6. Le 46e fait à 15 heures une opération sur Bertricourt ; grâce à l'efficacité des tirs de l'artillerie de campagne, qui brise toutes les résistances locales, il peut atteindre à la droite du front d'attaque la tranchée et le bois des Diamants à 1 kilomètre nord-est de Bertricourt. A gauche, des mitrailleuses retardent notre avance.
Le 2e groupe traverse le canal et le Loivre et se place derrière le 3e groupe.
L'artillerie continue au cours de la nuit ses tirs de harcèlement et, dans la matinée du 7, devant un retour offensif des Allemands, effectue deux barrages.
Le 1er groupe qui a fait mouvement dans la nuit est en place dans la région de l'ancien moulin de Loivre.
Toute la matinée est très agitée. Les batteries ne cessent de tirer devant un ennemi qui se montre très agressif et dont l'artillerie, également très active, intensifie ses tirs sur nos positions. Plusieurs contre-préparations sont exécutées. Cette situation dure jusqu'à midi. A 13 heures, l'efficacité des tirs du 2e groupe permet à l'infanterie de la division de droite (16e D. I.) d'élargir sa tête de pont de Pont-Givard.
A 15 heures, la division de droite exécute une attaque sur Auménancourt-le-Grand, la 46e D. I. profite de cette attaque pour essayer de créer une tête de pont au nord d'Orainville. Le 13e appuie l'opération. Pendant l'exécution des tirs, la 5e est soumise à un bombardement de 105 très violent, elle n'en continue pas moins à remplir intégralement sa mission. L'infanterie passe la Suippe à l'ouest de Pont-Givard. Le reste de la journée et la nuit se passent en tirs de harcèlement. Quatre mille obus ont été tirés par les batteries au cours de cette seule journée.
Le 8 octobre, les Allemands contre-attaquent la division de droite. Les observateurs des 2e et 3e groupes, trompés sur l'origine des fusées, déclenchent le barrage de leurs groupes. Renseignements pris, le tir est arrêté par les officiers de liaison. Mais, gênés par le barrage de la division attaquée, les Allemands avaient essayé de le tourner en attaquant à l'ouest de Pont-Givard. Ils tombèrent sous nos feux et refluèrent en désordre. Notre intervention avait fait échouer l'attaque.
Par suite d'un changement de front de la division qui appuie à gauche et prend comme limite est : Prouilly—Hermonville—Cauroy—Bertricourt, et pour limite ouest la ligne ferme Naurouais—Vadiville—Vaux—Varennes-Cormicy, —écluse de Sapigneul, les 2e et 3e groupes se déplacent vers la gauche et prennent au sud du mont Spin (cote 100 à l'ouest de la route Le Godât—Aguilcourt), une partie des positions précédemment occupées par le 30e R. A. C.
Les canons sont logés dans d'anciennes tranchées bouleversées par des bombardements successifs.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Les hommes trouvent des sapes solides et en bon état.
Le 10, le régiment participe à une action menée par la 9e D. I. en vue d'élargir sa tête de pont de Berry-au-Bac jusqu'à la vallée de la Miette. Cette opération réussit. Les régiments d'attaque font des prisonniers.
Une attaque projetée pour le 11 octobre sur Bertricourt n'a pas lieu, la division de gauche ayant progressé dans la nuit du 10 au 11. D'ailleurs l'ordre arrive bientôt de ne plus tirer au sud de l'Aisne. Les Allemands, après dix jours de lutte, se dérobaient encore une fois abandonnant la ligne de la Suippe et de l'Aisne.
Le 1er groupe reconnaît dans la journée une position au nord de la ferme Sainte-Marie. Deux batteries y sont portées le matin du 12. La 2e batterie franchit la Suippe et prend position près de la route Bertricourt—Orainville.
Le 3e groupe est désigné comme groupe d'appui. Une batterie cherchera à passer l'Aisne par Berry-au-Bac et à se mettre en batterie au nord de la rivière. Les deux autres restent sur des positions reconnues la veille entre Aguilcourt et le Merlet.
Le 2e groupe est chargé de la récupération du matériel.
La 8e batterie ne pouvant passer à Berry-au-Bac est obligée d'emprunter le pont de Gernicourt.
La progression continue les jours suivants malgré la vive résistance des groupes de mitrailleuses, laissés par l'ennemi pour couvrir sa retraite. L'artillerie surmontant les difficultés énormes que présente le passage de la Suippe, du canal latéral et de l'Aisne, est en état de soutenir la progression de l'infanterie dès la pointe du jour le 14 octobre. Les groupes suivent au plus près la marche des bataillons de tête, avançant leurs batteries, par échelon.
Les régiments de tête entrant dans le camp de Sissonne arrivent, au matin du 15, sur la ligne de La Selve—Nizy-le-Comte. Le 31e s'approche des lisières du dernier village, malgré l'opposition des mitrailleuses et des barrages ennemis. La réaction des Allemands devient de jour en jour plus vive et le 46e ne peut atteindre les bois situés à l'est de La Selve. Les opérations sont reprises, le lendemain, avec l'aide des 1er et 3e groupes. Nizy-le-Comte et le bois à l'est de La Selve sont occupés. Le 3e groupe participe également à une attaque menée par la 9e D. I. sur La Selve.
Le 2e groupe, chargé, depuis le passage de l'Aisne, de la récupération des munitions, entre en ligne dans la nuit du 18 au 19 pour participer à une attaque projetée pour le 19 au matin.
A ce moment le régiment se trouve rassemblé dans les petits bois appelés « bois des Godfrains » au nord de la route de La Malmaison—Lor. C'est dans ces bois qu'il restera pendant toute la durée des attaques sur la position Hunding, à l'exception du 2e groupe poussé en avant vers le carrefour des Chemins de terre, 2 kilomètres ouest de la ferme Mouchery.
La Selve est prise, perdue et reprise au cours de la journée du 19 par la 9e D. I. Le 89e, qui a opéré en liaison avec les éléments de la 9e D. I., est entraîné par les événements qui se passent à La Selve et abandonne le terrain conquis vers la route au début de l'attaque, mais il résiste à toutes les contre-attaques allemandes et tient fermement sous un bombardement extrêmement violent.
Après vingt jours de combats incessants, la division va se trouver arrêtée devant les derniers retranchements des Allemands : la position Hunding, position bien organisée, faite de plusieurs lignes de tranchées, protégée par de solides réseaux de fils de fer contre les attaques de l'infanterie et par une ligne de mines contre les chars d'assaut.
Une forte artillerie défend la position, couvrant de son feu les lignes françaises, les pistes, les routes, les cantonnements, les batteries. La violence des bombardements devient telle, vers le 19 et le 20, qu'elle pourrait faire croire à une préparation d'attaque. Tout le terrain est battu ou soumis à des tirs d'obus toxiques. Certains carrefours interdits pendant des heures entières par des obus de gros calibres deviennent inaccessibles.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

Les batteries cachées dans les petits bois du Camp n'ont qu'une protection précaire. Les hommes se creusent de petites sapes individuelles qu'ils recouvrent de branchages et de leur toile de tente car la pluie commence à tomber.
Pendant les derniers jours du mois la position Hunding est attaquée plusieurs fois. Peu à peu nous pénétrons dans les défenses de l'ennemi qui défend pied à pied le terrain et cherche, par des contre-attaques et des bombardements, à nous rejeter des éléments conquis.
La guerre de secteur reprend pour quelque temps.
Mais, dans la nuit du 5 au 6 novembre, les observateurs signalent dans les lignes allemandes de nombreuses explosions et des incendies. L'artillerie qui, toutes les nuits, harcelait sans cesse nos positions et nos voies de communications, s'est tue. Les signes évidents de la retraite se voient partout.
La position Hunding, attaquée sur tout le front, entamée en plusieurs points, craque le 6 novembre.
Le 46e la franchit à la pointe du jour suivi par la 6e batterie mise à sa disposition.
L'ennemi est en pleine retraite. L'artillerie quitte ses positions dans la journée et commence la poursuite en direction du nord-est.
Le 2e groupe reste groupe d'appui du bataillon d'avant-garde, il bivouaque, le 6 au soir, près de la ferme du Haut-Chemin, le 7 à la ferme du Pont-des-Aulnes, le 8 à Saint-Jean-aux-Bois.
Le 9, les arrière-gardes allemandes formées surtout de mitrailleuses nous empêchent de déboucher de Marlemont, cependant qu'une batterie de 105, des hauteurs d'Havys, harcèle le village et interdit la route de Lagny—Bogny.
La 6e batterie, sous les ordres du lieutenant **MENARD**, à la demande de l'infanterie, prend position aux lisières nord de Marlemont, contrebat la batterie de 105 qu'elle fait taire et les mitrailleuses qui tiennent encore le bois à droite et à gauche de la route et tire les derniers coups de canon de la campagne. La 5e prend position au cours de la journée et harcèle les routes de retraite de l'ennemi pendant une partie de la nuit.
Le 10, le 1er groupe est à Vaux-Villaine, le 2e groupe à Aubigny-lès-Pothées. Le 3e à Renneville.
C'est dans ces mêmes cantonnements qu'ils apprennent, le 11 au matin, la conclusion de l'armistice.

Pendant les cinq semaines qui suivirent l'attaque des lignes de la Vesle, le régiment n'a cessé d'être l'artisan implacable de la débâcle ennemie. Soucieux avant toute chose d'être toujours en état de se battre, il a surmonté les mille difficultés du terrain, les intempéries, la fatigue des journées et des nuits de combats.
Depuis la bataille de Champagne, il ne connaît pas de repos. Engagé dans une offensive dont dépend l'issue de la guerre, il se débat avec la belle ardeur des premiers jours de 1914, exalté par quatre années et demie de sacrifices et par l'aube prochaine de la victoire.
Jusqu'aux derniers jours il connut la souffrance et le danger. Des kilomètres de plaines retournées par les tranchées et les obus, embarrassées d'obstacles artificiels, le passage de trois rivières sur des ponts hâtivement construits, les routes coupées à chaque instant par des cratères énormes, les embûches traîtresses laissées par l'ennemi, les bombardements, les pluies de l'automne, la continuité de l'effort : rien de tout cela n'entame sa volonté tenace d'être vainqueur.
Ramassant toutes leurs forces dans une tension suprême, chefs et soldats se dépensent sans compter jusqu'au dernier coup de canon. Ils se battent à tout moment, couchent sur la terre nue à côté des abris trompeurs laissés intacts, rebouchent les routes et les carrefours que viennent d'ouvrir les mines, ne se laissent arrêter par rien. Le 8 novembre, lorsque le 2e groupe, après une marche à travers les champs détrempés par la pluie, arrive devant le village de La Hardoye dans les Ardennes, les Allemands viennent à peine de l'évacuer. Mais de quel prix ces hommes aguerris cependant par

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

des années de misère n'eussent-ils pas payé la joie d'être les premiers artilleurs entrant dans les villages reconquis ?
Le spectacle de ces Français délivrés par eux effaçait le souvenir des plus mauvais jours. Et lorsqu'ils virent aux fenêtres, sortis comme par enchantement de leurs cachettes, déteints, fripés, souillés de boue, des drapeaux tricolores, des larmes leur montèrent aux yeux. L'idée de patrie pour laquelle ils venaient inlassablement de se battre leur apparut avec une force qu'ils ne devaient jamais oublier.

Ancestramil

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

LISTE

DES

OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, BRIGADIERS ET CANONNIERS

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

———————

Capitaine.

DEMONGEOT (Marcel).

Lieutenants et sous-lieutenants.

EYRAUD (Virgile).
CHEVRIER (Marie).
COTTE (François).
DEVULDER (Élie).
GUR (Pierre).
JAUGEY (René).
LAPEROUZE (Paul).
LOONEN (Robert).
LOURDEL (Léopold).
SOLIER (Émile).
WILLEMET (Pierre).

Sous-officiers.

MALIGE (Pierre).
RAYNAUD (Lucien).
AGOGUET (Albert).
BANCE (Henri).
BASTAT (Albert).
BORDET (Jean-Marie).
BOUISSON (Max).
BOUREL (Paul).
BRUNET (Jean-Pierre).
CECCALDI (Dominique).
CHESNEAU (Lucien).
CHOBERT (Jean-Baptiste).
CLÉMENT (Justin).
COLLARD (Henri).
CUBELLS (François).
DRAPIER (François).
FERRAND (Alfred).
FINE (Louis).
FONTAINE (Raphaël).
FOUILLET (Gaston).
GAUTHERIN (Georges).
GUENOT (Joseph).
GUIGNES (Joseph).
JAMET (Justin).
LEFEBVRE (Louis).
LEJEUNE (Gaston).
LESCHAÈVE (Constantin).
LESOURD (Yves).
LEVERT (Émile).
MARDOCHÉE *dit* **SAMSON** (Jacques).
MAZIER (Oswald).
NOURY (René).
PIERROT (Henri).
PINEL (Arsène).
POIROT (Gustave).

Brigadiers.

BERNARD (Albert).
BOVIN (Alfred).
CHOPIN (Georges).
COUPEZ (Fernand).
DEBERT (Marcel).
DUMAS (Auguste).
FISCHER (Gaston).
GINDRE (Henri).
GROUARD (Julien).
HAUCHÈRE (André).
HÉRISSON (Auguste).
HINAUT (Sosthène).
HUMBERT (Maurice).
LABBÉ (Léon).

Archives militaires

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

MACÉ (Pierre).
MADEC (Pierre).
MALTERRE (Henri).
MÉRIS (Marcel).
MEUNIER (Alfred).
MOULIER (Camille).
PERROT (Georges).
RÉGNIER (Eugène).
TAVERNIER (François).
THOBOIS (Gaston).
VINCENTI (Paul).

Canonniers.

ABAUZIT (Pierre).
ALLEAUME (Désiré).
ALQUIER (Louis).
ANASTAY (Gaston).
ANDOUART (Armand).
ANDOUART (Prosper).
ANGELBY (Pierre).
AUBRY (Lucien).
AUBRY (Simon).
BARRAT (Georges).
BARRUET (Charles).
BARTHÉLÉMY (Ernest).
BATAILLE (André).
BAUDU (Lucien).
BAYARD (Gaston).
BÉATRIX (Joseph).
BÉE (Eugène).
BELLAMY (Jean).
BERTIN (Marcel).
BESSON (Jean-Baptiste).
BLANCHARD (François).
BLARY (Léon).
BLONDEAU (Georges).
BOISSAY (Léon).
BONNIER (Pierre).
BOTTECHIA (Louis).
BOURDON (Clotaire).
BROUT (Maurice).
BRUSSEAU (Armel).
BRUZAT (Louis).
CAHOUET (Ferdinand).
CAMUS (Auguste).
COMTE (Charles).
CANEAU (Henri).
CANTENER (Gustave).
CAPON (Alfred).
CARLIER (Georges).
CARON (Jules).
CARRÉ (Damase).
CARRÉ (Louis).
CARRIÈRE (Lucien).
CARRIÈRE (Émile).
CAVIETZEL (Auguste).
CHANY (Louis).
CHARPENTIER (Henri).
CHATELAIN (Albert).
CHRISTEAU (Émilien).
CLÉMENT (Jules).
CLOUET (Louis).
COCHARD (Albert).
COCU (Alexandre).
COEN (Silvio).
COLLIN (Hubert).
COUSIN (Arsène).
CUISSARD (Adéa).
CUNY (Marius).
DAMPIERRE (Charles).
DAUVERGNE (Louis).
DEBAST (Auguste).
DEBRET (Louis).
DECAUX (Albert).
DECOURT (Louis).
DELAHAIS (Maurice).
DELAMOUR (Henri).
DELPRAT (Armand).
DENEAU (René).
DERISQUEBOURG (Paul).
DESCHAMPS (Charles).
DESJONY (Marceau).
DESNOÉ (Jules).
DEVOS (Louis).
DUBET (André).
DUBILLOT (Joseph).
DUBOS (Lucien).
DUCHATELLE (Léon).
DUFOUR (Henri).
DUFOUR (Louis).
DUFOUR (Marceau).
DUMÈGE (Eugène).

Mémoire des hommes

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

DUPONT (Émile).
Du QUELLENEC (François).
DURY (Antonin).
DUTRIAUX (Julien).
DUYCK (Maurice).
EHRMANN (Fernand).
ÉLIE (Hilaire).
FAIGE (Charles).
FARGE (Eugène).
FAUVEL (Jean-Baptiste).
FIAUDRIN (Albert).
FONTAINE (Florimont).
FORTIER (Georges).
FORTIN (Eugène).
FOULON (Camille).
FOURMY (Maximin).
FOURNET (Jean).
FOURNIER (Léon).
FOURNIER (Louis).
FRAUX (Abel).
GABEL (François).
GAMBERT (Joseph).
GANGNEUX (Marcel).
GARIER (Camille).
GAUDICHAU (Pierre).
GEBS (Auguste).
GENDRON (Armand).
GIRARD (Ernest).
GONTIER (Gustave).
GOUGIS (Arsène).
GOULET (Gaston).
GRAF (Jean).
GRÉGOIRE (Allyre).
GRILLON (Lucien).
GRIVET (Jules).
GROGNET (Fulbert).
GROS (Jean).
GROUX (Georges).
GRUMBACH (Jacques).
GUIBÉ (Henri).
GUILLOIS (Georges).
GUILLON (Henri).
GUILMAIN (Pierre).
HAMON (Eugène).
HANQUIEZ (Eugène).
HARDY (Marc).
HÉNAULT (Célestin).
HÉNAULT (Jules).
HÉRON (René).
HOFFMANN (Léon).
HUSSON (Georges).
JACQUES (Charles).
JALLAT (Aristide).
JAUZE (François).
KERRACH (Pierre).
LABERTONIÈRE (André).
LABICHE (Auguste).
LACAN (René).
LACOMBE (Abel).
LACROIX (Lucien).
De LAFILOLIE (Louis).
LALLEMAND (Armand).
LAMBERT (Julien).
LAMBIÉGEOIS (Prosper).
LAMOUREUX (Maurice).
LAMY (Fernand).
LANDES (Louis).
LANGEVIN (Gontran).
LANGLOIS (Maurice).
LANKRIET (Jean).
LAUREAU (Gustave).
LEBŒUF (Paul).
LE BOURHIS (Louis).
LECOURT (Pierre).
LECOUSTRE (Aimé).
LECRENAIS (René).
LEFEUVRE (Charles).
LEFORT (Georges).
LEGRAND (André).
LEGROS (Pierre).
LEJEUNE (Louis).
LEMERCIER (Auguste-Louis).
LEMERCIER (Auguste).
LE PICOLOT (René).
LEPITRE (Armand).
LEROI (Maurice).
LESAGE (Gustave).
LEVILLAIN (Marcel).
LHOMME (Louis).
LHOTESSE (Augustin).
LIQUIÈRE (Paul).
LOBBÉ (Émile).

Archives militaires

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

LOUTREL (Georges).
LOZANNE (Armand).
LUZY (Marcel).
MAINCENT (Maurice).
MALJEAN (Francisque).
MAQUÈRE (Robert).
MAQUINGHEN (Alfred).
MARCHAND (André).
MARIE (Auguste).
MARTIN (Fernand).
MAYEU (Jules).
MÉDARD (Edmond).
MÉNAT (Pierre *dit* Camille).
MERIF (Marcel).
MEUNIER (Alfred).
MÉNAGER (Désiré).
MEURLY (Maurice).
MIGNOT (Antonin).
MONIE (Léon).
MORICEAU (Louis).
MORIN (Georges).
MOUCHET (Gaston).
NORMAND (Joseph).
OMER (Marius).
PAOLI (François).
PATOUT (Henri).
PÉROU (Albert).
PERRIN (Louis).
PIERRE (Henri).
PIERRE (François).
PIGNON (Joseph).
PINAUX (François).
PINCHON (Célestin).
PLANÈS (Joseph).
PLARD (Georges).
POINSARD (André).
POIRIER (Marcel).
PON (Louis).
POUCHÈS (Georges).
POULARD (René).
PREVEL (Henri).
PRIEM (Armand).
PRIEUR (Gustave).
QUINCHON (René).
REINE (Albert).
RENARD (Robert).
RENAUDIN (Ernest).
RENOULT (Jean).
ROBBE (Marcel).
ROCHAT (Jean).
ROCHON (Albert).
ROUSSEAU (Louis).
SAGUET (Maurice).
SAMSON (Alexandre).
SCHUBART (Eugène).
SÉGAUD (André).
SELLIER (Albert).
SERGENT (René).
SIBAU (Charles).
SOUCHET (Kléber).
STALBERGER (Adolphe).
SURIN (Louis).
TARTRON (Maurice).
TÉRONNE (Gustave).
THIÉBAULT (Maurice).
THIRION (Marcel).
TOULOUSE (André).
TRANCHARD (Joseph).
TRAVERS (Maurice).
TRÉNEAUX (M.).
TROUPEL (Marcel).
VACHÉ (Albert).
VALAZ (Eugène).
VAUDOIR (Robert).
VAUDOUX (Arthur).
VAUGON (Jules).
VAUTIER (Louis).
WALER (Louis).
WIARD (Alcide).
WILLARD (André).
WINCKEL (Gabriel).

Mémorial

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2014

TABLE DES MATIÈRES

———————

			Pages
CHAPITRE I.	—	Marches d'approche.	4
CHAPITRE II.	—	Premiers combats.	5
CHAPITRE III.	—	Bataille de la Marne.	11
CHAPITRE IV.	—	De la Marne à l'Argonne.	14
CHAPITRE V.	—	La forêt d'Argonne	23
CHAPITRE VI.	—	Vauquois.	26
CHAPITRE VII.	—	La Somme.	33
CHAPITRE VIII.	—	Le Chemin des Dames.	38
CHAPITRE IX.	—	Le bois des Buttes.	39
CHAPITRE X.	—	La bataille de Noyon.	46
CHAPITRE XI.	—	L'Alsace.	52
CHAPITRE XII.	—	La bataille des Monts.	55
CHAPITRE XIII.	—	La Vesle.	58
CHAPITRE XIV.	—	Le Camp de Sissonne. Derniers combats.	62

Ancestrami